

cahiers

LEON TROTSKY

15

SEPTEMBRE 1983

INSTITUT LEON TROTSKY • PUBLICATION TRIMESTRIELLE
DIFFUSION LA PENSEE SAUVAGE

CAHIERS LÉON TROTSKY
Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Jean-François Godchau, président, Pierre Broué, directeur scientifique,
Isabelle Longuet, trésorière, Michel Dreyfus.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Jean-Paul Joubert, 2, rue Bayard, 38000 Grenoble

Prix du numéro 15

France: 40F Etranger: 40F

Abonnement pour quatre numéros

France: 140F Etranger: 160F

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de: JOUBERT - CLT.

NUMEROS DISPONIBLES (Port en sus: 6F)

CLT 1	20F	CLT 9	40F
CLT 2	20F	CLT 10	35F
CLT 3	35F	CLT 11	35F
CLT 4	20F	CLT 12	40F
CLT 5	30F	CLT 13	40F
CLT 6	35F	CLT 14	40F
CLT 7/8	40F		

Collection complète n°1 à n°15: 300F (Port en sus 35F).

Commandes et versements à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*.

N° ISSN 0181-0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication: Jean-François Godchau

cahiers

LEON TROTSKY

N° 15

SEPTEMBRE 1983

Le Trotskysme et la Chine des années trente

SOMMAIRE

Institut Léon Trotsky — Présentation	3
Damien Durand — La Naissance de l'Opposition de gauche chinoise -	5
Pierre Broué — Chen Duxiu et la IV ^e Internationale de 1938 à 1942	27
Gérard Roche — Malraux, Trotsky et la révolution chinoise ..	40
Paul Collin — « La Tragédie de la Révolution chinoise » : Essai sur les différentes éditions de l'ouvrage	71
DOCUMENTS	
Documents Sneevliet	77
Extraits du rapport Maring (21 juillet 1922)	80
La Question chinoise	89
Documents Chen Duxiu	
Chen Duxiu à la Cour de Justice du Jiangsu	95
Chen Duxiu : Lettre ouverte à la rédaction du Sin Hoa Jih Pao (17 mars 1938)	103
Chen Duxiu : La Guerre de résistance et la fondation de l'Etat (24 avril 1938)	105
Chen Duxiu : Déclaration politique (3 novembre 1938)	108
Li Furen : La Position politique de Chen Duxiu (19 janvier 1939)	113
COURRIER DES LECTEURS	119
Communication	
Jacqueline Bois — Les Trotskystes et Rosa Luxemburg	122



Présentation

Ce numéro sur « Le Trotskysme et la Chine des années trente » vient à son heure, un peu plus d'une année après la publication en Grande-Bretagne des souvenirs de Wang Fanxi et quelques mois à la suite de la parution de la première partie de ceux de Peng Shuzhi L'Envol du Communisme en Chine (Gallimard, Témoins). C'est seulement la parution de ce dernier qui nous a déterminés à renoncer à la publication initialement prévue d'une conférence de Chen Bilan consacrée à la vie de Peng. Pouvons-nous nous permettre de renvoyer nos lecteurs à Peng lui-même pour une meilleure connaissance de celui qui fut longtemps le bras droit du Chen Duxiu à la tête du P.C. chinois avant de devenir, à sa suite et pour beaucoup plus longtemps, le porte-drapeau du trotskysme en Chine ?

L'autobiographie de Wang, elle, constitue avec les archives de Harvard la base de l'excellente étude de Damien Durand sur la naissance de l'Opposition de gauche chinoise née en Chine même, mais aussi en Union soviétique. C'est sur la base des documents des « papiers d'exil » que Pierre Broué a rédigé sa mise au point sur la dernière partie de la vie de Chen Duxiu libéré des prisons du Guomindang. Gérard Roche a sans doute définitivement mis au point la question longtemps controversée des sources de La Condition humaine tout en cernant les conditions très particulières du premier contact — par personne interposée — entre Trotsky et Malraux et de ses conséquences à long terme.



La naissance de l'Opposition de gauche chinoise

En 1929, posant les bases de l'opposition de gauche et procédant à la délimitation entre les trois principales tendances du mouvement communiste international, la droite opportuniste, la gauche marxiste et le centre, Trotsky propose trois critères : la question russe, la question du comité syndical anglo-russe et la question chinoise.

La politique de l'Internationale communiste en Chine a été en effet un enjeu essentiel de la bataille entre l'Opposition de gauche et Staline depuis 1925. L'axe de la politique de Staline et Boukharine a été la soumission des communistes chinois au Guomindang, parti nationaliste bourgeois que le général Tchiang Kai-chek a réussi à dominer après la mort de son chef historique, Sun Yat-sen¹. Elle a pour conséquence inéluctable la soumission aux objectifs politiques de la bourgeoisie nationaliste. Or, la vague révolutionnaire de 1925 à 1927 est si puissante que Tchiang Kai-chek passe ouvertement à la lutte armée contre la révolution et les communistes. La défection de celui que Moscou qualifiait encore d'allié sûr quelques jours avant ses premières exactions (désarmement et massacres d'ouvriers, de paysans...) porte un coup dur au parti communiste chinois et à la révolution : du point de vue militaire, le P.C. et les milices ouvrières sont désarmés, le plus souvent, par le Guomindang — quand ils n'enterrent pas les armes eux-même sur consigne de l'I.C. « pour éviter une défaite certaine » comme le dit Boukharine. Du point de vue politique, l'I.C. et Moscou, en quête d'un nouvel allié, trouvent successivement Wang Jingwei et son gouvernement de Wuhan, auquel participent des communistes, puis Feng Yuxiang, le « général chrétien », après la chute du gouvernement du Wuhan et le retour de Wang Jingwei et de l'aile gauche du Kuomintang dans le giron de Tchiang Kai-chek et de son gouvernement de Nankin.

¹ Sun Yat-sen (1866-1925) : fondateur du Guomindang, il dirige un gouvernement nationaliste à Canton de 1919 à 1921.

Staline change alors de cap : après avoir enterré les armes, il passe sur une ligne d'insurrection. Elle aboutit au désastre de la Commune de Canton : 5 700 morts en quelques jours. La vague de soulèvements ultérieurs, baptisée « moisson d'automne », est censée confirmer la « nouvelle vague révolutionnaire » que l'I.C. voit déferler en Chine et dont la Commune de Canton n'aurait été qu'un signe avant-coureur. C'est, en fait, une politique aventuriste dont les conséquences sont la défaite de la révolution chinoise, les massacres de paysans dans les campagnes, la destruction du mouvement ouvrier urbain. C'est que Staline, en pleine lutte contre l'opposition trotskyste en U.R.S.S., ne veut pas assumer l'ombre d'une responsabilité dans cet échec qu'il nie le plus longtemps possible. Quand vient l'heure de vérité, c'est la direction du P.C.C. et notamment Chen Duxiu, le secrétaire général, qui sont proclamés coupables et accusés d'avoir déformé les consignes de l'I.C. ...

En fait, la direction n'a fait qu'appliquer la politique de Staline et de ses envoyés successifs, Borodine, Roy et Lominadzé. Chen Duxiu est relevé de ses fonctions au cours de la conférence extraordinaire du P.C.C. tenue le 7 août 1927 à Wuhan, en son absence. Bouc émissaire, il n'a pas le droit de se défendre devant ses pairs, tous aussi « coupables » que lui, mais qui acceptent de faire de lui le responsable en échange de la bienveillance de Moscou. Chen Duxiu disparaît provisoirement de la scène politique. Le P.C.C., déjà décimé par la répression, est réorganisé.

L'Opposition russe et Trotsky ont lutté contre la politique de l'I.C. et de Staline. Ils ont combattu les zigzags, dénoncé la politique de collaboration de classe qui a livré le P.C.C. et les ouvriers chinois au bourreau Tchiang Kai-chek, avancé le mot d'ordre de « soviets » alors que Staline s'employait à freiner le mouvement paysan, condamné la ligne aventuriste et putschiste. L'Opposition russe a, à chaque étape, dénoncé les erreurs et les dangers de la politique de Staline. Les textes de l'Opposition cherchent à alerter le parti sur les dangers que cette politique fait courir à la révolution chinoise, mais aussi sur ses inéluctables répercussions sur l'U.R.S.S. et la révolution mondiale.

Bien que les événements confirment les analyses et pronostics de l'Opposition et que la ligne officielle paraisse souvent inapplicable aux communistes chinois, il n'existe pas encore d'opposition de gauche en Chine. L'Opposition russe n'a pas, avec la Chine, les contacts nécessaires. Aussi, la venue massive à Moscou d'étudiants communistes chinois en 1927 est-elle la première occasion réelle pour l'Opposition russe d'avancer vers la formation d'une opposition de gauche chinoise.

Les débuts de l'Opposition trotskyste chinoise : Moscou

Les premiers étudiants chinois à Moscou

Parmi les écoles et universités de Moscou, trois étaient plus spécialement chargées d'accueillir les étudiants chinois : l'Université des

peuples d'Orient, l'Université Sun Yat-sen et l'école Lénine. De plus, des cours limités à quelques dizaines d'étudiants chinois étaient donnés dans diverses écoles militaires à Moscou, Leningrad, Kiev...

Tous les étudiants chinois, membres du P.C.C. ou de la Jeunesse socialiste chinoise, antérieurement en France ou en Allemagne, sont désormais à Moscou, à l'Université des peuples d'Orient. La décision sur ce point a été prise par Chen Duxiu pendant le 4^e congrès de l'I.C. L'Université des peuples d'Orient, spécialisée dans la formation de cadres révolutionnaires pour les pays de l'Est, regroupait déjà des étudiants de plus de 70 nationalités et minorités nationales.

Un premier groupe d'étudiants chinois se trouve à Moscou avant 1922, parmi lesquels Liu Shaoqi et Peng Shutzi. Le second, après 1922, comprend notamment Wang Jofei et les deux fils de Chen Duxiu. De 1923 à 1925, la lutte entre Staline et Trotsky ne trouve aucun écho parmi ces étudiants, même si le sentiment général est défavorable à Staline. Trotsky n'a pas d'influence directe sur les étudiants.

Le premier regroupement d'opposants chinois

A partir de 1925, deux Universités se partagent les étudiants chinois de Moscou: l'Université des peuples d'Orient et Sun Yat-sen; la première est dirigée par Boris Choumiatsky, un ardent partisan de Staline et la seconde, par Karl Radek et A.A. Joffé², deux trotskystes de premier plan.

Après la rupture entre Tchiang Kai-chek et le P.C.C., pendant la période de collaboration avec Wang Jingwei et le gouvernement de Wuhan, le comité central du P.C.C. envoya à Moscou entre 600 et 800 étudiants qui entrèrent pour la plupart à l'Université Sun Yat-sen. Parmi eux se trouve Wang Wenyuan, qui, sous le pseudonyme de Wang Fanxi, a écrit ses mémoires³ et raconte comment il a été envoyé à Moscou.

Le P.C.C. a décidé en août 1927 de l'envoyer étudier la science militaire à Moscou. Les sélectionnés étaient tous enthousiastes. Wang écrit: « L'idée de Mao selon laquelle "le pouvoir sort du canon du fusil" exprimait bien l'humeur des communistes chinois à Wuhan pendant cette période. [...] Mais nous pensions que les choses seraient différentes à partir de maintenant que nous allions apprendre à utiliser les armes, constituer notre propre armée et ne plus avoir besoin de chercher des alliés convenables parmi les généraux existants. Je pense que c'était un sentiment commun à tous ceux, parmi nous, qui étaient sur le point de partir pour Moscou [...] »⁴.

2. A.A. Joffé (1833-1927) a été ambassadeur en Chine où il a signé un traité d'alliance avec le gouvernement de Sun Yat-sen.

3. Wang Fanxi, *Chinese revolutionary*, memoirs 1919-1949, Oxford University Press, 1980, 282p.

4. *Ibidem* p. 41 et 42.

Ces étudiants arrivèrent à Moscou un mois avant le 10^e anniversaire de la Révolution d'Octobre. Wang poursuit son récit, revenant sur la différence entre les universités. L'Université Sun Yat-sen était devenue un problème pour les staliniens : le recteur était une figure de proue de l'Opposition trotskyste et de nombreux étudiants chinois étaient passés à l'Opposition et avaient manifesté à Moscou, en accord avec la décision de l'Opposition russe, lors des cérémonies du 10^e anniversaire de la Révolution d'Octobre. Quelques-uns se rétractèrent et furent transférés dans d'autres écoles (ce fut le cas du fils de Tchiang Kai-chek). Les autres furent renvoyés en Chine. Ainsi, si Radek fut remplacé par Pavel Mif, un stalinien, et si la participation des premiers opposants chinois à une manifestation publique se termina par certaines démissions et déportations, il faut mettre au crédit de l'Opposition, après ce sombre bilan, le fait que le groupe d'étudiants renvoyé en Chine s'organisa en une fraction d'opposition nommée *Notre Parole* et rapporta en Chine les premiers documents de l'Opposition russe.

C'était la première fraction d'opposition. Née à Moscou, c'est en Chine qu'elle commence à s'exprimer et se développer.

La deuxième génération: les étudiants de Wuhan

Les étudiants qui arrivaient de Wuhan en septembre 1927, eux, venaient de quitter la Chine en pleine défaite : l'isolement et l'écrasement des communistes chinois, l'éviction du secrétaire général du parti depuis ses débuts, taxé d'opportunisme, la nouvelle trahison d'un allié des communistes. Ils avaient soif de comprendre ce qui leur arrivait.

Wang, qui était parmi eux, écrit : « Nous savions très peu de choses des querelles internes qui se déroulaient dans le parti communiste d'Union soviétique. A Wuhan, on nous avait dit que Lénine avait été remplacé par Staline qui était maintenant le leader du mouvement communiste tant en U.R.S.S. que dans le monde, alors que Trotsky, consumé par l'ambition personnelle, était un romantique et un militariste du genre de Tchiang Kai-chek ».⁵

Ces étudiants, malgré leur ignorance de l'histoire de la révolution russe et du mouvement communiste, étaient intéressés par les luttes de fractions internes à l'U.R.S.S., dont ils comprenaient qu'elles n'étaient pas sans répercussions sur le cours des événements en Chine. Ils suivaient avec la plus grande attention les réunions et les discussions, dévoraient les documents disponibles. Leurs doutes sur la politique suivie en Chine allaient croissant mais les positions de l'Opposition étaient très différentes de celles qu'ils avaient connues en Chine avec le P.C.C. Ainsi, Wang écrit : « [...] Aucun d'entre nous n'osait ni ne voulait exprimer son soutien à l'Opposition, qui avait, après tout, été dénoncée

5. *Ibidem* p. 45.

comme contre-révolutionnaire. [...] Nous étions très prudents au sujet de ce que nous disions au cours de ces discussions. [...] Nous nous comportons ainsi parce que des mots tels que "parti", "C.C." et "majorité" avaient une telle résonance sacrée et autoritaire qu'aucun d'entre nous n'osait ni n'était armé pour les défier. Donc, dans cette mesure, j'étais un "stalinien" au moment des fêtes pour commémorer le 10^e anniversaire de la Révolution d'Octobre». ⁶

Au soir de ce jour de cérémonies qui les ont beaucoup impressionnés, Wang et ses camarades apprennent que l'Opposition a tenu une contre-manifestation à laquelle ont pris part des étudiants chinois. Le même soir, ils assistent à la projection d'un film sur la Révolution d'Octobre. Wang raconte: « Cela me donna une large idée des rôles joués par Trotsky et Staline pendant la révolution. Malgré la volonté délibérée d'exagérer le rôle de Staline et de minimiser celui de Trotsky, le contraste entre les deux hommes — l'un sans couleurs et sans inspiration, l'autre brillant et éminent, devait apparaître à tous ceux qui n'étaient pas totalement aveuglés par des préjugés fractionnels. Ma propre admiration pour Trotsky date de la projection de ce film ». ⁷

Le fossé entre les carriéristes staliniens de l'appareil et ces étudiants chinois, avides de comprendre pourquoi leur révolution vient d'être vaincue, ne cesse de grandir. Cette intervention progressive des communistes chinois dans la lutte entre Staline et Trotsky va en conduire un bon nombre à l'Opposition. Pour le comprendre, il nous suffit de suivre l'évolution de Wang Wenyan.

La formation de Wang comme trotskyste

D'octobre à décembre 1927, Wang consacre la majeure partie de son temps à étudier et rechercher des documents politiques et évolue rapidement vers l'Opposition. Le problème auquel Wang est confronté est que le matériel disponible n'existe qu'en petite quantité, incomplet, tronqué et unilatéral. Il raconte: « Les trois grands sujets de désaccords étaient le comité syndical anglo-russe, la construction socialiste de l'Union soviétique et la stratégie et la tactique employée dans la révolution chinoise. Comme je n'y voyais pas clair dans le raisonnement sur les deux premières questions, je n'avais pas encore d'opinion arrêtée sur la dernière. [...] Naturellement le comité du parti désapprouvait cette neutralité sceptique ». ⁸

Cette « neutralité sceptique » lui permet surtout de s'interroger sur les problèmes politiques de la révolution chinoise sur les problèmes politiques de la révolution chinoise de 1925-27: « Devions-nous entrer dans le Guomindang ?

6. *Ibidem* p. 52 et 53

7. *Ibidem* p. 54 et 55.

8. *Ibidem* p. 50 et 51

Devions-nous construire et développer son organisation ? Tchiang Kai-chek avait-il été un allié digne de confiance pour le prolétariat de la révolution chinoise ? Le comité de grève de Canton-Hong Kong était-il une sorte de soviét ? Avions nous eu raison de soutenir un autre leader du Guomindang, Wang Jinwei, afin de créer un « nouveau centre révolutionnaire » après la trahison de Tchiang Kai-chek ? La tactique du « bloc des quatre classes » résistait-elle à l'épreuve des faits en Chine ? »⁹

Wang est désormais en mesure d'avancer des éléments de réponse : une lecture attentive des documents lui permet de comprendre que ni Borodine ni Chen Duxiu n'étaient responsables des erreurs et qu'ils n'étaient que des simples exécutants d'une politique élaborée par Staline lui-même. Toutefois, deux éléments manquent à Wang et à ceux qui partagent son évolution : le matériel de l'Opposition et un contact direct avec les opposants russes.

C'est dans cette période qu'il rencontre Luo Han, un étudiant chinois à Moscou qui avait étudié en France plusieurs années auparavant. Ils parlent des luttes internes au P.C.U.S., entre Staline et Trotsky. Luo Han recommande à Wang la plus grande prudence dans les réunions. Pressé de questions, il reconnaît avoir vu « un ou deux » documents de l'Opposition, bien qu'il nie tout lien avec elle. En effet, s'il n'y a pas d'opposants organisés à l'Université des peuples d'Orient, Luo Han connaît des membres de l'Opposition russe à l'Université Sun Yat-sen. Luo Han ne convertit pas Wang à l'Opposition mais contribue à l'en rapprocher davantage. Wang écrit : « Depuis ce moment-là, je n'étais plus un naïf et confus participant à la lutte. J'avais mes propres opinions personnelles et je commençais à agir avec plus de prudence qu'auparavant. [...] La persécution directe contre l'Opposition était maintenant beaucoup plus forte. La lutte n'était désormais plus cantonnée sur un pur niveau « théorique ». Les opposants étaient désormais en butte aux tracasseries administratives, harassés par la police et le G.P.U., expulsés en masse¹⁰, virés de leurs emplois et déchus de leurs droits civils. [...] Quoique rien de cette sorte ne soit arrivé aux étudiants chinois de l'Université des peuples d'Orient, une atmosphère d'anxiété et de malaise s'installa. Les relations entre les étudiants devinrent de plus en plus tendues. Il y avait des yeux espions partout et, comme nouveaux venus, nous étions tout désignés pour être spécialement surveillés ». ¹¹

Wang parvient à une conclusion : « L'ampleur de la défaite [...] devenait de plus en plus apparente et nous réalisons bientôt qu'il était illusoire de penser qu'après quelques mois d'entraînement militaire, nous pourrions retourner en Chine et faire tourner en arrière la roue de l'Histoire. Nous étions exaspérés par l'arbitraire et la façon bureaucratique

9. *Ibidem.* p. 51.

10. En français dans le texte.

11. Wang, *op. cit.*, p. 57.

dont les staliniens menaient la lutte interne au parti et par l'atmosphère suffocante que cela créait — le gouffre entre ce que nous pensions et ce que nous étions autorisés à dire, entre nos sympathies et les rappels à la discipline, devenait de plus en plus profond — les six cents que nous étions venaient juste d'abandonner une révolution et nous étions épuisés et plein d'énergie. Pour de jeunes rebelles comme nous, une vie de paix et de tranquillité était pire que la mort». ¹²

Dans la branche moscovite du P.C.C., des cliques s'affrontent pour le contrôle du parti chinois. C'est la clique animée par Pavel Mif et Wang Ming qui va prendre le dessus en exploitant habilement le mécontentement des étudiants chinois, qui vont jusqu'à manifester sauvagement dans les rues de Moscou pour leurs revendications. Mif décide le transfert de tous les étudiants chinois à l'Université Sun Yat-sen qu'il dirige. Il contrôle donc l'éducation et l'entraînement de l'ensemble des étudiants chinois de Moscou. Sur sa lancée, Mif, au cours du 6^e congrès du P.C.C. à Moscou en juin 1928, évince Qu Qiupai de la direction et installe Xiang Shungfa au secrétariat général.

Wang, pendant ce temps, avec son ami Fan Jinpiao qui est en contact avec les opposants russes, lit des documents de l'Opposition dont il nous donne la liste et les commente: « Le premier document de l'Opposition que je lus était celui de Zinoviev: *Thèses sur la révolution chinoise*. Un peu plus tard, je lus *La révolution chinoise et les thèses du camarade Staline* de Trotsky et, ensuite, la *Plateforme de l'Opposition unifiée du P.C.U.S.* Elles eurent un énorme impact sur moi, en raison de leur logique inattaquable mais aussi de leur superbe style. Elles présentaient un réel contraste avec les documents insipides et sans vie du comité central. Les arguments et avertissements de l'Opposition, particulièrement ceux concernant la révolution chinoise, étaient, de façon évidente, justes et confirmés si souvent dans la pratique que je ne pouvais pas m'empêcher de dodeliner de la tête en signe d'acquiescement, pendant que, avec impatience, j'étais plongé dedans. J'étais également profondément remué par les écrits de Zinoviev. [...] Je réalisais maintenant que sur toutes les questions fondamentales les dirigeants du P.C.C. avaient agi sous les ordres de la clique de Staline; que ces politiques mal conçues qui avaient conduit la révolution chinoise jusqu'à la défaite étaient loin d'être des erreurs de Chen Duxiu; et que ces erreurs avaient été dénoncées par avance et auraient pu être évitées ». ¹³

C'est la dernière étape de l'évolution de Wang. Il considère que c'est le refus obstiné de Staline et de Boukharine de reconnaître que les critiques de l'Opposition étaient correctes qui est à l'origine de la défaite en Chine. Il conclut: «[...] Lorsque je me tournai vers les

12. *Ibidem.* p. 59

13. *Ibidem.* P. 66.

documents oppositionnels traitant de sujets tels que le comité syndical anglo-russe et la construction économique en U.R.S.S., je me trouvai en complet accord avec les critiques mises en avant. A partir de ce moment, je devins un « bolchévik-léniniste ». [...] Mon engagement idéologique allait devenir bientôt un engagement pratique ».¹⁴

La formation de la fraction

Pendant qu'au cours de l'été 1928, la plupart des étudiants vont faire de l'entraînement militaire, Wang est envoyé en maison de repos où il entre en contact avec un groupe d'ouvriers de Shanghai.

L'un des ouvriers du groupe, An Fu, est décrit par Wang comme le plus avancé politiquement du groupe et comme semi-oppoant voire un oppoant. A l'Université Sun Yat-sen, il avait, avec ses camarades, combattu la clique de Wang Ming. La prise de contrôle par Mif et Wang Ming du P.C.C. les avait démoralisés et ils considéraient qu'il n'y avait aucun espoir pour la révolution en Chine tant que de tels hommes domineraient le parti. An Fu et son groupe vont entrer en contact avec l'Opposition par le biais des professeurs et étudiants, militant clandestinement à l'Université. Le groupe, et Fan Jinpiao qui s'en rapproche, est gagné à l'Opposition pendant les vacances d'été 1928.

Ainsi, lorsque An Fu et ses amis arrivèrent à la maison de repos, ils apportèrent de petits carnets de notes sur lesquels étaient copiés les principaux documents oppositionnels. Ces carnets vont influencer beaucoup d'étudiants chinois qui sont près d'une centaine à la maison de repos.

A la fin de l'été 1928, les étudiants communistes chinois se tournent vers l'Opposition. Wang constate que ce tournant est lié aux événements des six derniers mois en Chine qui ont confirmé l'analyse de l'Opposition avec une rapidité étonnante. En effet, les soulèvements de la moisson d'automne et de la Commune de Canton démontraient, avec un coût terrible, la faillite de la politique de Staline.

La rentrée rappela les étudiants à l'Université Sun Yat-sen. A ce moment-là, les 9/10 des anciens étudiants de l'Université des peuples d'Orient avaient été gagnés à l'Opposition. Il était urgent de les organiser.

Wang raconte: « Un dimanche, fin septembre ou début octobre, une douzaine ou presque d'entre nous quitta Moscou en tramway par groupes de deux ou trois pour un pique-nique. Nous trouvâmes un endroit calme où nous mangeâmes, rîmes et chantâmes. Comme il n'y avait pas d'officiels russes, nous en vîmes à une occupation plus sérieuse. Nous discutâmes et finalement réglâmes le problème de l'organisation de tant de trotskystes. Trois d'entre nous — Fan Jinpiao, An Fu

14. *Ibidem.* p. 67.

et moi — furent choisis par cette conférence d'activistes pour former un comité de direction ». ¹⁵ Deux ouvriers participant à cette réunion seront emprisonnés et disparaîtront en U.R.S.S. ¹⁶

L'établissement du comité de direction est une étape décisive dans la formation de l'Opposition chinoise à Moscou. A partir de ce moment, son influence ne va pas cesser de croître au sein des étudiants chinois. L'existence de cette organisation devient rapidement un secret largement partagé par les anciens étudiants de l'Université des peuples d'Orient. Les documents oppositionnels sont discutés ouvertement, même en présence d'étudiants n'ayant pas encore rejoint l'Opposition. Un exemplaire polycopié de la *Critique du programme de l'I.C.* de Trotsky, après avoir circulé parmi les opposants russes, est traduit par Wang et lu par les opposants chinois. Wang réalise une partie de cette traduction dans l'appartement d'un opposant russe, Poliakov, qui est arrêté par le G.P.U., avec l'ensemble du comité clandestin de l'Opposition russe de Moscou. La répression contre l'Opposition russe est féroce mais les opposants chinois ne sont pas inquiétés. Personne, parmi les militants arrêtés, n'a dénoncé les liens entre les opposants russes et chinois et les activités de l'Opposition chinoise. Ce signe de force est lié à deux facteurs : la confiance des étudiants et des opposants dans la ligne politique de l'Opposition dans la question chinoise et la difficulté pour les staliniens de maîtriser ce milieu étudiant qui est le mieux à même de juger la politique de Staline en Chine. Le 6^e congrès du P.C.C. se tint à Moscou en juin et juillet 1928. Il ne pouvait pas nier la défaite de la révolution en Chine : il l'expliqua par l'« opportunisme » de Chen Duxiu et la « trop grande force » des impérialistes et se garda de remettre en cause la ligne de l'I.C. Parmi les délégués qui restèrent à Moscou pour le 6^e congrès de l'I.C., certains furent contactés par l'Opposition et eurent connaissance de ses documents. ¹⁷

C'est dans la chambre de l'un d'eux, Wang Jofei, que Wang comença la traduction de la *Critique du programme de l'I.C.* Ces hommes ne semblent pas cependant avoir pris part à une initiative au cours du congrès : l'unique intervention sur la ligne de l'Opposition de gauche présentée à travers une critique de Boukharine, fut faite au congrès par un délégué indonésien ¹⁸, et porta effectivement sur la question chinoise.

Les progrès de l'Opposition chinoise continuèrent sur un rythme rapide pendant l'hiver 1928. Wang évalue le nombre de militants et sympathisants proches à 150 sur 400 étudiants à l'Université Sun

15. *Ibidem.* p. 77.

16. D'après R.C. Kagan, *The Chinese Trotskyist Movement and Ch'en Tu-hsiu : culture, revolution and policy.* (with an appended translation of Ch'en Tu-hsiu's) London, University of Pennsylvania, 1969, 206 p., n. p. 65.

17. Ce fut le cas de Wang Jofei, Kuan Xiangying et Luo Zhanglong.

18. Il s'agit de Mohamed Tohir, mentionné dans le compte rendu sous le nom d'Alfonso.

Yat-sen; des groupes existaient même dans les écoles militaires et à Lénine. L'organisation était clandestine avec un triangle de direction inconnu de tous, mais les documents circulaient sans difficulté. Ainsi, l'article de Trotsky intitulé *La Question chinoise après le 6^e congrès de l'I.C.* provoqua-t-il parmi les opposants une âpre discussion. Trotsky avançait en effet le mot d'ordre d'Assemblée constituante qui parut à beaucoup « opportuniste ». Liu Renjing intervint dans la discussion, proposant effectivement une interprétation opportuniste de ce mot d'ordre, mais se trouva très isolé. Wang mentionne également le désarroi dans les rangs des communistes chinois d'opposition lors des attaques lancées contre Trotsky pour son interview dans le *Daily Express*, et leur soulagement après la lecture de la *Lettre aux travailleurs soviétiques* répondant sur ce point.

La fin de l'Opposition chinoise de Moscou

Déjà à cette époque l'offensive avait été déclenchée à l'Université pour exterminer l'Opposition chinoise dont la force constituait une menace réelle et qui venait en outre de nouer des liens avec ses camarades renvoyés en Chine l'année précédente. Les grandes lignes du travail à mener en Chine, en fraction dans les rangs du P.C. chinois sont déterminées au cours d'une conférence clandestine au début de l'été 1929 au cours de laquelle Wang, en instance de départ, est remplacé par l'enseignant Chao Yenching. La nouvelle que Chen Duxiu, en Chine, se rallie à l'Opposition décide les autorités à des mesures brutales. Les agents infiltrés dans l'Opposition jettent le masque et commencent à dénoncer leurs camarades. Une terrible pression sur Chao permet aux policiers de connaître les principaux éléments. Un détachement armé du G.P.U. arrive la nuit dans les dortoirs de l'université et emmène plus de 200 « trotskystes ». Laisse en liberté, le malheureux Chao se pend le lendemain. L'Université Sun Yat-sen, considérée comme un « repaire trotskyste » est fermée. Qu'ils aient ou non capitulé au cours des interrogatoires aux mains du G.P.U., les militants emprisonnés ne retrouveront jamais leur pays. Deux seulement s'évadèrent de Sibérie. Parmi ceux qui moururent, un opposant de la première heure, l'an Jinpiao.

Naissance de l'Opposition en Chine

Trois dates essentielles marquent les débuts de l'Opposition trotskyste en Chine: les retours successifs des groupes d'étudiants gagnés à Moscou et la prise de position de Chen Duxiu en faveur de l'Opposition en décembre 1929.

Les premiers contacts

C'est le premier groupe de retour de Moscou qui, après avoir participé à la manifestation de l'Opposition russe au moment de la commémoration du 10^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, va

établir en Chine le premier réseau de contacts oppositionnels. Ce groupe, *Notre Parole*, est composé d'une dizaine de militants connus pour leurs opinions trotskystes et qui ont été exclus du P.C.C. en 1928. Dès leur retour en Chine, ils vont parvenir à créer de petits groupes d'opposition à Shanghai, Hong Kong et Pékin. A Shanghai, ils étaient en contact avec une maison d'édition, « New World Press ». A Hong Kong, Ou Fang et Chen Yimou étaient avec d'autres implantés parmi les dockers et à Pékin, les opposants étaient très actifs parmi les étudiants. Ils publiaient une revue à l'échelle nationale intitulée *Notre Parole*, comme le groupe. Shi Tang, responsable pour Shanghai, reçoit de Wang Wenyuan, à Moscou, les traductions des documents d'opposition russes pour qu'ils soient publiés. Shi Tang et ses camarades correspondent, en outre, avec l'Opposition chinoise de Moscou que dirige Wang Wenyuan jusqu'à son retour en Chine en septembre 1929, avec le deuxième groupe d'étudiants de retour.

Le second groupe de retour

En septembre 1929, un deuxième groupe d'opposants chinois parvient à quitter Moscou. Ils quittent l'U.R.S.S. via la Corée avant d'arriver à Shanghai où ils rejoignent provisoirement le groupe *Notre Parole*. Mais, conformément à l'orientation définie à Moscou, ils vont notifier au comité central du P.C.C. leur retour en Chine et leur volonté de reprendre leurs places au sein du parti. Ainsi, Wang Wenyuan devient l'un des bras droits de Zhou Enlai à Shanghai.

Ces militants de l'Opposition vont travailler clandestinement dans et hors du parti au compte de l'Opposition et vont notamment infiltrer tout le département consacré à la propagande du P.C.C. Beaucoup occupent des postes importants dans l'appareil en tant que cadres formés à Moscou.

Liu Renjing est rentré quelques temps avant le deuxième groupe. Au cours de son voyage de retour, Liu est passé par Paris où il a rencontré A. Rosmer avant de gagner Prinkipo, où il a passé plusieurs jours avec Trotsky. C'est l'occasion pour ce dernier de rédiger un projet de programme des bolchevik-léninistes chinois que Liu ramène en Chine. Dès son arrivée, Liu Renjing affirme son refus de militer au sein du P.C.C. et, contraint par ses camarades d'écrire au comité central, il s'empresse de révéler ses positions trotskystes. Liu, en effet, refuse de travailler dans le P.C.C. et se prononce pour un nouveau parti. Cette position est dénoncée par les opposants clandestins comme un prétexte pour ne pas combattre pour le redressement du P.C.C. et comme le refus de la bataille en direction de la base du parti pour les convaincre de la politique des trotskystes.

Multiplication des groupes

Le retour des groupes successifs va créer une certaine confusion et morceler l'Opposition : en effet, le premier groupe de Moscou est composé d'opposants notoires, exclus du P.C.C. qui vont agir en Chine indépendamment du parti communiste alors que le second groupe, clandestin jusqu'en 1930, agit pour l'essentiel à l'intérieur du P.C.C. avant d'être exclu à la suite de l'envoi d'une liste d'opposants par l'I.C. au P.C.C. Toutefois, à l'instar de Liu Renjing, un certain nombre de militants refusent de militer dans le P.C.C. et forment un nouveau groupe.

Ainsi, en 1929, il existe trois groupes parmi les étudiants de retour de Moscou : *Notre Parole*, le groupe *Octobre* et le groupe *Militant*.

Notre Parole a tenu son premier congrès en janvier 1929 et a mis en place un comité central. Ce congrès a avancé des mots d'ordre tels que « débat public entre l'opposition et le C.C. du P.C.C. », « meeting de réorganisation du C.C. du P.C. », « retour de Trotsky en U.R.S.S. et au pouvoir » ... Ce groupe, dirigé par Shi Shuyun, secrétaire général, a pour caractéristique essentielle d'être replié sur lui-même car il n'est ouvert qu'aux étudiants ayant étudié ensemble à Moscou. Il se cantonne dans la traduction et le commentaire de textes marxistes et dans les polémiques avec ses rivaux. Ainsi, l'une de ses cibles privilégiées va être Chen Duxiu, qu'ils attaquent pour son « opportunisme » de 1925 à 1927, alors qu'il est en pleine évolution vers le trotskysme ! Ce repliement va avoir des conséquences désastreuses : Wang Wenyuan, qui est rejeté par ce groupe, perd tout contact avec lui et se tourne vers le groupe *Octobre* que Liu Renjing a fondé à Shanghai avec 10 étudiants de Moscou. Ce petit groupe va rapidement se renforcer et compter plus de 50 militants, parmi lesquels Luo Han. Ils publient un éphémère journal, le *Journal du groupe Octobre*.

Le dernier groupe à se constituer, à la fin 1929, est le groupe *Militant*. Ses membres sont tous d'anciens opposants qui ont travaillé dans le P.C.C. avant d'être exclus. Composé d'environ 30 militants, il est le moins important et le moins influent des trois groupes constitués par les « étudiants » de Moscou.

C'est dans ce contexte qu'une nouvelle fraction va apparaître et donner à la situation de l'Opposition un relief nouveau.

Chen Duxiu, sa fraction et l'Opposition

Les différents groupes d'opposition, et plus particulièrement celui qui travaille en fraction dans le P.C.C., bénéficient d'une réelle tolérance de la part du P.C.C. Cela tient à deux facteurs :

- l'ignorance de Moscou sur l'existence de ces différents groupes d'opposition en Chine.
- la sous-estimation, voire le désintérêt, des opposants par les dirigeants du P.C.C., plus préoccupés par le danger d'être mis sous la coupe

de Mif et Wang Ming — qui propulsent les étudiants de retour de Moscou, qui leur sont favorables, contre la vieille direction (Li Lisan, Zhou Enlai, Liu Shaoqi et Mao Zedong).

La découverte par Staline de l'existence de l'Opposition à Moscou même et le rapprochement puis le passage de Chen Duxiu à l'Opposition vont radicalement modifier la situation. Après la vague d'expulsions des opposants clandestins dans le P.C.C., c'est une féroce campagne contre Chen Duxiu qui commence. Les staliniens, dans le même temps, abattent une autre carte : ils proposent à Chen d'aller à Moscou pour des discussions et pour prendre un poste dans le Comintern. Il refuse. La campagne orchestrée par Li Lisan s'amplifie. Quand Chen avance le mot d'ordre de s'opposer à la mauvaise direction Guomindang de la nation, en défense de la souveraineté chinoise, les dirigeants du P.C.C. le dénoncent et l'accusent de patriotisme bourgeois. Chen qui, jusque là, n'était pas décidé à rentrer dans l'arène politique après tout ce qu'il avait subi à la suite de son éviction du secrétariat général du parti et la défaite de 1927, se lance dans la bataille et rallie de vieux cadres comme Peng Shutzi, Zheng Chaolin, Ho Tzushen, Yin Kuan, Ma Yufu. C'est le début d'un nouveau et authentique courant politique d'opposition dans les rangs du P.C.C. On signale des branches entières de supporters de Chen dans le parti, comme dans le comité de Shanghai-Est, composé exclusivement de Chen-istes.

Fin 1929, Chen Duxiu et Peng Shutzi reçoivent des documents d'opposition russes traduits et remis par les opposants chinois de Moscou de retour en Chine puis ensuite par Liu Renjing : *La question chinoise après le 6^e congrès* et *Bilan et perspectives de la révolution chinoise* de Léon Trotsky. Ces documents serviront d'introduction et apprendront à Chen à comprendre son propre rôle dans la période 1925-1927. C'est pour lui une véritable révélation de la politique et du rôle de Staline, du jouet qu'il a lui-même été entre les mains de Moscou et de la portée de la politique des trotskystes sur la question chinoise. Il admet l'ensemble des positions politiques défendues dans ces textes et n'hésite que sur la nature de la 3^e révolution chinoise à venir. Chen la considère toujours comme « de caractère démocratique bourgeoise ».

La nouvelle du passage de Chen à l'Opposition fait sensation et provoque une crise dans le P.C.C. et notamment dans l'appareil. Si Zhou Enlai déclare : « Très bien, laissons les vieux opportunistes voir s'ils peuvent trouver une porte de sortie en rejoignant les trotskystes ! », Staline, lui, s'inquiète de voir une telle figure passer à l'Opposition. Les répercussions sur les vieux cadres du P.C.C. mais aussi de l'I.C. sont importantes et il est nécessaire de le discréditer encore plus. Une nouvelle campagne contre le « centre liquidateur Trotsky-Chen » est lancée conjointement dans l'I.C. et le P.C.C. Une réunion spéciale du comité central du P.C.C. est consacrée à ces problèmes et un envoyé spécial de l'I.C. vient en Chine pour voir Chen et le ramener à Moscou. En vain !

Le silence forcé de Chen après son éviction du secrétariat général du parti et la campagne menée contre lui par ceux qui auparavant partageaient ses responsabilités au C.C. n'ont pas beaucoup entamé son prestige aux yeux des vieux cadres et de la masse des militants du parti. Aussi, son passage à l'Opposition et la campagne de dénonciation ébranlent-ils le P.C.C. à tous les niveaux. C'est une crise en profondeur du parti qui va forcer les dirigeants à exclure des centaines de militants supporteurs de Chen ou supposés l'être.

C'est une grande purge « à la russe ». Les opposants sont exclus du C.C., des comités provinciaux, de la Ligue de la jeunesse communiste... Le journal du parti, *Le Drapeau rouge*, publie chaque semaine la liste des exclus. Chen, lui même, est finalement exclu du parti le 15 novembre 1929. Il riposte le 10 décembre en publiant une *Lettre ouverte à tous les camarades du parti*. Cinq jours plus tard, 81 vieux communistes ayant eu ou ayant encore des responsabilités dans le parti rendent public un texte intitulé *Notre position politique*. Cette déclaration prend position ouvertement en faveur de Trotsky : « Si nous avions eu la direction politique de Trotsky avant 1927, nous aurions peut-être été capables de diriger la révolution chinoise sur la voie de la victoire ». ¹⁹ Les signataires sont le noyau dirigeant de la fraction autour de Chen, la *Fraction prolétarienne*, basée essentiellement à Shanghai. Ces cadres sont tous des intellectuels de haut niveau qui ont abandonné leurs activités culturelles pour l'action avec le P.C.C. lors du début de la 1^e révolution chinoise (mai 1919); par exemple, Peng Shutzi, ancien secrétaire à l'organisation du P.C.C.. Il en va de même pour Kao Yuhan et Wang Tushing. Ce nouveau courant, né dans le P.C.C., parce qu'il est l'expression d'un courant authentique en pleine évolution politique et parce qu'il bénéficie de l'expérience d'anciens cadres de haut rang du P.C.C., va, à partir de Shanghai, se développer et établir des branches à Peking, Tianjin, Wuhan, Sichuan, Ningpo et dans le Shandong et l'Anhui. Quelques militants forment même des cellules à Hong Kong et Macao. Le nombre total de militants regroupés est de plusieurs centaines.

Les responsabilités sont réparties comme suit: secrétaire général, Chen Duxiu, responsable de la propagande, Peng Shutzi, secrétaires exécutifs, Ma Yufu et Liu Renjing.

La seule réaction du Kremlin à la publication de *Notre position politique* est un télégramme invitant Chen à venir discuter ses positions et le « problème de son exclusion » à Moscou. Le 17 février 1930, la réponse définitive est négative.

Chen, l'homme et la politique

Chen Duxiu naquit en 1879, comme Trotsky. Il étudia la littérature chinoise, l'anglais, le français et l'architecture navale.

19. Cité par R.C. Kagan, *op. cit.*, p. 121.

Son activité politique commence en 1904, à Shanghai, où il est en contact avec des intellectuels et des révolutionnaires poseurs de bombes. De 1911 à 1913, il est conseiller du gouverneur de la province d'Anhui. Harold R. Isaacs écrit : « Dans les rangs clairsemés des intellectuels révolutionnaires de 1911, émergeait la personnalité de Chen Duxiu, fils d'une famille de mandarins de l'Anhui, qui le premier posa les termes de la révolte d'une façon plus audacieuse, plus claire et plus courageuse. [...] La nouvelle génération, proclamait Chen Duxiu, devait combattre le confucianisme, la vieille tradition des rites et de la vertu, la vieille morale et la vieille politique, les vieux enseignements et la vieille littérature. Il voulait les remplacer par les matériaux neufs de la Démocratie et de la Science. »²⁰

Chen Duxiu devient professeur à l'Université de Pékin. Son rayonnement comme intellectuel et révolutionnaire est grand et proportionné à l'influence de la revue nationale qu'il dirige : la revue de *La Nouvelle Jeunesse*.

Chen est un des dirigeants du mouvement du 4 mai 1919, mouvement de révolte contre le gouvernement pro-japonais de Pékin. Après son emprisonnement, il se tourne vers l'Ouest, notamment la France et l'Angleterre, à la recherche d'idées nouvelles. Il étudie la nature de l'Etat et commence à combattre pour l'unification de la Chine. En juin 1920, il est définitivement acquis au marxisme. Il devient commissaire chargé de l'Education dans le gouvernement provincial du Guangdong. Un an plus tard, il est élu secrétaire général du parti communiste chinois qui vient d'être fondé.

Chen poursuit ses activités dans les domaines universitaires et culturels. Il garde des contacts avec plusieurs mouvements culturels chinois. Il publie un manuel sur l'histoire et la littérature chinoise.

Comme secrétaire général du P.C.C., il dirige de 1925 à 1927 les communistes chinois pendant la révolution, en appliquant la politique et les consignes de Moscou. La défaite et la campagne de calomnies l'accusant d'être personnellement responsable vont beaucoup l'affecter mais pas au point de l'amener à combattre ses accusateurs. Il disparaît donc de la scène politique pendant plus d'un an.

Wang Wenyuan considère que Chen s'est mis à l'écart pour deux raisons :

— d'abord en raison de son caractère droit, entier, intransigeant, qui refuse tout arrangement avec ses accusateurs qui lui en proposent pourtant. Wang écrit : « En dépit de sa faiblesse, Chen était certainement un lion. Si Chen avait fait partie des politiciens veules, il aurait accepté de prendre tout le blâme sur ses épaules, permettant par là à Staline d'éviter

20. H.R. Isaacs, *La Tragédie de la révolution chinoise*, Paris, Gallimard, 1967, 446 p., citation p. 85.

la tempête de critiques des trotskystes. Si Chen avait agi ainsi, il aurait conservé son statut dans le Comintern et aurait été capable de se hisser à nouveau à la tête du parti chinois »²¹ Chen n'attaque pas pour autant ses accusateurs publiquement et préfère se taire.

— Wang considère qu'un deuxième élément d'explication permet de comprendre cette attitude. Il s'agit du manque de formation politique de Chen, de sa méconnaissance de l'Union soviétique et des conflits dans le parti bolchevique. Aussi, il ne réapparaîtra pas avant d'être à même de combattre ses calomnieux et anciens camarades.

Sa spectaculaire évolution vers l'Opposition de gauche et la constitution de sa propre fraction au sein du parti communiste chinois sont une réponse éclatante à ses adversaires. A partir de mai 1931, il va diriger l'Opposition unifiée en Chine. Là encore, son tempérament et sa force de caractère ont été des atouts importants — voire décisifs — pour parvenir à l'unification des différents groupes dont certains le critiquaient avec autant de violence que ne l'avaient fait les staliniens quelques années auparavant.

Ainsi Wang Wenyuan nous décrit-il sa première rencontre avec Chen, peu avant l'unification : « Cet homme entre deux âges, au début de la cinquantaine, à l'allure sincère et sans prétention, balaya de moi toute trace de préjugés fractionnels. [...] J'étais particulièrement impressionné par sa droiture. Il n'y avait pas la moindre trace de manières ou de prétentions de sa part. Mais, malgré toute sa franchise, je ne vis aucun signe de son célèbre tempérament chaud ».²²

Si l'on veut caractériser Chen par rapport à un autre des plus importants protagonistes de la lutte des groupes avant l'unification, on peut considérer Chen comme un anti-Liu Renjing. Enfin, il faut souligner que Chen était un orateur moyen alors qu'en revanche il écrivait brillamment.²³

Vers le regroupement ?

Le passage sur les positions de l'Opposition de gauche internationale d'un groupe de cadres connus, et, en particulier, de Chen Duxiu, qui avait une stature et une notoriété internationales, changeait les données même du développement de l'Opposition. Dans l'immédiat cependant, l'apparition de cette donnée nouvelle allait provoquer une confusion supplémentaire puisqu'aux rivalités entre les trois groupes nés des étudiants du « retour » venait se superposer l'hostilité générale, bien qu'à des degrés variables, des ex-étudiants à celui qu'ils ont jusque là considéré comme un « vieil opportuniste ». Menace pour les « petits

21. Wang, *op. cit.*, p. 121.

22. *Ibidem*, p. 145 et 146.

23. Chen Duxiu, arrêté en 1932, ne fut libéré qu'en 1937. Voir Pierre Broué « Chen Duxiu et la IV^e Internationale », pp. 27-39.

chefs », il porte aussi le fardeau de la défaite de la révolution de 1925-1927, à l'époque où il était officiellement dirigeant du parti. Peut-il après cette défaite, devenir le dirigeant de l'Opposition de gauche ?

Les trotskystes chinois de Moscou, de vieille souche déjà et ceux de Chine, recrutés récentes, les jeunes gens gagnés dans les universités russes et les vieux cadres qui se rallient à Chen peuvent-ils réunir leurs forces dans une formation unique ?

Regroupement et unification

Première tentative

Le congrès de *Notre Parole* en septembre 1929 semble de mauvais augure : querelles, scissions, exclusions. Même d'accord sur une formule, les « B.L. » chinois ne peuvent s'entendre sur son contenu comme le montre leur discussion sur l'assemblée constituante et la lettre interrogeant Trotsky sur ce point.²⁴ Va-t-on vers l'éclatement ? La conférence des groupes qui se réclament de l'Opposition de gauche, en novembre 1929, n'est guère rassurante non plus.

Chen Duxiu appelle à préparer la « troisième » révolution chinoise. Il croit que l'unification nationale va être réalisée par la bourgeoisie nationale, avec l'aide des impérialistes étrangers. Il assure que la Chine n'a pas de capital financier, mais seulement un capital usuraire (banques), ce que *Notre Parole* contredit vigoureusement, affirmant que les banques contrôlent toutes les opérations financières et que le capital national est de type comprador.

Le ton monte très vite et les attaques personnelles rendent bientôt toute confrontation d'idées impossible : le jour même où Chen est exclu du P.C.C., le groupe *Notre Parole* écrit à Trotsky pour dénoncer son « opportunisme » et la détermination du groupe de le combattre en priorité. L'Opposition chinoise semble bel et bien dans l'impasse.

Pourtant on cherche encore, et, à l'issue de la conférence, on a mis en place un « comité consultatif » comprenant des représentants des différents groupes.²⁵ Il s'agit de discuter des divergences, voire de publier des textes sur les questions majeures : Constituante, nature de la révolution, leçons de la défaite de 1927... Mais les documents publiés sont rares et les incidents fréquents, bien que chaque groupe s'affirme

24. Lettre de *Notre Parole* à Trotsky, 15 novembre 1929, n° 1057 Houghton Library. Cette lettre fut publiée dans le Bulletin n° 9 de l'Opposition de gauche internationale (fév-mars 1930).

25. Pour *Proletariat* : Wu Qixien et Ma Yufu.
Pour *Militant* : Liu Yin et Zhao Qi.

Pour *Octobre* : Song Fengchon et Wang Wenyuan.

Pour *Notre Parole* : Liang Ganjiao et Chen Yimou vont remplacer Ou Fang arrêté et Shi Dang qui déserte le mouvement. Liu Renjing, qui n'a pas été choisi par son groupe pour le représenter, quitte *Octobre* pour rejoindre une clique au sein de *Notre Parole*.

attaché à l'unification et utilise l'argument pour essayer d'obtenir la caution personnelle de Trotsky qui s'en garde bien et se contente de répéter que l'important est d'avancer vers l'unification. En réponse à une lettre pressante d'*Octobre*, il précise qu'il ne choisira pas entre les groupes et ajoute qu'il ne fait, pour sa part, aucune différence entre Chen et Liu.

La correspondance avec Prinkipo devient de plus en plus dense et plus suivie en 1930. Liu est l'intermédiaire entre Trotsky et les autres groupes. Il fait beaucoup d'efforts pour gagner le soutien de Trotsky et discréditer à ses yeux les autres groupes. Ses lettres fourmillent d'attaques personnelles et de caractérisations politiques non étayées. Pour lui, la ligne de *Notre Parole* est « celle des capitulards », tandis que Chen Duxiu représenterait « l'opposition droitiste sous le masque de la phraséologie de gauche ». Les autres groupes se traitent avec aussi peu d'aménité.²⁶

L'intervention de Trotsky

L'ampleur de la correspondance permet à Trotsky d'être désormais en pleine connaissance du dossier chinois. Il décide d'intervenir pour modifier radicalement la situation de l'Opposition qui est intenable. Le 8 janvier 1931, dans un long plaidoyer au ton pressant, il adjure les opposants de s'unifier sans retard, de cesser les exclusives contre Chen et de mettre sur pied un « comité de négociation ».

Cette prise de position de Trotsky marque un tournant pour l'Opposition chinoise : c'est aussi un tournant dans son jugement politique sur le vieux dirigeant chinois Chen. L'analyse de Trotsky de l'évolution de Chen se cristallise autour de deux dates clés : décembre 1929 et août-septembre 1930.

— 22 décembre 1929, dans une réponse aux opposants chinois, Trotsky écrit à propos de Chen : « En ce qui concerne le groupe Chen Duxiu, je connais très bien la politique qu'il a suivie pendant les années de la révolution : c'était la politique Staline-Boukharine-Martynov, c'est-à-dire une politique par essence de menchevisme de droite — le camarade N[iel Chih]²⁷ m'a cependant écrit que Chen Duxiu, sur la base de son expérience de la révolution, s'était considérablement rapproché de nos positions. Il va sans dire qu'on ne peut que s'en réjouir. Vous démentez pourtant catégoriquement dans votre lettre l'information du camarade N[iel Chih]. Vous prétendez même que Chen Duxiu n'a pas rompu

26. De son côté, le groupe *Notre Parole* écrit une lettre de 7 pages à Trotsky dénonçant les fautes du groupe de Liu Renjing. Pour ne pas être en reste, le groupe *Militant* écrit au secrétariat International de l'Opposition de gauche, le 10 octobre 1930, une lettre de 7 pages pour présenter le groupe et ses activités mais aussi attaquer vigoureusement Chen Duxiu. Ils écrivent : « Cette fraction a travaillé en 1927 pour la ligne de Martynov et contre le « trotskysme ». Evidemment, nous ne disons pas que celui qui a commis une faute continue toujours à en faire. Mais cette fraction est dans l'erreur aujourd'hui même dans les questions principales ».

27. Niel Chih : pseudonyme de Liu Renjing.

avec la politique de Staline qui est un mélange d'opportunisme et d'aventurisme. Mais jusqu'à présent, je n'ai lu qu'une seule déclaration programmatique de Chen Duxiu et je ne suis donc pas en position de m'exprimer sur cette question ».²⁸

Un réel espoir et une vive réserve sont les points de départ de l'attitude de Trotsky vis-à-vis de Chen. Il ne change pas de position avant d'avoir enfin un document de Chen et de pouvoir juger sur pièces : en l'occurrence, Trotsky reçoit et étudie la déclaration du 10 décembre 1929 de Chen Duxiu, *la Lettre ouverte à tous les camarades du parti*.

Le 22 août 1930, Trotsky écrit, aux opposants chinois, au sujet de ce texte : « Je pense que cette lettre est un excellent document. Des positions tout à fait claires et correctes sont avancées en réponse à toutes les questions importantes ; particulièrement en ce qui concerne le problème de la « dictature démocratique », le camarade [Chen] Duxiu adopte un point de vue absolument juste. Dans le même temps, vous m'écrivez pour m'expliquer que si vous ne pouvez pas vous unir avec Chen Duxiu, c'est en raison du fait qu'il semble toujours être en faveur de la « dictature démocratique ». Je pense que ce problème est décisif [...] Il ne peut y avoir aucun compromis sur cette question. Mais il est clair que dans sa lettre du 10 décembre [1929] le camarade Chen a une position correcte. Dans ces conditions, comment puis-je expliquer et défendre votre position ? Quelles autres points de divergence avez-vous ? Aucun, je suppose, même s'il y a quelques difficultés inattendues. »²⁹

La prise de position et le soutien apporté à Chen par Trotsky sont fondés sur des analyses politiques communes de la question chinoise. Mais Trotsky va plus loin : « Alors que nous disposons d'un révolutionnaire de premier plan comme Chen Duxiu, qui a rompu avec le parti et a été exclu, qui annonce qu'il est désormais à 100% en accord avec l'Opposition internationale, comment pourrions-nous l'ignorer ? Est-il possible que vous disposiez de beaucoup de membres du parti communiste aussi expérimentés que Chen Duxiu ? Il a commis beaucoup d'erreurs par le passé mais il est désormais conscient de cela. Comprendre ses erreurs passées est profitable aux révolutionnaires et aux cadres. Nous avons de jeunes camarades dans l'Opposition qui peuvent et doivent apprendre du camarade Chen Duxiu ! »³⁰

Trotsky assume donc la défense de Chen contre les « jeunes » des différents groupes qui l'attaquent sur ses erreurs passées. Cet appui modifie sensiblement la position de Chen et de son groupe dans la bataille des groupes avant l'unification. Pourtant, une nouvelle intervention de Trotsky est nécessaire, le 8 janvier 1931, pour assurer définitivement l'autorité de Chen et permettre par là-même de réaliser l'unification.

28. Trotsky, *Réponse aux oppositionnels chinois*, 22 décembre 1929, « Papiers d'exil », b MS Russ 13, T 3261

29. Trotsky, lettre à Niel Chih, 22 août 1930, « Papiers d'exil » b MS Russ 13.1, 9412

30. *Ibidem*.

Dans ce nouveau contexte, c'est Chen Duxiu qui mène les débats avec l'autorité que lui confère l'appui de Trotsky et ce n'est pas l'histoire du comité consultatif qui recommence. Les choses vont désormais très vite : Chen est chargé des textes sur la résolution politique et la réforme agraire et Wang sur le mot d'ordre de Constituante. La plate-forme proposée par Chen est adoptée à l'unanimité.

Bien entendu, les problèmes d'organisation sont encore une source de difficultés : on a décidé d'élire à la conférence d'unification un nombre de délégués proportionnel au nombre de ses membres. Mais il semble que Liang Ganjiao, de *Notre Parole* soit accusé par les autres groupes de doubler le nombre de militants que compte réellement son organisation. Combien sont les militants concernés ? Dans les discussions préparatoires, on évalue *prolétariat*, qui s'est étendu à Hong Kong et dans le Nord à 200 environ, *Octobre* à 80, *Militant* à une trentaine et *Notre Parole* à 120-140.

Une occasion manquée : l'affaire du Jiangsu

La perspective d'une unification rapide en ce début janvier 1931 semble ouvrir une période des plus favorables. Avant l'unification proprement dite de mai 1931, pendant la période du « comité de négociation », un épisode tragique va démontrer que Trotsky a eu raison de recommander aux différents groupes de s'unifier sans perdre de temps sous peine de créer des divergences insurmontables entre eux et avec le danger permanent de ne pas être à même de saisir toutes les opportunités politiques qui se présentent.

Ainsi, alors que la campagne d'unification bat son plein, Mif, qui en a fini avec Li Lisan, évincé de la direction, installe les étudiants « du retour » qui lui sont favorables à la direction. Ce faisant, il écarte un groupe de vieux militants qui, bon gré mal gré, ont milité sous Li Lisan. Ces vieux militants, membres du parti et syndicalistes, sont entourés de quelques jeunes et sont dirigés par He Mengxiong, responsable du comité provincial du parti du Jiangsu, entouré par Liu Weihai, un syndicaliste, Li Juiji, un des dirigeants des Jeunesses communistes. Luo Zhanglong, leader syndicaliste de l'Union général du travail pan-chinois, plus offensif encore contre la direction, est exclu du P.C.C.

Ces opposants à Wang Ming, appelés « conciliateurs » par la direction du P.C.C. sont accusés de « droitisme », d'« opportunisme » et de « liquidationnisme ». Ces attaques cherchent à masquer le fait que He Mengxiong et ses camarades évoluent en direction des positions de l'Opposition de gauche³¹ : notamment, ils considèrent comme

31. Dans son texte « La question chinoise après le VI^e congrès », Trotsky a ajouté en appendice, sous le sous-titre « Un document remarquable sur la politique et le régime de l'Internationale communiste », des commentaires élogieux sur la résolution adoptée par le comité provincial du Jiangsu du P.C.C. le 7 mai 1929, qui fut la première plate-forme de ce groupe (*L'Internationale communiste après Lénine*, pp. 430-445).

prioritaire de regagner une base prolétarienne au parti, dans les villes, à travers le travail dans les syndicats et en s'appuyant sur l'Armée rouge dans les campagnes.

Deux sources concordantes³² indiquent que le 17 janvier 1931, He Mengxiong remanie le C.C. du comité provincial du parti du Jiangsu, bravant l'autorité du C.C. de Wang Ming. Ce C.C. fractionnel est surpris par la police britannique de la concession internationale en pleine réunion dans un hôtel de Shanghai. He Mengxiong et vingt-quatre de ses camarades sont arrêtés et remis aux autorités du Guomindang. Refusant de capituler, ils sont tous exécutés à Lungwha, près de Shanghai, le 7 février 1931. Même si ce drame ébranle de nombreux militants de la base du P.C.C., toute opposition interne disparaît et les « étudiants » de Wang Ming deviennent les dirigeants incontestés du parti.

Pour l'Opposition de gauche chinoise, c'est une occasion manquée, une possibilité d'influencer un secteur entier du parti, de s'y ré-enraciner en tant que fraction. Mais l'affaire du Jiangsu comporte une autre leçon que suggèrent les rumeurs — toutes convergentes — attribuant à Wang Ming la responsabilité d'avoir dénoncé les vingt-cinq militants en question. Ni l'I.C. contrôlée par Staline, ni le Guomindang et sa police ne lui feront la moindre concession pour lui permettre simplement de vivre. Pour écraser l'Opposition de gauche, ils sont réellement prêts à tout.

La conférence d'unification

La conférence d'unification des groupes se réclamant de l'Opposition de gauche chinoise se tient à Shanghai à partir du 1^{er} mai 1931 et dure trois jours. L'organisation matérielle et financière a été prise en charge par *Prolétariat*. Les deux premiers jours sont consacrés à la discussion des textes et amendements et le troisième à l'élection de la nouvelle direction. 17 délégués et 4 observateurs, représentant au total 483 membres, sont présents, 6 de *Notre Parole*, 5 de *Prolétariat*, 4 d'*Octobre*, 2 de *Militant*.

Chen Duxiu présente un bref rapport politique. En fait, un seul point de désaccord subsiste : le Guomindang est-il ou non capable de réaliser l'unité nationale ? Tous les délégués pensent que seule la dictature du prolétariat peut régler les tâches démocratiques, mais Chen n'exclut pas la possibilité d'une apparence de solution, ce que la majorité récuse et Chen retire finalement la formulation contestée. Les autres résolutions sont votées à l'unanimité (Assemblée constituante, nature de la révolution chinoise, problème des soviets). C'est également à l'unanimité que, dépassant les vieilles divisions personnelles, les délégués élisent une direction de huit membres : Chen Duxiu, Peng Shuzhi, Song

32. J. Guillermez, *Histoire du Parti communiste chinois*, t. I, p. 221, et R. North, *Moscow and the Chinese Communists*, p. 150, donnent tous les deux la même version.

Fengchon, Chen Yimou, Wang Wenyuan, Zhao Qi, Luo Han et Zheng Chaolin. La nouvelle organisation unifiée s'appelle « Opposition de gauche du P.C. chinois » et son journal *l'Étincelle*.

L'unification en Chine est une victoire pour l'Opposition internationale, non seulement parce qu'elle est un regroupement de forces, mais parce qu'elle purifie l'atmosphère en éliminant, dans tous les groupes les « fractionnistes » les plus ardents à qui les nouvelles tâches ne conviennent guère. Liang Ganjiao, Liu Yin, Ma Yufu quittent le mouvement et vont s'en trouver très rapidement fort éloignés. Liu Renjing, lui, prend une retraite provisoire.

L'unification semble ouvrir une période des plus favorables. La nouvelle direction est très vite mise en place et reconnue³³. Luo Han, secrétaire du C.C., télégraphie à Trotsky que les bolcheviks-léninistes chinois ne vont pas tarder à faire flotter leur drapeau d'un bout à l'autre de la Chine. Le gouvernement du Guomindang prépare une nouvelle Constitution, concession de façade aux aspirations démocratiques des masses, et la lutte pour l'Assemblée Constituante ouvre des grandes perspectives aux partisans de l'Opposition. Le P.C., lui, traverse à son tour une crise profonde. Après la faillite de l'équipe dirigeante de Li Lisan, c'est celle de Qu Qiubai qui est à son tour chassée, cependant que l'Internationale Communiste intronise l'aventurier Wang Ming. Les vétérans du parti désorientés par les zigzags de Moscou ne peuvent que s'interroger et chercher des réponses auprès des Chen et Peng que tous connaissent comme des militants intègres.

Les arrestations de 1931

Trois semaines après la conférence d'unification, la jeune organisation reçoit un coup terrible. Renseignés par Ma Yufu, les agents spéciaux de la police du Guomindang réussissent un coup de filet auquel seuls échappent Chen Duxiu et Luo Han. Le travail continue cependant et, trois mois après, un C.C. provisoire a été reconstitué avec de jeunes cadres rapidement promus. De nouvelles arrestations, à la fin de l'été de la même année, obligent l'organisation à s'enterrer un peu plus. Elle tient cependant, basée sur la longue expérience clandestine des vieux communistes qui l'ont constituée.

33. Chen Duxiu devient secrétaire général, Zheng Chaolin est responsable de la propagande, Chen Yimou, de l'organisation. Luo Han est secrétaire du comité central et Wang Wenyuan dirige le journal.

Chen Duxiu et la IV^e Internationale de 1937 à 1942

L'histoire de l'Opposition de gauche et de la IV^e Internationale démontre, en dépit de toutes les falsifications staliniennes, l'importance du noyau international initialement regroupé par Trotsky. Elle fait apparaître aussi la faiblesse du rôle joué au bout de quelques années par les anciens autres que Trotsky, ou, si l'on préfère, la relégation, dans les rôles subalternes, voire le départ pur et simple des dirigeants de la IV^e Internationale qui avaient été des dirigeants historiques de la III^e Internationale dans les années vingt.

Avec la section américaine, la section chinoise était sans doute celle qui était le plus directement issue du parti communiste lui-même, de ses cadres, de sa chair et de son sang. Aussi l'arrestation en 1932 de Chen Duxiu et de ses collaborateurs avait-elle dû constituer une bonne nouvelle pour les staliniens chinois. C'est tout à fait officiellement et au nom du P.C.C. que l'un d'eux, Bo Ku, n'hésita pas à réclamer au gouvernement de Tchiang Kai-chek la condamnation à mort et l'exécution de celui qui avait été l'un des pères fondateurs de la révolution chinoise.¹

Chen Duxiu était non seulement un personnage historique, savant, créateur du Chinois moderne, écrivain et militant qui avait nourri de ses idées le soulèvement de la jeunesse intellectuelle chinois, mais encore le fondateur et premier dirigeant du parti communiste dans son pays². Son exclusion du parti en 1929 n'avait pas réussi à le couper des cadres qui avaient connu l'époque où il dirigeait et qui lui conservaient au moins leur estime. Il avait admirateurs et éventuellement protecteurs jusque

1. *Chin Pangxien*, également connu sous le nom de *Bo Ku* (1907-1946) était l'un des « vingt-huit bolcheviks », ces anciens étudiants de Moscou groupés autour de Wang Ming et dont le rôle fut décisif pour l'opération de « stalinisation » du P.C. chinois. Il devait être secrétaire général de 1932 à 1935 et mourut dans un accident d'avion. Sur l'article dans lequel il réclame du gouvernement la peine de mort pour Chen, la référence est donnée par Richard C. Kagan, *The Chinese Trotskyist Movement and Ch'en Tu-hsiu: Culture, Revolution and Polity*, Ph.D., Université de Pennsylvanie, p. 155.

2. *Chen Duxiu* était né, comme Trotsky, en 1879. Ce grand professeur, inspirateur du mouvement de révolte de la jeunesse, du 4 mai 1919, fut l'un des premiers communistes chinois. Il avait été secrétaire général du P.C. puis (cf. D. Durand « La Naissance de l'Opposition de gauche en Chine ») l'un des fondateurs de l'Opposition chinoise unifiée.

dans les hautes sphères nationalistes. Pourtant sa libération en septembre 1937 ne provoqua aucune conséquence importante et ne fut qu'un événement tout à fait secondaire dans l'histoire politique chinoise. En même temps, elle constitua pourtant l'étincelle de l'explosion d'une dure crise supplémentaire dans les rangs de la section chinoise de l'ancienne Opposition de gauche, devenue en 1936 section du Mouvement pour la IV^e Internationale, l'organisation qu'il avait fondée et dirigée au début des années trente et jusqu'à son arrestation.

Nous avons tenté ici sinon d'expliquer ce développement, du moins de le retracer afin d'en proposer les données.

Un dirigeant isolé

Aucune organisation, aucune fraction ou groupe révolutionnaire ne peut être considérée comme un lieu paradisiaque peuplé d'individus ayant entre eux des relations affectueuses empreintes de générosité et de compréhension. Moins encore sans doute quand l'organisation en question se trouve - momentanément ou non - à contre-courant des masses, isolée et persécutée. Damien Durand, dans son article ci-dessus, a montré combien l'adhésion de Chen Duxiu à la perspective de l'Opposition de gauche, en particulier, avait soulevé de mécontentement dans les rangs même des partisans de cette Opposition qui, pour la plupart, identifiaient l'ancien secrétaire général à la politique appliquée sous son contrôle, mais, on le sait, dictée par l'Internationale communiste, pendant les années décisives de la seconde révolution chinoise. Les opposants « de gauche », comme les staliniens, considéraient Chen Duxiu comme « un droitier » et tendaient à faire des conceptions « opportunistes » qu'ils lui attribuaient l'un des facteurs de la défaite finale de la révolution et de son parti. La chaleur avec laquelle sa déclaration avait été accueillie par Trotsky, l'appel de ce dernier pour que la section chinoise de l'Opposition de gauche soit construite autour du vieux militant avait été pour lui, après des années d'humiliation, une revanche appréciée. Il n'avait pas ménagé alors ceux de ses adversaires et critiques qui se retrouvaient ainsi désavoués de façon tout à fait surprenante pour eux.

Mais ses adversaires n'avaient pas désarmé eux non plus, et particulièrement le plus acharné d'entre eux, Liu Renjing³. Bousculé dans ses ambitions par le ralliement de Chen Duxiu en 1929, mis à l'écart de

3. *Liu Renjing* (né en 1899), étudiant à Pékin, avait joué un rôle dans le mouvement du 4 mai et avait rejoint en 1920 le premier groupe marxiste de Li Dazhao. Il avait été l'un des douze délégués au premier congrès du P.C. chinois, puis aux 3^e et 4^e congrès de l'I.C. Il avait rejoint l'Opposition de gauche russe pendant son séjour à Moscou en 1926-1929, où il s'appelait Lensky. Revenu par la France, il avait rencontré Rosmer qui avait organisé pour lui un bref séjour chez Trotsky à Prinkipo. Il a écrit une brève histoire de l'Opposition de gauche en Chine.

l'organisation par cette hargne permanente, son propre fractionnisme et sa désillusion, Liu Renjing tenta de revenir en force après l'arrestation de Chen Duxiu. Sur ce point, sa correspondance avec le secrétariat international et avec Trotsky est éloquent : il est candidat à la succession. Les obstacles pourtant se révèlent considérables. D'abord l'Opposition, durement frappée, voit fondre ses effectifs, ensuite la poignée de cadres, disciples et collaborateurs de Chen Duxiu, qui forment la direction de rechange dans la clandestinité, mettent à l'écart celui qui porte toujours fièrement le pseudonyme de Niel Sih qui lui a été attribué, dit-il, par Trotsky en personne.

Or il a une chance avec l'arrivée en Chine et l'intervention dans la vie politique des trotskystes chinois de deux étrangers, Harold R. Isaacs, un américain, et C. Frank Glass, un sud-africain⁴. Isaacs, journaliste, éditeur du *China Forum*, sympathisant stalinien jusqu'à là, a rompu précisément en 1932 avec le P.C. chinois quand les responsables de ce dernier lui ont demandé de se faire l'écho dans sa revue des calomnies qu'ils diffusent contre Chen Duxiu : il était déjà devenu très critique de la politique allemande de l'I.C., lecteur de Trotsky et se tourne alors vers les trotskystes. C'est à cette époque qu'il conçoit le projet d'écrire une histoire de la révolution chinoise et engage Liu Renjing comme traducteur de confiance. Les deux hommes, qui habitent ensemble, se rapprochent personnellement et collaborent activement. Ils se sont divisés le travail avec le recrutement d'un petit groupe d'étudiants de l'Université de Pékin, Liu Jialiang, Sze Chaosheng, Wang Shupen et Fu Huang⁵. Ils veulent en faire les cadres de demain. Leur noyau est bientôt renforcé par l'arrivée d'un correspondant de la presse américaine en Chine, C. Frank Glass, qui a été dirigeant pendant plusieurs années, après le P.C., de l'opposition de gauche en Afrique du Sud.

Au début de 1935, le groupe des nouveaux disciples de Liu s'est suffisamment renforcé pour qu'au cours d'une assemblée générale de militants tenue le 13 janvier, il arrive à imposer l'élection d'un comité central provisoire où ses membres occupent les postes de commande : cette victoire est la revanche de Liu Renjing, dont le texte, rédigé pendant son séjour chez Isaacs sur *Cinq ans d'Opposition de gauche*

4. Harold R. Isaacs (né en 1910) (I Losan en chinois) avait vécu en Chine de 1930 à 1933, et édité le *China Forum* jusqu'à sa rupture avec le P.C. en janvier 1934. Il quitta la Chine en 1935. C. Frank Glass (né en 1901) y était arrivé en 1932 et y resta sauf de brèves périodes jusqu'au début des années 1940.

5. Liu Jialiang (1911-1950) était né dans le Kwangtung, devint trotskyste au début des années trente, fut en prison de 1933 à 1937, interrompit toute activité pour raisons de santé de 1942 à 1946, se réfugia à Hong Kong en 1949 et, passé au Vietnam en 1950, y fut arrêté et assassiné par la police de sécurité du Viêt Minh. Sze Chaosheng se convertit au bouddhisme après un long et dur emprisonnement. Wang Shupen fut exécuté dans une prison du Guomindang en 1949.

chinoise constitue la base de la nouvelle orientation et de la sévère condamnation de l'« opportunisme » de Chen Duxiu qu'elle implique. D'ailleurs, à peine installés aux leviers de commande de la petite organisation qui ne doit guère alors compter plus d'une centaine de membres, les nouveaux, toujours sous l'inspiration de Liu, commencent à régler les comptes avec Chen Duxiu contre lequel ils lancent les accusations les plus banales comme les plus discutables, « l'opportunisme » bien sûr, mais aussi « la calomnie contre l'Armée rouge chinoise »... Le C.C. vote une résolution le sommant de reconnaître ses fautes sous peine d'exclusion. La « vieille garde » — ou du moins ce qu'il en reste, Chen Qizhang et Yin Kuan⁶ notamment — protestent contre ce qu'ils considèrent comme des méthodes inhabituelles, en tout cas jusqu'alors inconnues dans cette organisation. Les deux vétérans sont aussitôt exclus. Va-t-on, à travers cette « bolchevisation » au sens stalinien du terme, vers la liquidation sous forme de secte aux mœurs zinoviévistes de la section chinoise ?

L'entreprise fait long feu. D'abord parce que Trotsky est informé assez vite. Isaacs, pour les besoins de son livre, lui a rendu visite à Hønefoss et ensemble ils discutent longuement de l'histoire du communisme en Chine, de Chen Duxiu, des positions de Liu Renjing. Non seulement Trotsky n'est pas convaincu par les arguments de son jeune visiteur que Liu a raison et que Chen est « un traître », mais bientôt c'est le jeune Américain que Trotsky convainc du caractère sectaire de sa démarche et du ridicule de la prétention de Liu. Au moment où cette discussion se déroule, un nouveau coup de la répression vient de frapper en Chine une direction jeune et inexpérimentée, mal préparée et déjà infiltrée par les agents du gouvernement : tous les « jeunes » sont arrêtés l'un après l'autre et Liu avec eux, au début de l'été.

De façon surprenante certes, mais pas invraisemblable dans les conditions données, il devient donc possible de surmonter très rapidement les conséquences de la scission intervenue quelques mois auparavant. Dûment chapitré et aussi désormais plus expérimenté et meilleur connaisseur du terrain chinois, Glass — qui porte désormais le pseudonyme militant de Li Furen — entreprend de recoller les morceaux avec l'appui du conciliateur Chen Qizhang et malgré les réticences initiales

6. *Chen Qizhang* (1905-1943), né dans le Honan, était entré au P.C. en 1925 comme étudiant. Cadre du parti, il avait rejoint le groupe *Proletariat* en 1929 et était devenu un des dirigeants de l'Opposition en 1932. Arrêté par les occupants japonais, il mourut sous la torture.

Yin Kuan (né en 1900), était venu au marxisme comme étudiant-ouvrier en France ; il avait dirigé le P.C.C. dans la province d'Anwei en 1925-1927, puis rejoint le groupe *Proletariat*. Il fut en prison de 1932 à 1934 puis de 1934 à 1937. Arrêté par la police maoïste en 1946, il a disparu.

d'autres anciens comme Wang Fanxin⁷, libéré de prison et surtout malgré l'hostilité résolue que Chen Duxiu, de sa prison, oppose à ceux qu'il appelle « les chevelus » — ces étrangers qu'il imagine peut-être comme une réédition trotskyste des Borodine⁸ et autres « émissaires ». La franchise et la droiture de Glass viennent à bout de tous les obstacles : tout le monde découvre le coup de bluff joué par Liu Renjing en présentant Glass comme un « émissaire » du secrétariat international et en utilisant sa méconnaissance du terrain pour faire passer — par lui — sa politique. Même Chen Duxiu accepte de reconnaître la réorganisation et la réconciliation ainsi amenées. Fin 1936 se constitue à Shanghai un « comité central provisoire » de la section chinoise où se retrouvent côté à côté Li Furen et Chen Qizhang, mais aussi Yin Kuan et Jiang Chentong (Wang Fanxi est de nouveau emprisonné) — une direction que Chen Duxiu reconnaît formellement⁹.

Mais de nouvelles divergences, autrement plus graves, surgissent avec le début de la guerre sino-japonaise. Déjà au cours des mois qui précèdent, la « vieille garde » à la direction, essentiellement Chen Qizhang manifestait son désir de placer l'agression japonaise au centre de la politique. A l'été 1937, Glass, qui rencontre Trotsky à Coyoacán,¹⁰ lui parle d'une proposition de Chen Qizhang qui suggère de participer partout en Chine à la création de sociétés anti-japonaises patriotique sur le modèle de l'association du salut national. On sait que Chen, dans sa prison, s'est placé résolument sur une orientation « patriotique » de ce type. A la base de l'organisation, en revanche, on a plutôt tendance à considérer comme le crime politique majeur toute politique qui impliquerait une manifestation de confiance dans le gouvernement du Guomindang, bourreau de la révolution de 1927 — et même à l'occasion d'une guerre contre l'impérialisme japonais dont on ne croit pas d'ailleurs qu'il ait la capacité de seulement faire mine de la conduire.

Aussi les rumeurs sur l'« opportunisme » de Chen Duxiu redoublent-elles, nourries d'ailleurs par les thèses qu'il développe en prison et envoie à ses camarades. En 1936, au lendemain du premier

7. Wang Fanxi (né en 1904) a écrit les mémoires plusieurs fois cités dans l'article ci-dessus de Damien Durand. Il s'est établi en Grande-Bretagne en 1978.

8. Michel Borodine (Grusenberg de son vrai nom) (1884-1951), avait été l'envoyé du parti communiste d'Union soviétique auprès du Guomindang et conseiller officieux du gouvernement de Canton, chargé d'appliquer en Chine la politique « opportuniste » de Staline-Boukharine.

9. Jiang Zhentong (né en 1906), ouvrier du textile à Shanghai, avait été un des dirigeants de l'insurrection de 1927 et avait joint ensuite le groupe *Proletariat*. Arrêté par la police secrète maoïste en 1952, il n'a pas reparu. C'est Wang, *op. cit.*, p. 175, qui indique l'approbation donnée par Chen à cette direction.

10. Cf. *Œuvres* 15.

procès de Moscou, par exemple, il se prononce pour la remise en cause de la caractérisation trotskyste de l'U.R.S.S. comme un Etat ouvrier dégénéré. Soulignant que la classe ouvrière, en U.R.S.S. a été totalement chassée de l'appareil de l'Etat, il propose la définition nouvelle d'« Etat bureaucratique ». Quelques mois plus tard, dans une étude consacrée au développement de la démocratie, il s'en prend à la conception traditionnelle de la démocratie comme forme de domination de classe de la bourgeoisie : la démocratie, indicateur du caractère (progressiste ou réactionnaire) d'un Etat, n'a pas, selon lui, un caractère de classe qui lui soit propre. Le C.C. charge Wang de préparer une réponse qui sera publiée, avec le texte de Chen Duxiu, dans le même numéro de la revue théorique *Huo Hua*. Mais une nouvelle vague de répression brise net cette discussion.

Chen Duxiu libéré : crise politique

La guerre sino-japonaise sous forme de grands mouvements des armées, commence en juillet 1937. La réaction de Trotsky est immédiate : un communiqué de presse fait connaître que les trotskystes du monde entier sont aux côtés de la Chine et du peuple chinois dans la juste guerre révolutionnaire contre l'impérialisme japonais. Quelques jours plus tard, au lendemain d'un bombardement massif de Nankin par l'aviation japonaise, les autorités du Guomintang, qui subissent d'ailleurs la pression du mouvement en faveur des condamnés politiques, décident de libérer tous les détenus politiques condamnés à moins de quinze ans. Les trotskystes sont libérés entre août et novembre. Parmi eux, Chen Duxiu, relâché au début de septembre après plus de cinq ans de détention.

Nous n'avons que peu d'éléments sur ce que fut son premier contact — épistolaire seulement — avec ses camarades de la direction installée alors à Shanghai. Nous savons seulement qu'il fut catastrophique. Chen Duxiu, à sa sortie de prison, fut sollicité par la presse d'écrire articles et contributions. Il le fit, expliquant qu'il ne parlait qu'en son nom, se bornant au thème de la guerre patriotique. Les dirigeants de la section jugèrent, en majorité, que le vieil homme avait développé à cette occasion des positions opportunistes à l'égard du Guomintang et de son gouvernement. Liu Renjing, libéré lui aussi, bombarde Shanghai et le S.I. de lettres dénonçant l'opportunisme et la capitulation de Chen Duxiu : on ne sait pas encore au début qu'il a, lui, en prison, fait allégeance aux principes politiques du Guomintang et doit être considéré comme un capitulard ! La réponse du C.C. à Chen Duxiu — que nous ne connaissons pas — a mis en tout cas ce dernier en fureur. Pour lui, désormais, il est clair qu'il est constitué de sectaires sans espoir. En réalité, tous les gens de Shanghai et même le fidèle Chen Qizhang ont exprimé au moins des réserves. Mais, pour Chen Duxiu, c'est un homme comme Liu Jialiang, un des « jeunes » de Liu, qui fait la loi dans

le C.C. et il ne veut pas avoir de rapports avec eux.

Au lieu de rejoindre ses camarades d'organisation, à Shanghai, comme on s'y attendait, Chen Duxiu leur tourna alors le dos, et quitta Nankin pour Wuhan qui était devenue la capitale de la Chine. Il retrouvait là nombre de ses vieilles relations personnelles, comme l'écrivain Hu Shi¹², parure du Guomindang, mais aussi des dirigeants du P.C. chinois comme Ye Jiangying et surtout Dong Biwu¹³ qui vint lui rendre visite peu après son arrivée. Cherchait-il vraiment des conditions qui auraient permis de sceller, pour faire la guerre au Japon impérialiste, un authentique accord de « front unique » ? C'est non seulement possible, mais probable. Mais on ne sait rien de ses initiatives, s'il en prit, en dehors de ses articles et de ses conférences aux étudiants. On sait seulement que les partenaires éventuels n'en voulurent pas et le firent savoir.

Parmi les « vieux-bolcheviks » de l'Opposition de gauche plus ou moins à l'écart depuis la plongée de l'organisation dans la clandestinité totale, l'un des plus importants, l'ingénieur Luo Han¹⁴, qui avait gardé au P.C. bien des amis, avait été particulièrement enchanté des articles de Chen Duxiu et avait, semble-t-il, vu un appel à constituer un vaste rassemblement, indépendamment du Guomindang, de toutes les forces ouvrières et démocratiques hostile au Japon. Il s'en ouvrit aussitôt à son vieil ami Ye Jianying, lequel insista pour que ces propositions soient présentées à Mao Zedong en personne. Luo Han se rendit donc à Sian où il fut accueilli par un autre vieux camarade, responsable du parti dans la région, Lin Boqu.¹⁵ Et ce dernier, par messenger spécial, fit aussitôt parvenir à Mao, au Yanan, les articles de Chen accompagnés des propo-

12. *Hu Shi* (1891-1962), grand professeur, ami de Chen Duxiu, membre de l'Opposition démocratique à Tchiang Kai-cheh, personne de grand prestige, fut ambassadeur de Chine à Washington à partir de 1938.

13. *Ye Jianying* (né en 1898), officier de carrière en 1919, au service de Sun Yat-sen, professeur à l'Académie militaire de Huangpu, avait rejoint le P.C. en 1927, participé à l'insurrection de Canton, puis passé deux années en U.R.S.S. Maréchal, il a franchi l'obstacle de la révolution culturelle, a succédé à Lin Biao comme ministre et a pris sa retraite de militaire en 1978. *Dong Biwu* (1886-1975), collaborateur de Sun Yat-sen en exil, avait été l'un des douze délégués au 1^{er} congrès du P.C.C. Il avait vécu en U.R.S.S. de 1927 à 1932, assumé ensuite d'importantes fonctions à la tête du service de santé. Membre du bureau politique, il a également survécu à la révolution culturelle.

14. *Luo Han* (1894-1939), fils de paysan, avait fait en France des études d'ingénieur et, d'abord anarchiste, était devenu communiste. Il avait été responsable politique de l'Armée à Canton jusqu'en mars 1926 et séjournant à Moscou, était passé sur les positions de l'Opposition de gauche. Revenu en Chine, après deux ans de prison, il avait animé le groupe *Octobre* et joué un rôle important dans l'unification, avait financé le mouvement entre 32 et 37. Ingénieur militaire, il fut tué dans un bombardement.

15. *Lin Boqu* (1886-1960), militant du Guomindang, adhéra secrètement au P.C. à ses débuts, puis vécut en U.R.S.S. de 1928 à 1932. Il fit la Longue Marche et fut secrétaire général du gouvernement après 1949.

sitions de Luo Han. La réponse de Mao Zedong fut aussi laconique que significative : avant de penser collaborer avec le P.C.C., Chen Duxiu devait reconnaître ses fautes, dénoncer la trahison trotskyste. La colère de Chen Duxiu fut immense en apprenant cette démarche pour laquelle il n'avait pas été consulté. La direction de Shanghai, elle, vit dans cet épisode une preuve supplémentaire du caractère « équivoque » des positions de Chen.

La direction de la section avait été réorganisée, à la suite de la libération des compagnons de détention de Chen. Deux responsables y étaient entrés que Chen considérait comme des adversaires personnels : son ancien collaborateur Peng Shutzi, avec lequel ses rapports avaient été très mauvais en prison¹⁶, et le « jeune » ex-disciple de Liu Renjing, Liu Jialiang. La documentation trouvée à Harvard, lettres et rapports, révèle qu'ils ne disposent en réalité d'aucune documentation sérieuse sur l'activité de Chen Duxiu après le premier contact malheureux. Ils n'ont sur ses articles que des comptes rendus ou des résumés — dont certains de toute évidence inspirés par Liu Renjing — et de ses discours aux étudiants — deux conférences à l'Y.M.C.A. en fait — que des coupures de presse dont la fidélité n'est pas garantie. Ils semblent croire aussi que Chen Duxiu limite ses rapports au monde du Guomindang et du P.C.C. Or il reçoit des visiteurs et deux d'entre eux au moins, sont de vieux trotskystes, Wang Fanxi, qui nous a laissé un récit, et Bo Detsi¹⁷. Selon Wang, Chen ne croit pas que la révolution puisse, en Chine, sortir de la guerre, au moins tant que le Guomindang « résiste ». Il pense qu'il ne faut pas s'attendre à des mouvements d'une classe ouvrière laminée par l'effondrement industriel, abimée par la défaite et la répression, mais en revanche à des explosions, du mécontentement à la colère, dans la paysannerie. Le seul problème est de savoir qui dirigera ces explosions. L'unique solution à ses yeux est la constitution d'un « bloc » sur un programme démocratique large, indépendant du P.C. et du Guomindang — qui se donnerait entre autres l'objectif de s'infiltrer dans les forces armées qui mènent la guerre de résistance pour s'y lier à la mobilisation paysanne, voire l'aider à s'exprimer.

Il est tout à fait et même violemment hostile aux dirigeants de la section chinoise, non seulement pour les raisons personnelles que nous connaissons, mais surtout pour des raisons politiques. Ce sont à ses yeux des sectaires, incapables d'abandonner les formules toutes faites

16. *Peng Shutzi* (né en 1895), fils de paysans, était devenu communiste en 1920, avait étudié à Moscou de 21 à 24 et y avait séjourné en 25. Membre du comité central et du bureau politique, il s'était prononcé dès mars 1926 pour le retrait des communistes du Guomindang. Il avait été condamné à treize ans de prison, ramenés en appel à huit. Il a réussi à gagner l'Europe en 1951.

17. *Bo Detsi* alias *Xi Liu* (né en 1908) avait adhéré au P.C. en 1926 et à l'Opposition de gauche à Moscou en 1928. Il avait été libéré en 1937 après avoir été arrêté avec Chen Duxiu.

qui leur tiennent lieu de pensée et de voir tout simplement la réalité qui change. Il confie même à Wang que les hommes de la direction de la section, installés dans une chambre des concessions internationales, ne sont en réalité capables que de commenter, pas d'agir et que leur conception du journal se réduira à l'expérience à un « journal pathétique du parti »... L'argument porte sans doute puisque Wang, loin de ses conceptions, et des années plus tard, confesse que Bu et lui-même étaient impressionnés par sa façon militante d'aborder la question des méthodes du travail dans les masses.

Au cours de ce séjour, Chen Duxiu révèle à ses deux camarades le plan concret auquel il souhaite les associer et qui semble n'avoir jamais été connu des dirigeants, ni de Shanghai, ni d'Europe ou d'Amérique, de la IV^e Internationale. Il est en effet en rapports suivis et confiant avec un général « de gauche », He Jifeng¹⁸, commandant le 179^e division de la 29^e armée, qui le considère comme son maître à penser et est prêt à une étroite collaboration politique. Chen Duxiu souhaite que Wang et Bu acceptent la proposition de He Jifeng et assument dans sa division la direction du travail politique. Les quatre hommes sont d'accord qu'un programme de réforme agraire, même limité, peut assurer une sérieuse mobilisation paysanne qui est la condition d'une réelle efficacité militaire — et qu'un commandant de division peut tenter de jouer une telle partie.

Sur ce point — de détail ? — ils se trompaient pourtant : l'affaire échoue devant la vigilance des services secrets et He Jifeng est relevé de son commandement avant même de l'avoir pris, alors qu'il est encore en convalescence. C'est l'échec de l'une des premières tentatives sérieuses des trotskystes de se donner une place autonome dans la lutte armée contre le Japon. Les deux autres expériences connues — celle de l'ancien étudiant Wang Qangyao dans le Chantong, celle de l'ouvrier Chen Zhongxi, devenu chef de guerrilla paysanne dans le Changsha¹⁹ — naissent indépendamment de l'action de Chen Duxiu. Ce dernier essuie d'ailleurs bientôt un second échec dans sa tentative de constituer un « bloc » avec les partis dits « démocratiques », le « troisième parti » et l'alliance pour le salut. Le seul résultat de ces initiatives en ce domaine est sans doute d'avoir déclenché une virulente et meurtrière offensive du P.C. chinois, évidemment plus préoccupé des faits et gestes de Chen Duxiu que de ceux de la direction de Shanghai.

18. *He Jifeng* (1897-1980) après la deuxième guerre mondiale était devenu l'un des chefs militaires les plus importants de l'armée de Tchiang Kai-cheh et il se souleva contre lui en 1948. Il reçut des responsabilités gouvernementales dans la Chine populaire.

19. Sur *Wang Qangyao*, cf. Wang, *op. cit.*, p. 275. *Chen Zhongxi* (1908-1943), ouvrier de Hongkong, était trotskyste depuis 1930 et, en temps que militant du P.C., avait dirigé un groupe de partisans ruraux en 1927 : il organisa un groupe et fut tué au combat en 1943.

En fait, depuis la fin de 1937, la section chinoise de la IV^e Internationale est à nouveau plongée dans une crise grave née des divergences sur la guerre et l'attitude vis-à-vis du gouvernement et aggravée par les prises de position de Chen Duxiu. Certains de ses protagonistes, en particulier les membres du « bloc » Liu-Han, Han Chun,²⁰ patron de l'organisation à Shanghai même et Liu Jialiang, organisateur de Kong Kong, placent leur querelle sur le terrain de la lutte entre « générations » : prétendant exprimer la volonté des travailleurs et des « jeunes », ils dénoncent l'opportunisme des « vieux » dont la plus belle illustration est à leurs yeux le développement de Chen Duxiu. Wang Fanxi, qui, après son séjour avec Chen, a regagné Shanghai et vécu cette crise en refusant fermement le critère des « générations », résume les positions des trois fractions en présence dans les termes suivants :

« En gros, il y avait trois positions politiques : celle de Chen Duxiu qu'on peut définir comme un soutien inconditionnel de la Guerre de Résistance ; celle de Zheng Zhaolin qui combattait tout soutien à la guerre en arguant que le conflit sino-japonais était depuis le début partie intégrante de la nouvelle guerre mondiale ; et la position de l'écrasante majorité des trotskystes chinois qu'on peut résumer comme soutien de la guerre et critique de sa direction ».²¹

Mais, dans cette crise également, Trotsky reste ferme dans son refus d'accepter les accusations lancées contre Chen Duxiu. D'abord, il s'inquiète de constater que Liu Renjing — dont même les disciples comme Liu savent et reconnaissent qu'il a capitulé en prison devant le Guomindang — continue d'écrire lettre sur lettre contre Chen et de grossir le dossier aux mains de ses ennemis dans l'organisation. Trotsky a pour sa part décidé de ne pas répondre à ses lettres, car, il n'est, dit-il « pas trop sûr qu'il [Liu] ne joue pas le double jeu »²²... Il va d'ailleurs plus loin encore quand il écrit à Glass :

« Je comprends parfaitement que Chen Duxiu reste très prudent à l'égard de notre section. Il est trop connu dans ce pays et chacun de ses pas est contrôlé par les autorités. Il est certain qu'il y a des agents provocateurs, surtout des staliniens, c'est-à-dire des agents du G.P.U. dans les rangs de notre section chinoise. Chen pourrait facilement être impliqué dans quelque infâme imposture fatale pour lui et préjudiciable pour la IV^e Internationale ».²³

Convaincu que la vie de Chen Duxiu est en danger, il suggère que tout soit fait pour essayer de le faire émigrer, de préférence aux États-Unis. La détermination de Trotsky pèse une fois de plus sur l'organisation : après l'apaisement de la lutte fractionnelle entre « jeunes » et

20. Nous ne savons presque rien de lui, sinon qu'il mourut en 1945.

21. Wang, *op. cit.*, p. 228.

22. Lettre à F. Glass, 25 juin 1938, « Papiers d'exil », BMSRuss 13-1, 8753. traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

23. *Ibidem.*

« vieux », un effort supplémentaire est tenté en direction de Chen Duxiu. Devant l'insistance de Trotsky et du S.I., devant l'interruption complète des relations épistolaires entre Shanghai et le Sichuan, où Chen Duxiu s'est retiré après son échec et l'interdiction qui lui a été faite d'écrire désormais dans la presse, le C.C. décide de lui envoyer Chen Qizhang avec mission d'avoir avec lui la discussion politique nécessaire et de lui demander son accord pour préparer sa sortie de Chine. Le choix de l'émissaire est évidemment garant de la sincérité des intentions de ceux qui l'envoient.

La mission est menée à bien entre octobre 1938 et janvier 1939 selon rapports et notes d'information. A travers un voyage hérissé de difficultés, Chen Qizhang parvient dans la première semaine de novembre au village du Sichuan où réside son vieux camarade: il passe dix jours auprès de lui et revient après avoir passé trois mois au total sur routes et rivières. Sa mission est un grand succès.²⁴ Chen Duxiu, en effet, accepte volontiers de passer à l'étranger, car cela lui apparaît sans doute comme l'unique moyen de briser l'isolement auquel il est réduit. Surtout, par une déclaration datée de 3 novembre 1938, il précise sa position politique personnelle de militant trotskyste, critique à l'égard de la direction de son organisation.²⁵ Trotsky se réjouit ouvertement dans une lettre à C. Frank Glass:

« Je suis très heureux que notre vieil ami demeure politiquement un ami en dépit de quelques divergences *possibles* que je ne peux apprécier maintenant avec la précision nécessaire. Bien entendu, il est très difficile pour moi de me faire une opinion précise sur la politique de nos camarades, sur le degré de leur ultragauchisme, et ainsi sur la justesse de la sévère condamnation que porte notre vieil ami. Cependant l'essence de cette déclaration me semble juste. Et j'espère que, sur cette base, une collaboration permanente sera possible ». ²⁶

Trotsky recevra encore une lettre de Glass lui indiquant la détermination du gouvernement du Guomindang de ne pas laisser sortir de Chine Chen Duxiu. Il n'entendra plus parler de lui jusqu'à sa mort.

Rupture finale

La rupture de Chen Duxiu avec la IV^e Internationale se situe presque au terme de sa vie. Déjà le lien commence de toute évidence à se défaire au moment de la grande crise, au lendemain du pacte Hitler-Staline et quand s'annonce l'intégration, à travers la guerre du Pacifique, de la guerre sino-japonaise à la deuxième guerre mondiale. La discussion

24. Le compte rendu est donné par Glass dans une lettre à Trotsky, du 12 janvier 1939, *ibidem*, 10426.

25. Cette déclaration a été adressée à Trotsky par Frank Glass dans sa lettre du 19 janvier 1939. Voir pp.102-105.

26. Lettre de Trotsky à Glass, 25 février 1939 (8254).

fait rage dans la section chinoise en 1940-1941. Une tendance dite « de gauche », dirigée par Wang Fanxi, soutient qu'avec l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, la guerre contre le Japon deviendra guerre impérialiste et qu'il faudra en revenir au « défaitisme révolutionnaire » en Chine. Peng Shutzi dénonce cette attitude, qu'il juge ultra-gauchiste, pour maintenir les positions traditionnelles du mouvement face à la guerre anti-impérialiste de la Chine et le nécessaire « défense de l'U.R.S.S. »

Pour Chen Duxiu, qui ne croit pas à la révolution sortant de la guerre, nous l'avons vu, il faut, dans le conflit mondial qui approche, choisir le « moindre mal », en l'occurrence le camp des démocraties, porteuses de la possibilité de la révolution, contre le fascisme qui veut détruire cette possibilité. Il préconise donc l'abandon du « défaitisme » pour les pays démocratiques comme la France et la Grande-Bretagne. Il se prononce également contre la défense de l'U.R.S.S. qui a cessé à ses yeux d'être un Etat ouvrier.

Le vieux révolutionnaire tente de tirer les leçons de la cruelle histoire qui a été celle de son temps. Il pense qu'il faut honnêtement et sincèrement reconnaître l'échec de la révolution à créer, dans les pays arriérés, un Etat ouvrier. Il écrit là-dessus :

« A moins qu'il n'existe une démocratie populaire, le soi-disant régime populaire ou dictature du prolétariat, dégénérera inévitablement en administration du G.P.U. sous un nombre réduit d'individus comme Staline. Telle est la tendance inévitable des choses ». ²⁷

Il conclut pourtant de cet échec à une affirmation renouvelée de l'impérieuse nécessité de l'internationalisme :

« La libération véritable des peuples ne peut se produire qu'en même temps que des révolutions socialistes dans les pays impérialistes [...] L'unique espoir d'une nation petite et faible réside dans la coopération avec les travailleurs opprimés du monde entier et les autres nations arriérées. » ²⁸

Pour lui, il convient de lutter pour la démocratie afin que celle-ci aboutisse, avec le socialisme, à son plein épanouissement.

Aucun des textes de Chen Duxiu connus en Occident pour cette dernière période ne permet de le considérer comme un renégat qui aurait abandonné à la veille de sa mort les idées de toute sa vie : sur ce point, son ami Hu Shi, préfacer de ses derniers écrits, défenseur de la thèse de son retour aux principes du sunyatsénisme, n'a pas emporté la conviction, bien qu'il ait été largement utilisé ! Le fait est que Chen Duxiu a rompu tout lien organisationnel avec la section chinoise au lendemain du congrès national d'août 1941 qui avait vu la scission effective entre frac-

27. Document cité par R.C. Kagan, *op. cit.*, p. 137.

28. *Ibidem.*

tions Peng et Wang — un an après l'assassinat de Trotsky²⁹

Sur le fond, et sans cacher qu'il manque bien des éléments d'appréciation, reconnaissons la tentation de se dire d'accord avec Wang Fanxi :

« La pensée de Chen Duxiu dans les dernières années de sa vie était déjà éloignée du trotskysme [...] mais je n'étais pas le seul à penser que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait certainement avancé au-delà et que, sous la pression des événements, il serait revenu au trotskysme ». ³⁰

Les années de Chen Duxiu étaient comptées. Déjà âgé, affaibli par ses cinq années d'un régime carcéral dur, Chen souffrait en outre d'une sclérose incurable. Ses vieux camarades gardèrent jusqu'à la fin le contact avec lui, lui faisant envoyer de Hong Kong les médicaments qui le soulageaient et qu'on ne pouvait évidemment trouver dans son refuge du Sichuan. Il est mort à Jiangchin, le 27 mai 1942 et a été accompagné à sa dernière demeure par trois vieux amis de sa génération, dont aucun n'était trotskyste.

Il est avec quelques autres le symbole d'une génération — celle de Trotsky — qui porta sur ses épaules l'Internationale communiste à l'assaut du ciel puis fut écrasée sous le poids de sa dégénérescence. Une génération dont le vieil homme du Sichuan était à coup sûr l'un des plus dignes représentants.

29. Wang, *op. cit.*, pp. 235-236.

30. *Ibidem*, p. 239.

Malraux, Trotsky et la révolution chinoise

Les thèses de l'Opposition de gauche dans *La Condition humaine*

On peut souscrire au jugement de John Lehman pour qui *La Condition humaine* est le livre de Malraux qui a le plus résisté au temps, une œuvre « équilibrée et puissante », « originale », très éloignée du « drame simplifié » des *Conquérants* et beaucoup plus riche que *l'Espoir*¹. Pour Edmund Wilson, le livre est également beaucoup plus remarquable et ambitieux que *Les Conquérants*².

Les tentatives d'analyse politique des événements de la Révolution chinoise à travers *La Condition humaine* sont peu nombreuses. Parmi celles-ci, il faut citer l'analyse de Lucien Goldman et l'étude d'André Lorant. Pour Lucien Goldman, il est impossible d'établir avec certitude que Malraux a été influencé par Trotsky. *La Condition humaine* lui paraît « par certains côtés — mais par certains côtés seulement — » assez proche de la perspective de Trotsky.³ Il affirme que la « position conceptuelle de Malraux, au moment où il écrit le roman, n'est pas trotskyste, mais au contraire assez proche des positions staliniennes. Il n'en reste pas moins que les deux chapitres qui l'expriment, à savoir les vingt pages de la troisième partie qui se situent à Hankéou, ainsi que les six dernières pages de l'ouvrage, sont beaucoup plus abstraites et schématiques que le reste du récit, et font figure jusqu'à un certain point de corps étranger et surajouté. »⁴

André Lorant démontre au contraire que la structure du roman révèle « l'influence de Trotsky sur Malraux » et la manière originale dont celui-ci « intègre cette influence dans son propre système de pensée »⁵.

1. John Lehman, « Le mythe de l'écrivain » in *Malraux: être et dire*. Sous la direction de Martine Courcel. Plon, 1976, pp. 185-186.

2. Edmund Wilson, « André Malraux » *The New Republic*, 9 août 1933.

3. Lucien Goldman, « Introduction à une étude structurale des romans de Malraux » in *Pour une sociologie du roman*. Editions Gallimard, Idées, p. 61 à 277.

4. *Ibidem*. p. 192.

5. André Lorant, « Malraux et Trotsky : une lecture de *La condition humaine* » in *Orientations étrangères chez André Malraux*. Archives des lettres modernes n° 121, 1971, pages 39 à 72.

Cependant, ces études se limitent à une analyse générale du conflit entre la politique de l'Internationale communiste du « socialisme dans un seul pays » et la révolution permanente défendue par Trotsky. Elles négligent l'abondante littérature consacré à la Révolution chinoise, parue au moment où Malraux écrivait son roman et que celui-ci a pu connaître et utiliser.

Comme l'avait fort justement remarqué André Gide, *La Condition humaine* apparaît au premier abord « touffu, rebutant à force de richesse et presque incompréhensible à force de complexité » alors que le livre est en réalité « parfaitement clair et ordonné » sous son apparente confusion⁶. Nous avons entrepris une nouvelle lecture de *La Condition humaine* avec une recherche systématique des sources sur lesquelles Malraux s'est appuyé pour élaborer son roman. Cette recherche nous a conduit à des découvertes surprenantes et permet de mesurer le chemin parcouru par Malraux depuis *Les Conquérants* dans la compréhension, des problèmes de la Révolution chinoise, attestant l'influence profonde exercée sur lui par Trotsky au moment où il rédige *La Condition humaine*⁷.

Kyo, porte parole de l'Opposition de gauche

En avril 1931, avant d'écrire *La Condition humaine*, Malraux trouve « saisissante » la comparaison établie par Trotsky entre les mencheviks et le Guomindang mais justifie en fin de compte la politique de Staline en Chine. Pour lui, en effet, les communistes chinois ont eu raison d'entrer dans la Guomindang car le prolétariat était « peu nombreux, mal organisé et faiblement conscient de lui-même ».⁸ L'adhésion de Malraux aux thèses de l'Internationale communiste est à ce moment-là sans ambiguïté :

« L'Internationale pouvait-elle conserver des organisations autonomes ? [...] Les communistes furent battus lorsqu'ils possédaient leur propre armée, ils l'eurent été lorsqu'ils ne la possédaient pas encore ».

Dans *La Condition humaine* au contraire l'exigence de la sortie du Guomindang est affirmée avec force par Kyo : « Sortir du Kuomintang. Organiser un parti communiste indépendant. Donner le pouvoir aux unions. Et surtout ne pas rendre les armes, avant tout ». (*La Condition humaine* p. 279) Au cœur de l'insurrection ouvrière de Shanghai puissamment évoqué par Malraux, Kyo pose les problèmes de la Révolution chinoise : la subordination des communistes au Guomindang mène la

6. André Gide, *Journal*, 10 avril 1933, Pléiade, p. 1165.

7. Les références et les citations de *La Condition humaine* qui suivent sont faites à partir de l'édition de la Pléiade, Gallimard, 1947.

8. André Malraux, « Réponse à Trotsky », *NRF*, avril 1931, édition Gallimard.

révolution à sa perte: « Avant quinze jours le gouvernement du Kuo-mintang interdira nos sections d'assaut [...] désarmera la garde ouvrière: il auront la police, le comité, le préfet, l'armée et les armes. Et nous aurons fait l'insurrection pour ça ». (*La Condition humaine*, p. 271) déclare-t-il à son camarade Katow. Survient un officier bleu du Guomindang, qui exige en accord avec « le gouvernement révolutionnaire » de Hankéou que les ouvriers remettent les armes à l'armée de Tchiang Kai-chek qui s'apprête à entrer dans la ville.

Les « héros nietzschéens » de Malraux emploient presque naturellement la terminologie en vigueur dans l'Internationale communiste. Il faut se souvenir que Trotsky avait critiqué sans ménagement Malraux, à travers son « second moi », Garine, pour qui le marxisme ne représentait qu'un « fatras doctrinal ». Malraux a, semble-t-il, retenu la leçon. Pour écrire *La Condition humaine*, il s'est pénétré de littérature marxiste et l'incorpore à la psychologie de ses personnages. Nous trouvons dans les conversations de Kyo avec Katow, Possoz, Vologuine, toutes les grandes questions débattues au sommet de l'Internationale communiste entre 1927 et 1928 à propos de la Révolution chinoise.

Pour Trotsky, la théorie de la Révolution permanente signifie que, dans les pays coloniaux ou semi-coloniaux à l'image de la Chine, seule la dictature du prolétariat, prenant la tête de la nation opprimée, peut résoudre les « tâches démocratiques et de libération nationale »⁹. La direction de l'Internationale communiste ressuscite en Chine, la théorie de la révolution par « étapes ». Pour l'I.C., la transition menant à la dictature du prolétariat en Chine « n'est possible qu'au travers de toute une série de degrés préparatoires, qu'à la suite d'une période de transformation pendant la croissance de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste ». ¹⁰ Au moment où le prolétariat de Shanghai se soulève, Boukharine considère que la Révolution chinoise est une « révolution bourgeoise démocratique » dirigée principalement contre les « survivances du féodalisme » et ses représentants, les « gouverneurs militaires » qui font bloc avec l'impérialisme ». ¹¹

À ses yeux, le contenu prolétarien de la Révolution chinoise est secondaire; elle est d'abord une « révolution de libération nationale », « anti-impérialiste, encore bourgeoise », qui « tend à se transformer par différents stades, en révolution socialiste ». ¹² Pour Trotsky, en revanche, la théorie de Staline-Boukharine non seulement oppose mécaniquement la révolution démocratique à la révolution socialiste mais isole la révolution nationale en Chine de la Révolution internationale. Une telle

9. Trotsky, *La Révolution permanente*, Gallimard, coll. idées, p. 228.

10. Trotsky, *L'Internationale communiste après Lénine*, PUF, 1969 t. 2, p. 323.

11. Boukharine, *Les problèmes de la Révolution chinoise*, Paris. *La Question chinoise dans l'Internationale communiste*, textes rassemblés et présentés par Pierre Broué, EDI 1976, pp. 240-241.

12. *Ibidem*.

politique ne peut que paralyser la lutte du prolétariat, non seulement en Chine mais dans tous les pays coloniaux. Cette stratégie de la révolution par étapes est imposée au Parti communiste chinois qui applique les directives de freiner le mouvement des masses paysannes. Déchiré par les contradictions, son dirigeant, Chen Duxiu déclare :

« Cependant, il est nécessaire d'attendre aussi pour confisquer la grande propriété terrienne le développement ultérieur des actions militaires, la seule décision juste est dans le moment présent le principe de l'approfondissement de la révolution et seulement après son élargissement ». ¹³

Dans *La Condition humaine*, Kyo s'interroge, reprenant les termes de Chen Duxiu : « Etendre d'abord la révolution et ensuite l'approfondir, répondit Kyo, plus comme une question que comme une réponse. La ligne de l'Internationale semble être de laisser ici le pouvoir à la bourgeoisie. Provisoirement nous serons volés ». (*La Condition humaine* p. 270) Katow, l'interlocuteur de Kyo, ancien socialiste révolutionnaire russe, rallié aux bolcheviks, pense au contraire que le mot d'ordre de l'Internationale est bon : « étendre la révolution et ensuite l'approfondir : Lénine n'a pas dit tout de suite : "Tout le pouvoir aux soviets" ». (*La Condition humaine* p. 272) Il fait sienne l'analyse de Boukharine : « L'Internationale a raison de se servir du Kuomintang pour unifier la Chine. Développer ensuite par la propagande et le reste, cette Révolution qui doit d'elle-même se transformer de révolution démocratique en Révolution socialiste ». (*La Condition humaine* p. 273) Pour Trotsky au contraire il faut « aussi vite que possible [...] approfondir la révolution, non après la victoire mais immédiatement, sinon il n'y aura pas de victoire ». Approfondir la vague révolutionnaire signifie déployer « le drapeau de la révolution agraire », unir les conseils paysans aux conseils ouvriers dans les villes. C'est là le programme que Kyo défendra à Hankéou devant le délégué de l'Internationale : « beaucoup de paysans pauvres sont propriétaires, mais travaillent pour l'usurier [...] D'autre part, il faut, à Shanghai entraîner au plus vite les gardes des Unions Ouvrières. Ne les laisser désarmer sous aucun prétexte. En faire notre force, en face de Tchiang Kai-chek ». (*La Condition humaine* p. 281)

A travers Kyo, la vision de Malraux du mouvement des masses chinoises est radicalement différente de celle des *Conquérants*. Nous sommes loin de cette « supériorité blasée » quelque peu méprisante de Garine, « s'excusant de sa liaison passagère avec l'Insurrection ». ¹⁴ Kyo

13. Cité par Trotsky, « La Révolution chinoise et les thèses de Staline », *La Question chinoise*, op. cit., p. 230. Victor Serge donne dans *Clarté* une meilleure traduction de la phrase de Chen Duxiu qu'il qualifie de « monumentale » : « Il ne faut pas tomber dans les déviations d'extrême gauche mais suivre une ligne centriste. Il faut aussi attendre pour la saisie des propriétés grandes et moyennes le développement ultérieur des actions militaires. La seule solution juste à ce moment, c'est que l'extension de la révolution doit passer avant son développement en profondeur ». *Clarté* n° 12, 15 août 1927.

14. Trotsky, « La Révolution étranglée », *Littérature et révolution*, UGE 1977, p. 380.

est en prise directe avec la masse à laquelle il est relié par toutes ses fibres. Il lui est impossible de ne pas sentir le flot inexorable de la révolution que Malraux traduit avec force et hardiesse :

« La propagande communiste avait atteint les masses comme une inondation, parce qu'elle était la leur. Quelle que fût la prudence de Moscou, elle ne s'arrêtait plus. Chang le savait et devait dès maintenant écraser les communistes. Là était la seule certitude. Peut-être la Révolution eût-elle pu être conduite autrement, mais c'était trop tard. Les paysans communistes prendraient les terres, les ouvriers communistes exigeraient un autre régime de travail, les soldats communistes ne combattraient plus que sachent pourquoi, que Moscou le voulût ou non. [...] La Révolution avait poussé sa grosseur à son terme: il fallait maintenant qu'elle accouchât ou mourût ». (*La Condition humaine* p. 287)

La force et la précision de l'argumentation de Kyo, nous amènent à penser que Malraux a fait délibérément de son personnage le porte parole des thèses de l'Opposition de gauche. Kyo est le représentant typique de ces militants et cadres du Parti communiste chinois impuissants par la politique de l'Internationale qui, sans avoir un lien quelconque avec l'Opposition russe, n'en exprimaient pas moins sa politique: « Tant qu'on discuterait, les hommes seraient désarmés. Et, si le Comité militaire, en tout état de cause, exigeait des armes, le Comité central, sachant que les thèses trotskystes attaquaient l'union avec le Kuomintang, était épouvanté par toute attitude qui put, à tort ou à raison, sembler liée à celle de l'Opposition russe ». (*La Condition humaine* p. 367)

Certains auteurs ont cru voir en Zhou Enlai le modèle historique de Kyo¹⁵. D'après Lacouture, le modèle de Kyo fut peut-être Kyo Komatsu, un jeune écrivain japonais qui vivait à Paris en 1922 et qui s'était lié d'amitié avec Malraux¹⁶. André Lorant décèle dans les idées de Kyo l'influence conjuguée de Ho-Chi-Minh, Mao Zedong et Chen Duxiu. Il nous semble proche de la vérité lorsqu'il souligne l'influence de Chen Duxiu; celle des autres est en revanche moins évidente. Les ressemblances entre Kyo et le fondateur du Parti communiste chinois sont multiples: d'origine intellectuelle ils ont rejeté tous deux le confucianisme, ils sont imprégnés de culture occidentale, ce qui les conduit à adhérer au marxisme.

15. Henri Dumazeau écrit par exemple que Kyo tient dans *La Condition humaine* « le rôle de Chou En Lai qui parvint à échapper au massacre ». *La Condition humaine* « Profil d'une œuvre » Hatier, p. 27. Il est probable que Malraux ne connaissait pas Chou En Lai au moment où il écrivait *La Condition humaine*. L'affirmation de Dumazeau repose sur une confusion: en avril 1927, Chou En Lai ne se trouvait pas à Shanghai. En revanche, il parvint à échapper au massacre de la commune de Canton en décembre 1927. Au cours du récit de sa rencontre avec Chou En Lai, Malraux fait allusion à cette hypothèse: « il sait comme moi qu'aux Etats-Unis, on le tient pour l'original d'un des personnages de *La Condition humaine* ». *Antimémoires*, p. 501 mais sans la confirmer.

16. Jean Lacouture, *André Malraux. Une vie dans le siècle*, Seuil 1973, p. 147.

Le père de Kyo, nous apprend que celui-ci a vécu au Japon entre sa huitième et sa dix-septième année. Chen Duxiu fit ses études au Japon entre 1900 et 1902, à l'école normale de Tokio puis à l'université de Waséda. Nous démontrons plus loin que le voyage de Kyo à Hankéou a été inspiré par la lecture de la « lettre aux membres du Parti communiste chinois » écrite par Chen Duxiu. Les mécanismes de la création littéraire sont certes d'une grande complexité et il est probable que les sources dont s'est inspiré Malraux pour faire vivre ses personnages sont multiples. Kyo n'est certainement pas l'exacte réplique de Chen Duxiu ; il n'est pas le doyen qui, en mars 1927, dirige le Parti sous les ordres des conseillers de l'Internationale, il est au contraire très proche des jeunes dirigeants de l'insurrection qui se heurtent à sa politique. Kyo est le symbole de ces militants qui, comme l'ouvrier du textile Chiang Chen tung, rejoindront un peu plus tard les rangs de l'Opposition de gauche chinoise¹⁷.

Vologuine et les thèses de l'Internationale communiste

Contrairement à ce qu'affirme Lucien Goldman, l'entrevue entre Kyo et Vologuine ne figure pas comme un « corps surajouté » mais constitue un moment capital du roman.

Vologuine n'est pas présenté comme un « révolutionnaire professionnel » et son comportement diffère nettement de celui de Borodine. Vologuine, aux traits « légèrement levantins », aux « mains d'ecclésiastique », est le représentant typique des délégués du Komintern, instrument docile et discipliné, chargé d'appliquer la politique de l'Internationale. A la franchise et à l'agressivité de Kyo, il oppose la ruse et la dérobade : « Vologuine était beaucoup plus mal à l'aise qu'il ne le laissait paraître. La discipline du parti sortait furieusement renforcée de la lutte contre les trotskystes. Vologuine était là pour faire exécuter des décisions prises par des camarades plus qualifiés, mieux informés que lui et Kyo. » (*La Condition humaine* p. 280)

Faut-il voir dans le débat Kyo-Vologuine l'opposition entre deux valeurs : « la valeur trotskysante de la communauté révolutionnaire immédiate et la valeur stalinienne de la discipline », ¹⁸ comme nous y invite Lucien Goldman ? Nous avouons préférer la méthode historique à l'« analyse structurale » de Lucien Goldman. Le dialogue dramatique qui se noue à Hankéou ne peut se résoudre à cette simplification. Au delà même de la confrontation entre la stratégie de la révolution permanente et la théorie du « socialisme dans un seul pays », qui n'a pas grand chose

17. *Chiang Chen tung* (1906-?) ouvrier du textile. Un des dirigeants de l'insurrection de Shanghai en 1927. Rejoint l'Opposition de gauche en 1929. Arrêté par la police politique de Mao en 1952. Voir Wang Fanxi *Chinese Revolutionary* Oxford University Press, 1980.

18. *Lucien Goldman, op. cit.*, p. 157.

à voir avec la discipline, Malraux met en scène les forces vivantes de la Révolution chinoise.

A travers le dialogue Kyo-Vologuine, Malraux ne laisse dans l'ombre aucune des grandes questions débattues par les dirigeants de l'I.C. Vologuine défend l'entrée des communistes dans le Guomindang en se servant des arguments de Staline-Boukharine : les communistes chinois ne sont pas suffisamment forts pour mener une politique indépendante. Pour gagner du temps il est nécessaire de collaborer avec les officiers et les généraux du Guomindang. Un discours de Staline prononcé le 6 avril 1927, une semaine avant le coup de force sanglant de Tchiang Kai Chek, donne la trame de l'argumentation de Vologuine :

« Le Kuomintang est un bloc, une sorte de parlement révolutionnaire, avec une droite, une gauche et les communistes... Pourquoi chasser la droite ? Pourquoi faire un coup d'état ? Pourquoi chasser la droite alors que nous avons la majorité et que la droite nous écoute ? [...] Quand la droite ne nous sera plus d'aucune utilité, nous les chasserons. Maintenant nous en avons besoin. Elle a des hommes capables, qui dirigent encore l'armée et la conduisent contre les impérialistes. Peut-être que Tchiang Kai Chek n'a aucune sympathie pour la révolution mais il commande l'armée et ne peut faire autrement que de la diriger contre les impérialistes [...] Aussi faut-il les utiliser jusqu'au bout, les presser comme un citron et ensuite les balancer ».¹⁹

Fidèle exécutant des ordres de Moscou, Vologuine déclare à Kyo : « Les généraux qui combattent avec nous, ici, haïssent autant les soviets et les communistes que Tchiang Kai Chek. Je le sais, je le vois tous les jours. Tout mot d'ordre communiste les jettera sur nous. Et sans doute les mènera à une alliance avec Chang. La seule chose que nous puissions faire est de démolir Chang en nous servant d'eux. Puis Feng Yuxiang de la même façon s'il le faut. Comme nous avons démoli, enfin, les généraux que nous avons combattu jusqu'ici en nous servant de Chang [...] C'est pourquoi gagner du temps est l'essentiel. La révolution ne peut se maîtriser, enfin, sous sa forme démocratique. Par sa nature même, elle doit devenir socialiste. Il faut la laisser faire. Il s'agit de l'accoucher et non de la faire avorter ». (*La Condition humaine* p. 280-281)

Les généraux du Guomindang ne seront pas « balancés », ni « démolis », ni « pressés comme un citron ». Au moment où Staline prononce son discours à Moscou, répercuté à Hankéou par Vologuine, Tchiang Kai Chek s'apprête, lui, à presser le sang des travailleurs de Shanghai. Kyo conteste que l'on puisse employer le Guomindang. Ce dernier l'a été « tant que vous avez accepté ses buts » - dit-il à Vologuine - « pas une fois quand il s'est agi pour lui d'accepter les vôtres. Vous l'avez amené à accepter les cadeaux dont il brûlait d'envie : officiers, volontaires, argent,

19. Le discours de Staline n'a jamais été rendu public par l'Internationale. Il a été publié pour la première fois par l'Opposition de gauche en 1930 dans *Problems of Chinese Revolution*. Il est repris dans *La Question chinoise*, p. 312.

propagande. Les soviets de soldats, les unions paysannes, c'est une autre affaire ». (*La Condition humaine* p. 285) Le diagnostic de Kyo est identique à celui de Trotsky :

« Tout aussi erroné fut le point de vue qu'on allait utiliser la droite du Guomintang et le corps des généraux, que ces derniers « nous étaient fidèles », que nous pourrions nous en défaire « le moment venu » après les avoir « utilisés » etc... En réalité, ce n'est pas nous qui les avons utilisés, mais bien eux qui nous ont utilisés ». ²⁰

Vologuine oppose à Kyo comme un fait irréfutable qu'à Hankéou le pouvoir n'appartient pas aux communistes mais aux « généraux du Kuomintang de gauche ». Ces derniers n'acceptent « pas plus les soviets que ne les accepte Tchiang Kai Chek. Nous pouvons nous servir d'eux c'est tout ». (*La Condition humaine* p. 280) La discussion entre Vologuine et Kyo sur l'aile gauche du Guomintang reproduit fidèlement le débat qui oppose Trotsky aux analyses de la direction de l'I.C. Trotsky explique que le parti communiste chinois en apportant son soutien au Guomintang de gauche et à son leader Wang Jingwei, retombe dans les mêmes erreurs. Il prédit que « les politiciens du genre Wang Jingwei, à la moindre difficulté, s'uniront dix fois avec Tchiang Kai Chek plutôt qu'une fois avec les ouvriers et les paysans ». ²¹ De la même façon, Kyo prédit à Vologuine : « Feng Yuxiang vous sépare de la Mongolie, et il vous trahira si nous sommes écrasés » (*La Condition humaine* p. 284) En effet peu après le massacre de Shanghai Feng Yuxiang « la trompette du jugement dernier pour Moscou », selon l'expression de Harold Isaacs, devait à son tour réprimer sévèrement les syndicats dans le Hunan ²². Il est difficile de ne pas être frappé par l'unité de ton des prédictions de Kyo et Trotsky à propos des « généraux révolutionnaires » :

« On dit le gouvernement d'Hankéou est un fait, Feng Yuxiang est un fait, Tang Shengzhi est un fait, ils ont des forces armées, ni le gouvernement de Wuhan (Hankéou), ni Feng Yuxiang, ni Shenzi ne veulent des soviets. Constituer des soviets, ce serait rompre avec ces alliés [...] Le gouvernement d'Hankéou a été appelé par Staline "le centre de la révolution", "l'unique pouvoir". Nous voyons dans nos assemblées de Parti faire de la réclame pour Feng Yuxiang "ancien ouvrier", "fidèle révolutionnaire", "homme sûr" etc... C'est la répétition des erreurs du passé dans une circonstance où ces erreurs peuvent être encore plus funestes ». ²³

20. Trotsky, « Projet de résolution sur la question chinoise » *Bulletin communiste* n° 18-19, avril-juin 1927. *La Question chinoise* p. 375.

21. *La Question chinoise*, p. 330.

22. H. Isaacs, *op. cit.*, p. 324. *Feng Yuxiang* (1880-1948) seigneur de la guerre appelé le « général chrétien ». Se rapproche du Guomintang en 1926 et offre son « alliance » à l'U.R.S.S. Réprime le mouvement révolutionnaire en 1927. Organise une armée contre les Japonais en 1931. S'exile par la suite aux U.S.A. Il meurt dans des circonstances mal élucidées en traversant la mer Noire sur un bateau soviétique.

23. *La Question chinoise*, p. 214.

Hankéou

En janvier 1927 deux communistes entrent dans le gouvernement du Wuhan dirigé par le Guomindang de gauche et Wang Jingwei. La direction de l'I.C. ne cesse désormais, à grand renfort de propagande, de présenter Hankéou comme le « centre révolutionnaire » de la Chine. L'image de Hankéou « hante » Kyo et Katow comme un « immense espoir ». Mais à son arrivée à Hankéou, Kyo est frappé par l'inertie de la ville: il n'y a que quelques bateaux dans le port alors que « chacun à Shanghai croyait la réquisition faite depuis longtemps ». Pas de fumée au dessus des usines, seules celles de l'arsenal sont en activité. « Etait-il possible que Hankéou, la ville dont les communistes du monde entier attendaient le salut de la Chine, fût en grève? L'arsenal travaillait, du moins pouvait-on compter sur l'armée rouge? Il n'osait plus courir. Si Hankéou n'était pas ce que chacun croyait qu'elle était, tous les siens, à Shanghai étaient condamnés à mort ». (*La Condition humaine* p. 278) Vologuine lui assène bientôt la vérité: « Le monde croit Hankéou communiste, tant mieux. Ça fait honneur à notre propagande. Ce n'est pas une raison pour que ce soit vrai ». (*La Condition humaine* p. 280) Comment ne pas reconnaître dans les propos cyniques du bureaucrate Vologuine l'aveu, (que fit à Louis Fischer le représentant soviétique Borodine), « Le monde entier croyait Hankéou communiste, mais c'était le Guomindang de gauche qui dirigeait et le Guomindang de gauche n'était ni bolchevique, ni socialiste, et les généraux qui se partageaient Hankéou s'opposaient à coup sûr, à tout ce qui était communiste ». ²⁴

Kyo découvre la faim et la misère qui régnet sur la ville: « Ça et là sur les trottoirs, de petites affiches rouges [...] un seul caractère y figurait: Faim » (*La Condition humaine* p. 296)

Harold R. Isaacs a donné un aperçu de la misère des travailleurs de Hankéou. La vague de grèves qui a secoué le Wuhan de janvier à mars 1927 n'a pas abouti à une hausse du niveau de vie car les hausses de salaires ont été anéanties par la montée des prix. Le minimum vital n'est pas assuré, femmes et enfants travaillent dans les filatures dix-sept à douze heures par jour, pour presque rien. Au lieu de favoriser le mouvement des masses, la direction du parti communiste chinois et de l'Union générale du travail soutiennent la politique du gouvernement « révolutionnaire ». Le parti communiste chinois ordonne aux syndicats de ne pas combattre pour les revendications et de se soumettre à la discipline du travail. Les travailleurs qui violeront cette « discipline révolutionnaire » seront punis. Le comité central du Parti ordonne de ne pas « occuper les usines, même lorsque leurs propriétaires les avaient

24. Louis Fischer, *Soviet in World Affairs II*, cité par Harold R. Isaacs *op. cit.*, p. 244. Nous donnons ici un exemple de l'emploi fréquent par Malraux de sources historiques dont nous tentons plus loin de dresser un inventaire.

abandonnées dans le but évident de les saborder, de ne pas fermer les magasins même lorsque les boutiquiers haussent délibérément les prix ». ²⁵ Cette politique est décrite dans *La Condition humaine*. Seules les usines de l'Arsenal fonctionnent car les travailleurs ont renoncé volontairement à leurs revendications. Vologuine, comme Possoz en tirent argument contre Kyo : « Et pourtant il y a tous ceux qui travaillent quinze heures par jour sans présenter de revendications parce que notre révolution est menacée » (*La Condition humaine* p. 279) Ce fait n'appartient pas à l'univers du roman mais bien à l'histoire de la Révolution chinoise. Anna Louis Strong rapporte comment les ouvriers de l'arsenal de Hanyang « ont mis de côté leur demande d'une journée de huit heures afin de travailler de treize à dix-sept heures dans l'arsenal *parce que notre gouvernement révolutionnaire est menacé* ». ²⁶

La discussion avec Possoz, ancien ouvrier horloger anarcho-syndicaliste de la Chaux de Fonds, rallié au... bolchevisme, l'arrestation des coolies accuse violemment la politique du gouvernement : « Nous avons surtout le droit de nous mettre en grève et de crever de faim. Mon frère est à l'armée. Pourquoi a-t-on chassé de sa division ceux qui ont demandé la formation des Unions des soldats ? » (*La Condition humaine* p. 292) L'attaque contre la garde rouge est considérée par Possoz comme un acte « contre-révolutionnaire », passible de la peine de mort. Au cours de cet ultime dialogue, Kyo cherche, à travers Possoz, à convaincre ses camarades de parti du caractère funeste de la politique de l'Internationale. Il affirme clairement son accord avec la « moitié du Komintern » qui « pense que nous devons faire les soviets » (*La Condition humaine* p. 294), allusion directe à l'Opposition de gauche et à sa politique. Le refus de la direction du Parti communiste chinois de mener une politique indépendante l'a finalement conduit à être l'otage du gouvernement et à cautionner la répression contre les ouvriers et les paysans. Cette politique de répression, Kyo la condamne en s'adressant à Possoz : « Une ligne qui nous mène à tirer sur le prolétariat est nécessairement mauvaise. Quand les paysans prennent les terres, les généraux s'arrangent pour compromettre quelques troupes communistes dans la répression. Oui ou non, accepterais-tu de tirer sur les paysans ? » (*La Condition humaine* p. 294) Les événements évoqués par Malraux sont aussi relatés par Victor Serge :

« Il se passait au reste, des choses assez singulières qui eussent dû servir d'avertissement. Une tentative de dissolution des syndicats s'était faite à Hankéou le 30 mars (émeute, huit ouvriers tués). Les journaux annonçaient de nombreuses exécutions « d'émeutiers » à Shanghai. On procédait à Hankéou à l'exécution de plusieurs militants ouvriers accusés d'avoir participé à l'invasion de la concession anglaise... » ²⁷

25. H. Isaacs, *op. cit.*, pp. 257-258.

26. *Ibidem*, p. 260. C'est nous qui soulignons.

27. Victor Serge, *Clarté*, n° 9, 15 mai 1927.

Kyo est désormais dominé par le sentiment de la défaite prochaine dont Hankéou qui dort d'un « sommeil inquiet d'affamé — dans l'impuissance, dans la misère, dans la haine » devient le symbole :

« Ce qu'il avait entendu, bien plus que les arguments de Vologuine, le silence des usines, l'angoisse de la ville qui mourait chamarrée de gloire révolutionnaire mais n'en mourait pas moins. On pouvait léguer ce cadavre à la prochaine vague insurrectionnelle, au lieu de le laisser se liquéfier dans les astuces. Sans doute étaient-ils tous condamnés : l'essentiel était que ce ne fût pas en vain ». (*La Condition humaine* p. 288)

Vision forte et profonde où Malraux rejoint la sombre prophétie de Trotsky pour qui, cependant, la mort de Hankéou est « sans gloire » :

« En soutenant sur ce point d'une manière désastreuse la politique du gouvernement d'Hankéou, en dissuadant les ouvriers et les paysans chinois d'effectuer la repression immédiate contre l'ennemi et créer des soviets, le Parti communiste chinois aide le gouvernement de Hankéou à sombrer dans les plus brefs délais et à mourir sans gloire, non pas sous les coups des masses ouvrières et paysannes mais sous ceux de la bourgeoisie ». ²⁸

La question paysanne et la révolution agraire

L'un des principaux problèmes de la Révolution chinoise consistait pour le parti communiste chinois à entraîner derrière le prolétariat les masses paysannes en avançant des mots d'ordre pour réaliser la révolution agraire. Dans l'un de ses articles sur la révolution chinoise, Victor Serge écrit que « l'usure resserre en Chine les liens entre la propriété foncière, le commerce, la banque, l'industrie — et il nous paraît dès lors que la révolution agraire ne peut s'accomplir que contre la bourgeoisie même nationaliste ». ²⁹ Cette question occupe une place centrale dans le roman de Malraux : « Beaucoup de paysans très pauvres sont propriétaires mais travaillent pour l'usurier ». (*La Condition humaine* p. 281) « La suppression des créances est un mot d'ordre de combat, le seul qui puisse mobiliser les paysans ». (*La Condition humaine* p. 281) affirme Kyo. Mais les directives données par l'I.C. au Parti communiste chinois vont dans le sens contraire de la politique réclamée par Kyo. En octobre 1926, la direction Staline-Boukharine câble de Moscou aux communistes chinois « d'enrayer le mouvement paysan afin de ne pas contrarier les généraux qui conduisent la marche victorieuse vers le Nord ». ³⁰ Chen Duxiu, chargé d'appliquer cette orientation, écrira plus tard : « Nous exécutâmes cette honteuse instruction d'entraver l'action directe des

28. Trotsky, « N'est-il pas temps de comprendre ? » 26 mai 1927, dans *Bulletin communiste*, n° 20-21, juillet-septembre 1927.

29. Victor Serge, *Clarté*, n°11, 15 juillet 1927. *La Révolution chinoise*, Savellé p. 57.

30. H. Isaacs, *op. cit.*

paysans ». ³¹ En réalité, les victoires militaires de l'expédition du Nord ont coïncidé avec un profond mouvement de masse. Dans le Hunan les syndicats ouvriers se multiplient et augmentent leurs effectifs. La croissance du mouvement paysan est plus spectaculaire encore. D'après Isaacs, en janvier 1927, les associations paysannes du Hunan comptaient deux millions de membres. Les paysans exigent la réduction des loyers, l'abolition de multiples taxes et réclament des armes pour combattre les hobereaux et leurs milices privées : les *mintuan*. En masse, ils refusent de payer les loyers et saisissent les terres. Kyo s'adressant à la direction de l'Internationale à travers Vologuine lance cet avertissement : « Vous n'enraierez pas l'action paysanne [...] Présentement, nous, communistes, donnons aux masses des instructions qu'elles ne peuvent considérer que comme des trahisons. Croyez-vous qu'elles comprendront ces mots d'ordre d'attente ? » (*La Condition humaine* p. 286)

Le passage, très clair, nous semble s'inscrire en faux contre l'affirmation de Lucien Goldman pour qui « ...sur le plan conceptuel, Malraux ne suit pas la position de Trotsky et de l'Opposition qui parlaient de « trahison de la bureaucratie », puisqu'il voit dans l'attitude de l'Internationale [...] une tactique provisoire à propos du caractère juste ou erroné de laquelle il laisse la discussion ouverte ». ³²

Nous voyons en outre dans l'argumentation de Kyo l'influence incontestable des idées de Trotsky sur Malraux. C'est avec fermeté et audace que Kyo dénonce la subordination au programme agraire du Guomindang : « Croyez-vous que les paysans à qui vous promettez le programme du Kuomintang (25% de réduction du fermage, sans blagues, non mais sans blagues !) mourront de faim pour nourrir l'armée rouge ? Vous vous mettez entre les mains du Kuomintang plus encore que vous ne l'êtes. Tenter la lutte contre Chang maintenant, avec de vrais mots d'ordre révolutionnaires, en s'appuyant sur la paysannerie et le prolétariat de Shanghai, c'est chanceux, mais ce n'est pas impossible ». (*La Condition humaine* p. 284-285) La « plate forme pour les ouvriers et les paysans » adoptée par le Guomindang en avril 1926 ne promettait en effet rien d'autre qu'une réduction de 25% du loyer de la terre et la prohibition de l'usure avec la clause que l'intérêt des prêts ne pourrait dépasser 20% par an. ³³ Pour Kyo la solution passe par des mots d'ordre et un programme révolutionnaires qui mobilisent les masses : « suppression totale, immédiate des fermages et des créances. La révolution paysanne, sans combines ni réticences ». (*La Condition humaine* p. 281)

31. « Lettre de Chen Duxiu à tous les membres du parti communiste chinois ». *La Question chinoise*, p. 450.

32. Lucien Goldman, *op. cit.*, p. 161.

33. H. Isaacs, *op. cit.*

Il annonce à Vologuine qu'il soumettra à la réunion du comité central la proposition: « La partage immédiat des terres ». Comment ne pas apercevoir la parenté des mots d'ordre que propose Kyo avec ceux de l'Opposition russe, rédigés pour la circonstance par Zinoviev :

1. Nationalisation du sol.
2. Révolution agraire (et non réforme) avec toutes les conséquences, c'est-à-dire affranchissement complet des paysans pauvres et moyens de tout fermage, annulation des dettes, abolition de tous les vestiges de la féodalité etc... ».³⁴

André Lorant soutient que le programme exposé par Kyo à Vologuine est conforme à celui adopté de Mao, attribuant à la paysannerie pauvre un rôle dirigeant dans la révolution. Malraux aurait aussi reconnu, dès 1933, l'originalité du mouvement révolutionnaire en Chine.³⁵ Il n'est pas exclu en effet que Malraux ait eu connaissance du « rapport sur une enquête à propos du mouvement paysan dans le Hunan » dont Victor Serge avait révélé l'existence dans *Clarté*. Cependant il est difficile de voir dans les écrits du jeune Mao un programme et encore moins une théorie achevée niant le rôle dirigeant du prolétariat³⁶. Nous n'avons pas trouvé dans *La Condition humaine* le moindre indice permettant d'étayer la thèse d'André Lorant. Au contraire, Kyo ne conçoit pas le mouvement des paysans séparé de celui du prolétariat: « Un mouvement des paysans séparé ne dure qu'en s'accrochant aux villes, et la paysannerie seule ne peut donner qu'une Jacquerie, c'est entendu. Mais il ne s'agit pas de la séparer du prolétariat ». (*La Condition humaine* p. 281)

Bourgeoisie compradore et Impérialisme à travers le personnage de Ferral

Trotsky écrit dans son étude de *Conquérants* que les « meilleures figures » du roman « s'élèvent jusqu'à être des symboles sociaux »³⁷. Les personnages de *La Condition humaine* sont aussi des symboles sociaux. L'un des personnages les plus fascinants de *La Condition humaine*, l'un des mieux réussis également, est Ferral, l'aventurier et le banquier du Consortium Franco-Asiatique.

34. *Déclaration des 83*. Brochure de l'Opposition de gauche, pp. 11-30.

35. André Lorant, *op. cit.*, pp. 52-53.

36. Mao concluait ainsi son article: « La direction du mouvement révolutionnaire doit appartenir aux pauvres. Sans pauvres, pas de révolution. Se défier des pauvres, c'est se défier de la révolution, s'attaquer à eux, c'est s'attaquer à la révolution [...] Si l'achèvement de la révolution démocratique est représenté par le nombre dix, la part des villes et de l'armée devra être représentée par trois et celle des paysans par sept. » V. Serge, *Clarté* n° 12, 15 août 1927.

37. Dans sa réponse à Trotsky, Malraux écrit: « En faisant à mes personnages l'honneur de les tenir pour des symboles, Trotsky les sort de sa durée, ma défense est de les y faire entrer ». *op. cit.*

Le personnage de Ferral, a semble-t-il, vivement impressionné Trotsky. Jean Beaussier se souvient d'une conversation matinale à Saint-Palais avec Trotsky où celui-ci s'écriait avec admiration: «Ferral, ça c'est du Balzac!» Réflexion identique chez André Maurois, qui voit dans *La Condition humaine* une «technicité plus étonnante et digne de Balzac, Malraux comprend à merveille Ferral, brasseur d'affaires». ³⁸

La raison de cette réussite tient, sans doute, à ce que le personnage fictif de Ferral plonge ses racines dans l'expérience politique du jeune Malraux, journaliste à *l'Indochine*. Walter voit à juste titre dans le «superbourgeois» Ferral un modèle grossi du gouverneur Maurice Cognacq et du président de la Chambre de Commerce de Saïgon, Monsieur de la Pommeraye. ³⁹ De son côté, Lacouture écrit que Ferral s'inspire d'un frère de Philippe Berthelot, André, banquier en Chine dans les années vingt.

André Lorant a souligné l'identité de vue entre Ferral et Kyo: ils «jugent de la même manière la situation en Chine: ils reconnaissent la particularité historique du mouvement révolutionnaire et prévoient la rupture inévitable entre les communistes et le Guomindang». ⁴⁰ Symboles de deux forces sociales qui entrent en collision, ils portent le même regard lucide sur le cours de la révolution chinoise comme en témoigne cet avertissement de Ferral: «Les communistes ont prêché partout la reprise des terres. On dit qu'ils s'efforcent de la retarder: trop tard. Les paysans ont entendu leurs discours et ils ne sont pas membres de leur parti. Ils feront ce qu'ils voudront.» (*La Condition humaine* p. 261)

La prise de la concession anglaise à Hankeou, l'insurrection victorieuse des ouvriers de Shanghai ont semé un profond désarroi dans les milieux d'affaires étrangers mais ont porté également l'effroi au sein de la bourgeoisie chinoise qui soutient Tchiang Kai-Chek. Les représentants de l'impérialisme britannique, américain et japonais, effrayés, se terrent, barricadés dans leurs concessions, et renforcent leurs régiments et flottes de guerre. Seuls, écrit H.R. Isaacs, «les plus subtils d'entre eux», à l'image de Ferral, «avaient compris depuis le début que leurs intérêts coïncidaient avec ceux des banquiers de Shanghai et agissaient en conséquence». ⁴¹

Malraux montre dans *La Condition humaine* qu'il a compris, après Trotsky, le lien qui unit la bourgeoisie nationale et l'impérialisme:

«Ce serait une profonde naïveté de croire qu'entre la bourgeoisie des «compradores» c'est-à-dire des agents économiques et politiques du capital étranger en Chine et la bourgeoisie «nationale» il y ait une abîme. Au contraire,

38. A. Maurois, *De Proust à Camus*, p. 306.

39. Walter G. Langlois, *André Malraux: l'aventure indochinoise*, Mercure de France, 1966, p. 272.

40. A. Lorant, *op. cit.*, p. 58.

41. H.R. Isaacs, *op. cit.*, p. 173.

ces deux catégories sont incomparablement plus près l'une de l'autre que la bourgeoisie et les masses ouvrières et paysannes. La bourgeoisie a participé à la guerre nationale comme un frein intérieur, en portant continuellement un regard hostile aux ouvriers et paysans, toujours prête à un compromis avec l'Impérialisme ». ⁴²

Réaliser, le plus vite possible, ce compromis est le principal objectif de Ferral qui concentre ses espoirs sur le représentant le plus qualifié de la bourgeoisie chinoise : Liou-Ti-Yu, « chef de l'association des banquiers shanghaiens, président honoraire de la chambre de commerce chinoise », lié à tous les chefs de guildes, « celui là pouvait agir dans cette cité chinoise mieux que Ferral dans les concessions » (*La Condition humaine* p. 260) Liou-Ti-Yu ressemble comme un frère au banquier Yu Ya Ging, principal soutien de Tchiang-Kaï-Chek dans sa préparation du coup de force du 12 avril. D'après Isaacs l'accord entre Tchiang-Kaï-Chek et les banquiers et industriels chinois « était scellé de longue date, et le 29 mars plus de cinquante entreprises, banques et associations commerciales se fédéraient sous la direction de Yu Ya Ging et de Wang Yi-Ting, compradore de l'une des plus grosses compagnies maritimes japonaises et l'un des plus vieux complices de Tchiang à Shanghai ». ⁴³ Malraux écrit que les chefs de Guildes, les banquiers, les directeurs de compagnies d'assurances et de transports fluviaux, les chefs de filatures : « tous dépendaient en quelque mesure du groupe Ferral ou de l'un des groupes étrangers qui avaient lié leur politique à celle du Consortium franco-asiatique : Ferral ne comptait pas que sur Liou. Cœur vivant de la Chine, Shanghai palpitait du passage de tout ce qui la faisait vivre, jusque du fond des campagnes — la plupart des propriétaires terriens dépendaient des banques — les vaisseaux sanguins confluaient comme les canaux vers la ville capitale où se jouait le destin chinois » (*La Condition humaine* p. 95) Ferral arrache littéralement l'accord de Liou pour financer Tchiang Kai-Chek et écraser les communistes, car, pour les intérêts financiers qu'il défend, comme pour les intérêts de la bourgeoisie chinoise, il s'agit d'une « question de vie ou de mort ». (*La Condition humaine* p. 91) La bourgeoisie ne paiera pas pour rien Tchiang Kaï -Chek, et celui-ci devra « lui rendre sa monnaie en communistes zigouillés ». Ce sont bien Ferral et ses semblables que Trotsky désigne lorsqu'il parle de ces maîtres des capitaux étrangers » qui « jouent le rôle d'agitateurs éprouvés et habiles, qui inscrivent aussi le sang des ouvriers chinois dans leurs comptes, exactement comme le caoutchouc brut et l'opium ». ⁴⁴ Malraux a-t-il lu ces lignes publiées dans la brochure de

42. Trotsky, « La Révolution chinoise et les thèses de Staline », 17 mai 1927, *La Question chinoise*, p. 192.

43. H. R. Isaacs, *op. cit.*, pp. 193.

44. Trotsky, « La Voie sûre », 27 mai 1927, « Déclaration des 83 » Brochure de l'Opposition de gauche, pp. 87-89, *La Question chinoise*, p. 341.

l'Opposition de gauche? On pourrait le croire d'après le dialogue qui s'établit entre Liou et Ferral:

« Les communistes n'oseront pas faire de soviets en Chine.

— Ne jouons pas sur les mots, monsieur Liou. Unions ou soviets, les organisations communistes vont nationaliser la terre et déclarer les créances illégales. Les deux mesures suppriment l'essentiel des garanties au nom desquelles les crédits étrangers vous ont été accordés. Plus d'un milliard, en comptant mes amis japonais et américains. Il n'est pas question de garantir cette somme par un commerce paralysé. Et, même, sans parler de nos crédits, ces décrets suffisent à faire sauter toutes les banques chinoises. » (*La Condition humaine* p. 260-261)

A l'inquiétude de Liou: « Etes-vous sûr qu'il (TKC) ne prendra pas l'argent sans exécuter ses promesses? » Ferral répond sans hésiter: « *Il ne peut pas faire autrement* [...] Ce n'est pas parce que vous le payez qu'il doit détruire les communistes. C'est parce qu'il doit détruire les communistes que vous le payez ». (*La Condition humaine* p. 262)

Sources et documentation utilisées par Malraux dans *La Condition humaine*

Malraux écrit que *Les Conquérants* n'est pas une « chimie romançée » de la Révolution chinoise, parce que « l'accent principal est mis sur le rapport entre les individus et une action collective, non sur l'action collective seule. La documentation des *Conquérants* est justiciable des arguments qu'avance Trotsky mais elle seule ». ⁴⁵ Cela vaut, nous semble-t-il, pour *La Condition humaine*. Malraux nous invite à distinguer ce qui relève de l'univers fictif qu'il a créé et la documentation sur laquelle cet univers repose. Malraux, en effet, n'a pas hésité, pour construire la trame historique et chronologique de ses deux romans, à puiser dans une abondante documentation. Walter Langlois a montré comment Malraux s'est servi d'articles et de dépêches publiés dans *l'Indochine* comme matériau pour *Les Conquérants*, insérant même, mot pour mot, plusieurs extraits dans le roman. ⁴⁶ Nous avons insisté plus haut sur la justesse du ton et du contenu de l'argumentation politique et des dialogues des personnages de *La Condition humaine* qui touchent aux problèmes de la Révolution chinoise. Malraux, faut-il le rappeler, n'a été ni acteur, ni témoin direct de la Révolution chinoise: la recherche d'une documentation lui était donc nécessaire. On sait que Malraux a lu *Ma Vie*, mais cette lecture n'a pu lui être d'un grand secours, Trotsky ne consacrant dans son autobiographie que quelques lignes à la Révolution chinoise. A la demande de Sneevliet, Pierre Naville avait invité en 1928 l'auteur des *Conquérants* pour un déjeuner. A la surprise de Naville, Malraux s'était contenté d'écouter Sneevliet, puis de l'interroger sur les différentes phases de la Révolution

45. Malraux, « Réponse à Trotsky », *op. cit.*

46. Walter G. Langlois, *op. cit.*, p. 157 à 162.

chinoise. Sneevliet et Naville gardèrent de cette rencontre l'impression que Malraux n'avait qu'une connaissance assez vague des événements de la Révolution chinoise.⁴⁷ Il ne fait aucun doute que cette rencontre, la vive polémique avec Trotsky en février et avril 1931 puis ses contacts avec l'Opposition de gauche en 1931-1932 vont pousser Malraux à approfondir cette connaissance et l'amener à lire et à étudier un certain nombre de documents. Si l'utilisation de ces documents ne nous livre pas la signification profonde de *La Condition humaine*, dont la problématique s'articule autour de l'héroïsme et de la destinée, elle nous donne en revanche de précieux renseignements sur l'évolution de la pensée politique de l'auteur. Jusqu'à aujourd'hui aucune étude approfondie des sources historiques et politiques utilisées par Malraux dans *La Condition humaine* n'a été tentée. Une recherche méthodique nous a conduit à formuler quelques hypothèses mais nous a également donné quelques certitudes. Nous sommes en mesure de démontrer que Malraux a fait des emprunts considérables à l'ouvrage classique d'A. Neberg : *L'Insurrection armée*, publié par le Bureau d'Éditions en 1931. L'ouvrage, rédigé par un spécialiste, retrace d'un point de vue technique et politique les principales insurrections prolétariennes depuis la Révolution d'Octobre. Un chapitre est consacré aux trois insurrections de Shanghai entre 1926 et 1927. Publication officielle de l'Internationale communiste et du P.C.F., l'ouvrage comporte néanmoins de sévères critiques à l'encontre de la direction du parti communiste chinois qui a abouti au coup d'état sanglant de Tchiang Kai-Chek et au massacre de la Commune de Canton. L'analyse de Neberg coïncide sur de nombreux points avec le diagnostic établi par Trotsky, mais à aucun moment il ne se réclame de celui-ci. On ne saurait considérer Neberg comme un sympathisant de l'Opposition de gauche car ses critiques s'adressent exclusivement au Parti communiste chinois et jamais à la direction de l'Internationale communiste qui a suivi selon lui, une ligne correcte et ne porte aucune responsabilité dans la défaite écrasante subie par le prolétariat chinois. L'analyse acérée de Neberg était cependant suffisamment dangereuse aux yeux de l'I.C. pour provoquer une vigoureuse mise en garde dans une préface du Bureau d'Éditions. Le préfacier anonyme sollicite du lecteur une « attention particulièrement critique » concernant les chapitres consacrés aux mouvements de Canton et de Shanghai, qui ne « coïncide pas avec la ligne de l'I.C. » : « Dans le chapitre sur l'insurrection de Shanghai, en avril 1927, nous rencontrons plusieurs formules inexactes desquelles on peut conclure que Neberg considère qu'en avril 1927 l'entrée du Parti communiste chinois dans le Guomintang était une erreur. Comme on sait, l'I.C. s'est résolument opposée à l'époque à ce que le Parti communiste sorte du Guomintang. Les événements qui suivirent confirmèrent pleinement le bien fondé de cette opinion ». Il

47. Jean Lacouture, *op. cit.*, p. 114.

précise en conclusion que les éditeurs « éditent ce livre dans l'assurance que, malgré tous ses défauts, sa lecture sera extrêmement utile ». ⁴⁸

Le livre de Neuberg fournit à Malraux une masse d'informations d'une très grande précision sur la préparation et le déroulement de l'insurrection de Shanghai qu'il suit fidèlement pour construire la trame des deux premières parties de *La Condition humaine*. Les chiffres, les lieux, les dates, le cadre historique général dans lequel se meuvent les personnages ne sont ni arbitraires ni fantaisistes, seules peut-être les péripéties des combats de rue relèvent de la fiction romanesque. Dès le début de son récit, Malraux fait clairement allusion à la répression sauvage qui a suivi l'insurrection de février 1927, du fait de l'indécision politique et de l'impréparation militaire dont la direction du Parti communiste chinois porte la responsabilité : « La répression de février avait été faite de trop de tortures pour que l'insurrection manquât d'hommes résolus ». (*La Condition humaine* p. 254) Neuberg relate, entre autres exemples d'impréparation technique du soulèvement de février, l'entreprise d'équipiers qui « devaient prendre 70 fusils » et qui « échoua parce que l'embarcation qui devait les transporter auprès de la canonnière n'arriva pas à temps ». ⁴⁹ Cet épisode inspire visiblement Malraux pour relater l'équipée, celle-ci victorieuse, de Kyo et Katow qui, à l'aide d'une vedette, abordent le *Shan Tung* pour y dérober les caisses d'armes nécessaires à l'insurrection. Malraux respecte scrupuleusement les détails de la préparation militaire décrits par Neuberg :

a) Le comité central du Parti communiste décide de porter le nombre des équipiers de 2000 à 5000. Cette tâche fut parfaitement exécutée par la direction militaire en un très court laps de temps.

b) On fit le recensement du commandement des équipes de combat et on désigna de nouveaux chefs. Peu avant l'insurrection du 21 mars, toutes les équipes étaient déjà pourvues, avec un chef pour 20 à 30 hommes

Après l'échec des émeutes de février, le comité central du Parti communiste chinois avait chargé Kyo de la coordination des forces insurrectionnelles [...] Le nombre des militants avait été doublé. Kyo avait demandé qu'on le portât de 2000 à 5000, la direction militaire y était parvenue dans le mois. Mais ils ne possédaient pas deux cents fusils [...] Kyo avait organisé cent quatre vingt douze groupes de combat de vingt cinq hommes environ, dont les chefs seules étaient armés...

Neuberg, *L'Insurrection armée* p. 141

Malraux, *La Condition humaine* p. 193

Malraux parvient avec brio à intégrer l'exposé technique et froid de Neuberg, lui insufflant une vigueur étonnante :

Une grande attention fut apportée à l'étude de la ville du point de vue tactique. Chaque chef devait

Les chefs des groupes avaient déjà visité les garages. Chacun des autres chefs, depuis dix jours étudiait le

48. Alexandre Neuberg, *L'Insurrection armée*, Bureau d'éditions 1931, pp. 18-19.

49. *Ibidem*, p. 138.

connaître parfaitement son quartier et, du moins dans les grands traits, l'ensemble de la ville [...] Pour cela les chefs et les équipiers faisaient la reconnaissance personnelle des objectifs destinés à être occupés, étudiaient les abords, prévoaient les emplacements des barricades au cas où on serait obligé de recourir à la défensive, examinaient même les toits des principales maisons pour choisir de bonnes positions de tir, etc...

Neuberg, *op. cit.*, p. 141

Neuberg montre l'ampleur de la mobilisation de masse sur laquelle reposent les préparatifs de l'insurrection. Sous la direction de l'organisation militaire du parti communiste chinois les cheminots organisent les déraillements des trains militaires et désorganisent le mouvement des troupes du Chantoung qui viennent au secours du gouverneur Soun Chouan Fan.

Malraux n'oublie pas d'évoquer le combat héroïque des cheminots : Les renforts qui défendaient Shanghai contre les révolutionnaires venaient de Nankin : les cheminots avaient décrété la grève, les gardes blancs et les soldats de l'armée gouvernementale fusillaient ceux qui refusaient de conduire les trains militaires ». (*La Condition humaine*, p. 194)

L'emprunt le plus saisissant du livre de Neuberg est sans aucun doute la description du déclenchement de la grève générale et de l'insurrection. Malraux transpose brillamment le sobre récit de l'historien :

A midi, la grève commença. Pendant environ une demi-heure, toute la ville fut comme morte. Tout le prolétariat faisait grève, ainsi que la majeure partie de la petite bourgeoisie (boutiquiers, artisans, etc...) A 13h précises dans tout Shanghai commença le désarmement de la police. En quelques dizaines de minutes, toute la police fut désarmée.

Neuberg, *op.cit.*, p. 143

quartier où il devait combattre. Combien de visiteurs aujourd'hui même, avaient pénétré dans les bâtiments principaux, demandé à voir un ami que nul n'y connaissait, causé, offert le thé avant de s'en aller ? Combien d'ouvriers, malgré l'avers battante, réparaient les toits ? Toutes les positions de quelque valeur pour le combat de rues étaient reconnues, les meilleures positions de tir, notées sur les plans, à la permanence des groupes de choc.

Malraux, *La Condition humaine* p. 193

L'auto s'arrêta. Le silence - la foule chinoise est d'ordinaire une des plus bruyantes - annonçait une fin du monde. Un coup de canon. L'armée révolutionnaire si près ? Non. C'était le canon de midi. La foule s'écarta ; l'auto ne démarra pas. Ferral saisit le tube acoustique. Pas de réponse : il n'avait plus de chauffeur, plus de valet.

Il restait immobile, stupéfait, dans cette auto immobile que la foule contournait pesamment. Le boutiquier le plus proche sortit, portant sur l'épaule un énorme volet ; [...] A droite à gauche, en face, d'autres boutiquiers, d'autres artisans sortirent, collets couverts de caractères sur l'épaule : la grève générale commençait.

Malraux, *La Condition humaine*, pp. 242-243.

On reconnaît à travers ce passage de *La Condition humaine* la technique du romancier utilisée dans *Les Conquérants* et que Trotsky avait saluée non sans la critiquer: « petites touches colorées, suivant la méthode des pointillistes, Malraux donne un inoubliable tableau de la grève générale, non pas certes comme elle est en bas, non comme on la fait, mais comme elle est aperçue en haut. »⁵⁰

Malraux a-t-il tenu compte de la remarque de Trotsky dans *La Condition humaine*? En tout cas la grève générale n'est pas seulement « aperçue en haut » à travers les yeux du banquier Ferral, l'auteur choisit de nous montrer cette fois la grève générale « comme on la fait » dans toute sa puissance: « Ce n'était plus la grève de Hong-Kong, déclenchée, lentement, épique et morne: c'était une manœuvre armée. Aussi loin qu'il pût voir, plus un magasin n'était ouvert. » (*La Condition humaine* p. 243)

L'Insurrection armée de Neuberg n'a pas été uniquement pour Malraux une source précieuse de renseignements sur les détails techniques de l'insurrection de Shanghai mais également une source d'enseignements politiques de la plus grande importance sur les problèmes de la Révolution chinoise dont il n'avait jusqu'à lors qu'une idée assez confuse. La convergence entre certaines critiques de Neuberg et l'analyse de Trotsky ne lui a certainement pas échappé. Neuberg considère en effet que le Parti communiste chinois tout en suivant dans l'ensemble une ligne juste en ce qui concerne l'organisation, la préparation et l'exécution de l'insurrection, a suivi une politique erronée à l'égard du Guomintang:

« Il a sous-estimé le rôle révolutionnaire du prolétariat, continué à voir dans le Kuomintang tout entier et dans la bourgeoisie nationale un facteur révolutionnaire, alors qu'une fraction de cette bourgeoisie, et par suite du Kuomintang (son aile droite), étant déjà entrée franchement dans le camp de la contre-révolution, était prête à s'entendre avec les groupements réactionnaires indigènes et avec l'impérialisme étranger.

Voilà où réside la cause de l'échec du prolétariat de Shanghai, aussitôt après l'entrée des troupes de Tchiang Kai chek. »⁵¹

Malraux utilise presque mot pour mot le récit de Neuberg concernant l'épisode dramatique qui aboutit au départ de la première division de Shanghai au sein de laquelle les communistes sont fortement implantés:

50. Trotsky, « La Révolution étranglée », *op. cit.*, p. 379.

51. Neuberg, *op. cit.*, p. 145.

Alors se présenta au Parti le commandant de la première division, Sé-To, qui posa la question suivante: « J'ai reçu ordre de Tchiang Kai-chek de quitter Shanghai. Que dois-je faire? Si je n'obéis pas, il faut que j'arrête Tchiang Kai-chek ». Malgré le temps perdu, la gauche avait encore une influence prédominante à Nankin, à Soutchéou et à Shanghai même. Mais à cette proposition d'attaque décisive contre Tchiang Kai-chek, il ne fut donné aucune réponse claire. On conseilla à Sé-To de saboter l'ordre, de se faire passer pour malade, mais le moment arriva quand même où il fut impossible de retarder. Sé-To, reçut un ultimatum et quand il s'adressa au Parti il n'y avait plus d'autre issue: ou bien prendre les armes contre Tchiang Kai-chek avec le soutien et sous la direction du Parti communiste, ou bien obéir, c'est-à-dire emmener hors de Shanghai une troupe nombreuse et révolutionnairement très précieuse.

Neuberg, *op. cit.*,
pp. 146-147

Harold R. Isaacs raconte dans le détail cet épisode. Le général dont il est question s'appelait en réalité Xue Yue. Refusant l'ordre de quitter Shanghai il avait proposé au comité central du parti communiste chinois de jeter Tchiang Kai-chek en prison et l'inculper de complot contre-révolutionnaire. Les dirigeants communistes chinois, Voïtinsky et les autres conseillers soviétiques de l'I.C. tergiversèrent.

Tchiang Kai-chek refusant tout délai, le général dut quitter la ville avec ses troupes laissant la voie libre à la répression. Isaacs nous indique qu'il existe plusieurs sources de l'histoire de cet épisode, éparpillées dans les documents. Khitarov, l'un des délégués de l'I.C. en Chine à cette époque, déclara au 15ème Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. que Xue Yue avait proposé au comité central de « convenir qu'il ne se soumettrait pas aux ordres de Tchang. Il était prêt à rester dans Shanghai, à combattre avec les ouvriers contre le putsch militaire qui venait ». Ce passage terriblement accusateur fut supprimé des minutes du Congrès. Trotsky le cita dans l'un de ses articles reproduit dans *Problems of the Chinese Revolution*. Le texte de Neuberg qui cite l'ouvrage de Yang-Tsao-Ching:

D'autre part, la répression est imminente. Et les dernières troupes de la 1ère division ont quitté la ville ».

C'était la seule division sur laquelle pussent compter les communistes. Tchiang Kai-chek le savait: il avait ordonné à son général de rejoindre le front avec ses troupes. Celui-ci avait proposé au Comité central communiste d'arrêter Tchiang Kai-chek. On lui avait conseillé de temporiser, de se faire passer pour malade; il s'était vite trouvé en face d'un ultimatum. Et, n'osant pas combattre sans l'accord du Parti, il avait quitté la ville, tentant seulement d'y laisser quelques troupes. Elles venaient de partir à leur tour ».

Malraux, *La Condition humaine*
pp. 323-324.

Matériaux sur la question chinoise est la seule source disponible en français au moment où Malraux rédige *La Condition humaine*.⁵² Cependant les sources politiques du roman sont loin de se limiter au seul livre de Neuberg.

La correspondance entre Trotsky et Raymond Molinier atteste que ce dernier a rencontré à plusieurs reprises Malraux entre 1930 et 1933. Ces contacts l'ont probablement amené à lire les publications oppositionnelles et les articles de Trotsky consacrés à la Révolution chinoise. Nous sommes parvenus à la certitude que l'une des principales sources utilisées par Malraux après *l'Insurrection armée* de Neuberg est la « lettre » de Chen Duxiu « aux membres du Parti communiste chinois » qui fut publiée en 1930 par *La Lutte des classes*, organe théorique de la Ligue communiste. Une lecture attentive de la lettre de Chen Duxiu confrontée au texte de *La Condition humaine* nous a conduit à plusieurs découvertes permettant d'affirmer que Malraux s'en est largement inspiré. Pour illustrer la rage et le dépit de Kyo devant le télégramme de l'Internationale lui intimant l'ordre d'enterrer les armes, Malraux emprunte directement une anecdote rapportée par Chen Duxiu dans sa lettre :

« En même temps, le délégué de l'I.C. nous ordonnait de cacher ou d'enterrer les armes afin d'éviter un conflit armé entre les ouvriers et Tchiang-Kaï-Chek, afin de ne pas troubler la concession de Shanghai par une lutte armée. Ayant lu le télégramme Luo Yinang était si irrité qu'il le déchira en morceaux ».

Chen Duxiu : « Lettre à tous les membres du Parti communiste chinois » *La Question chinoise*, p. 447.

« C'était enfin le courrier qui apportait la réponse de Hankéou [...] « Ordre d'enterrer les armes » dit-il. Le message, déchiré, était devenu une boule dans le creux de sa main. Il reprit les morceaux de papiers, les développa sur la table d'opium, les rapprocha, haussa les épaules devant sa puérité : c'était bien l'ordre de cacher ou d'enterrer les armes ».

La Condition humaine, pp. 324-325.

La visite de Kyo à Hankéou, qui compose la troisième partie du roman, est manifestement inspirée du voyage que Chen Duxiu fit dans cette ville pour rencontrer Borodine. Malraux pousse l'analogie jusqu'à faire coïncider les dates : Malraux situe l'arrivée de Kyo à Hankéou au début du mois d'avril. Ni Kyo, ni Chen Duxiu ne parviennent à fléchir le délégué de l'Internationale. Borodine et Vologuine font la même réponse :

52. H.R. Isaacs, *op. cit.*, pp. 214-215. Les sources indiquées par Isaacs sont : Yang Tsao-Cheng : « Les événements de Shanghai, printemps 1927 », *Matériaux sur la question chinoise*, n° 13. Université de Sun Yat Sen. Ce document est utilisé par Neuberg dans *L'Insurrection armée*. L'histoire de la 1ère division est relatée par Trotsky dans « Problems of Chinese Revolution » et d'une façon tronquée par Pavel Mif dans *La Révolution Moscou 1932*, accessible uniquement en langue russe.

Je consultai Borodine : « Je suis tout à fait d'accord avec vous, me dit-il, mais je sais que Moscou ne permettra jamais que nous sortions du Kuomintang ».

Chen Duxiu : *Ibidem* p. 448

Vologuine : « Rompre [...] est une défaite certaine. Moscou ne tolérera pas que nous sortions du Kuomintang maintenant ».

La Condition humaine, p. 282

Les critiques très précises formulées par Chen Duxiu dans sa lettre à l'encontre de la politique de l'I.C. sont transposées dans *La Condition humaine*, dans les dialogues des principaux personnages mais également dans les propos que tiennent des personnages très secondaires. Ainsi, un soldat de la première division, dans laquelle les communistes sont fortement implantés, critique la lourde imposition qui frappe les paysans, destinée à financer les expéditions militaires du Nord :

« Plus tard, la campagne militaire vers le Nord s'engagea. Nous fûmes attaqués très vivement par le Kuomintang parce que dans notre organe, *La Guilde*, nous criticâmes la suppression de tout mouvement ouvrier à l'arrière et la contribution obligatoire des paysans au fonds militaire à cause de cette expédition ».

Chen Duxiu, *Ibidem*, p. 446.

« ...L'homme était amer : on se demandait à quoi servait l'Internationale. Tout était donné à la bourgeoisie du Kuomintang, les parents des soldats, paysans presque tous, étaient contraints à verser la lourde cotisation au fonds de guerre, alors que la bourgeoisie était imposée qu'avec modération ».

La Condition humaine, pp. 269-270

L'expression « suppression de tout mouvement ouvrier à l'arrière » employée par Chen Duxiu (et que Malraux utilise à son tour), fait référence à la campagne de répression déclenchée par le Guomindang et Tchiang Kai Chek contre les syndicats en février 1927. Dans leur marche sur Nankin, les troupes de Tchiang Kai Chek, aidées par des gangs se livrent à une brutale épuration et prennent d'assaut les locaux des syndicats⁵³. Ces événements sont évoqués par Malraux. Au milieu de l'insurrection de Shanghai, Kyo est informé par des courriers du front que « tout mouvement ouvrier est interdit à l'arrière » (*La Condition humaine* p. 102). C'est encore à la lutte de Chen Duxiu que Malraux emprunte cet échange entre Ferral et le banquier Liou Ti Yu :

« Après le coup du 21 mai à Changsha, l'I.C. nous traça ce programme : confisquer les terres des propriétaires grands et petits, ne pas se servir du nom de gouvernement naturaliste mais ne pas toucher aux terres des officiers (dans les provinces du Hunan et du Hubei il n'y avait pas un propriétaire qui ne soit parent ou ami d'officiers). Tous les propriétaires étaient protégés directement ou indirectement par les chefs militaires.

« Ils ont essayé déjà de reprendre les terres. Tchang Kai Chek est résolu à ne pas les laisser faire. Il a donné l'ordre de ne pas toucher à aucune des terres qui appartiennent à des officiers ou à des parents des officiers [...] Nous sommes tous parents d'officiers » Liou sourit : « Y-à-t-il une seule terre en Chine dont le propriétaire ne soit parent d'officier ? »

La Condition humaine p. 261

53. *Ibidem*, pp. 184-185.

Dans ces conditions « confisquer la terre » était une expression vide de sens ».

Chen Duxiu, *Ibidem*, p. 450

Certaines références au texte de Chen Duxiu sont beaucoup plus allusives. Il en va ainsi de la déclaration commune signée par Chen Duxiu et Wang Jingwei. Alors que Tchiang Kai Chek préparait minutieusement son coup de force, Wang Jingwei et Chen Duxiu signaient, le 4 avril 1927, une déclaration s'élevant contre les rumeurs qui semaient « la discorde entre les deux partis ». Cette déclaration affirmait entre autre: « Le parti communiste n'est pas le dernier à aimer la paix et l'ordre. Il approuve la politique du gouvernement nationaliste, qui ne veut pas reprendre les concessions de Shanghai par la force [...] Nous devons continuer à nous en tenir à la base commune de la révolution, nous devons abandonner les soupçons réciproques, rejeter les médisances et les ragots et nous respecter mutuellement... Alors tout ira bien pour nos deux partis et pour la révolution chinoise.⁵⁴ Dans sa lettre aux communistes chinois il qualifie cette déclaration qui lui fut dictée par l'I.C. de « honteux manifeste ». L'allusion est transparente dans *La Condition humaine*: « Le comité central jouait l'union, non la lutte: quelques jours plus tôt, le chef politique des rouges et l'un des chefs des bleus avaient prononcé à Shanghai des discours touchants » (*La Condition humaine* p. 203) Dans ses transpositions, Malraux se livre parfois à certaines modifications. La discussion entre les dirigeants du Parti communiste chinois sur la composition du gouvernement municipal, issu de l'insurrection de Shanghai, rapporté par Chen Duxiu est transposée avec des variantes dans *La Condition humaine*. Cependant le point de vue de Chen Duxiu, et celui de Kyo demeure identique: le prolétariat doit rester armé et il doit dominer politiquement et militairement la bourgeoisie nationaliste au lieu de se subordonner à elle:

« A l'époque où le corps expéditionnaire du Nord s'empara de Shanghai (1927), la préoccupation principale de Qu Qiubai était la sélection du gouvernement municipale de Shanghai et comment unir la petite bourgeoisie et les moyens et petits commerçants pour combattre la grande bourgeoisie. Peng Shutzi, Luo Yinang et moi pensâmes que l'élection du gouvernement municipal n'était pas le problème central, mais que le problème central était celui-ci: si

« Nous ne sommes pas en majorité au comité.

L'assemblée des délégués, réunie clandestinement par le parti Kuomintang, avant l'insurrection, avait élu un comité central de 26 membres, dont 15 communistes; mais ce comité venait d'élire à son tour le comité exécutif qui allait organiser le gouvernement municipal. Là était l'efficacité; là, les communistes n'étaient plus en majorité ».

La Condition humaine p. 269

54. *Ibidem*, p. 209.

le prolétariat ne dominait pas les forces militaires de Tchiang Kai-Chek, la petite bourgeoisie ne serait pas avec nous et que Tchiang Kai-Chek, sous la direction des impérialistes, massacrerait les masses. »

Chen Duxiu, *ibidem*, p. 447.

Les sources oppositionnelles de *La Condition humaine* ne se limitent pas à la lettre de Chen Duxiu. Il est probable que Malraux a eu en main plusieurs publications de l'Opposition de gauche. Nous avons montré comment il a pu s'inspirer des mots d'ordre de la révolution agraire contenus dans les Thèses de Zinoviev, publiées dans la « Déclaration des 83 ». Malraux a-t-il utilisé la « lettre de Shanghai », réquisitoire impitoyable contre la politique suivie par la direction du Parti communiste chinois d'après les ordres de Moscou ? Le passage suivant, extrait d'une discussion entre Ferral et le directeur de la police Martial, nous porte à la croire :

« Un groupe de camarades, en particulier les Russes et Borodine estimaient qu'il ne serait nullement nuisible que Tchiang Kai-Chek se cassât les reins sur Shanghai et dans le Zhejiang et l'y incitaient ».

« Lettre de Shanghai », *La Question chinoise*, p. 95.

« Mais on dit que Moscou a donné aux commissaires politiques l'ordre de faire battre leurs propres troupes devant Shanghai. L'insurrection ici pourrait mal finir.

— Pourquoi ces ordres ?

Pour faire battre Tchiang Kai-Chek, détruire son prestige, et le remplacer par un général communiste à qui reviendrait alors l'honneur de la prise de Shanghai. »

La Condition humaine, p. 240.

Sans la lecture des écrits de Trotsky sur la Révolution chinoise, Malraux aurait-il pu décrire, avec une telle intensité et un tel accent de vérité, l'impasse dramatique dans laquelle furent plongés les révolutionnaires chinois ? On peut en douter. La ressemblance des points de vue est parfois troublante :

« Les travailleurs ont le pouvoir à Shanghai. Ils sont partiellement armés. Il y a la possibilité de les armer en beaucoup plus grand nombre. L'armée de Tchiang Kai-Chek est peu sûre. Certaines de ses sections et certains membres de son état major sont du côté des travailleurs. Mais toute chose et chacun sort en fin de compte paralysés. On ne se prépare pas à un combat décisif contre Tchiang Kai-Chek mais on prépare une réception

« Le Comintern avait repoussé tous les mots d'ordre d'opposition, mais accepté le maintien des groupes communistes de choc, des nouveaux groupes de militants, Kyo et ses camarades voulaient faire les organisateurs des masses qui chaque jour se dirigeaient vers les unions ; mais les discours officiels du parti communiste chinois, toute la propagande d'union avec le Kuomintang les paralysaient. »
La Condition humaine, p. 324

trionphale en son honneur »
Trotsky, *Problems of the Chinese
Revolution*.

Trotsky et « La Condition humaine »

Au cours des mois de septembre et octobre 1933, Trotsky manifeste l'intention d'écrire un article sur *La Condition humaine* qui, finalement, ne verra jamais le jour.⁵⁵ Cependant, Trotsky exprimera à plusieurs reprises son enthousiasme pour *La Condition humaine*. En novembre 1933 il recommande chaleureusement au critique américain Clifton Fadiman de publier le roman aux Etats-Unis. L'année suivante il fait l'éloge des deux romans de Malraux :

« L'analyse et le programme de l'Opposition de gauche se sont trouvés entièrement confirmés par tous ces événements et ces processus, mais ils l'ont malheureusement été de façon négative. Il suffit de lire par exemple les deux derniers romans de l'écrivain français Malraux, *Les Conquérants* et *La Condition humaine* : sans bien se rendre compte des interactions et des conséquences politiques, l'auteur y dresse contre la politique du Comintern en Chine un réquisitoire accablant et confirme de la façon la plus frappante, à travers ses descriptions et ses personnages, tout ce que l'Opposition de gauche avait formulé avant même les événements dans ses thèses et analyses. Personne ne pourra nous contester ces victoires théoriques inestimables de la méthode marxiste. »⁵⁶

Que Trotsky ait salué en des termes aussi chaleureux *Les Conquérants* et *La Condition humaine*, comme des « victoires théoriques inestimables » pour l'Opposition de gauche, détruit définitivement la thèse, difficilement soutenable, de Lucien Goldman selon laquelle Malraux se rangeait, dans la dernière partie de son roman, sur les positions de l'U.R.S.S. stalinienne.

Au moment où il écrit *Les Conquérants* et jusqu'au début des années trente, Malraux demeure imprégné de l'idéologie du Guomindang. Il n'y a rien d'étonnant à cela : *L'Indochine* avait publié en 1925 plusieurs articles de dirigeants du Guomindang. Paul Morin et Malraux avaient des contacts avec le Guomindang par l'intermédiaire de l'organisation *Jeune Annam*.⁵⁷ Les idées politiques de Malraux à cette époque sont celle d'une jeune écrivain bourgeois libéral. Sa critique du système colonial français ne repose pas sur une conception marxiste de la lutte

55. Léon et Natalia Trotsky, *Correspondance 1933-1938*, Gallimard 1980.

56. Trotsky, « Que signifie la capitulation de Rakovsky ? », *La Vérité*, 27 avril 1934, *Œuvres* 3, p. 306.

57. D'après Walter Langlois, il est presque certain que Malraux a assisté à une conférence du Kuomintang à Hong Kong en janvier 1926, avant de rejoindre Paris, *op. cit.*, p. 268.

des classes. Il n'envisage même pas une lutte de libération nationale, son projet politique se limitant dans le cadre de la souveraineté française à accorder des libertés et des droits égaux aux travailleurs annamites.

Trotsky avait senti à travers *Les Conquérants* qu'il manquait « une affinité naturelle entre l'écrivain, malgré tout ce qu'il sait et comprend, et son héroïne, la Révolution. »⁵⁸ Pour Trotsky les enseignements politiques du roman découlaient du récit à l'insu de l'auteur et témoignaient contre lui.

C'est au cours de l'année 1931 que Malraux amorce un tournant dans sa compréhension des problèmes politiques de la Révolution chinoise et se rapproche de l'Opposition. Raymond Molinier qui a rencontré l'écrivain écrit à Trotsky — vraisemblablement vers la fin de 1930 — que Malraux « est toujours en relation très intime avec l'U.R.S.S. Il revient d'Afghanistan par la Turquie et l'U.R.S.S. et était à Constantinople juste lorsque nous y étions. Il repart pour l'U.R.S.S. incessamment. Il est sympathisant de l'Opposition et ne le cache à personne, mais je n'ai pu aborder avec lui que des questions très superficielles. J'ai un rendez-vous proche avec lui. Il veut vous écrire. »⁵⁹ Toutefois, ce n'est réellement qu'au milieu de 1931, après sa réponse à Trotsky, qu'il effectue un pas en direction des idées de l'Opposition. En juin 1931, Molinier informa Trotsky, que Malraux a donné 600 F à *La Vérité* (ses droits d'une année à la NRF) et qu'il a l'intention de le visiter à Prinkipo⁶⁰. C'est dans cet état d'esprit qu'il rédige *La Condition humaine* qu'il termine à la fin de 1932.

On ne saurait pourtant voir dans l'évolution politique de Malraux une adhésion inconditionnelle à l'Opposition de gauche. Clara Malraux résume très bien ce que pouvait être alors les positions politiques de l'écrivain :

« Quelle était alors notre position politique ? Fluctuante, c'est le moins qu'on puisse dire. De gauche, quoi qu'il en soit. Mais la gauche allait loin en face d'une droite réveillée par l'avancée fasciste. Des parties de nous mêmes étaient d'obédience trotskyste, d'autres relevaient d'un communisme plus orthodoxe donc plus efficace. Après une visite qu'André, plus tard, rendit dans son Saint-Denis électoral à Doriot, il en revint séduit comme un fluctuant Drieu. André n'était, au demeurant, insensible ni à l'anarchisme russo-jurassien ni aux leçons de violence soréliennes. »⁶¹

Au delà de l'enseignement politique de *La Condition humaine*, Trotsky a été sensibilisé à la signification profonde du roman. Il écrit à Clifton Fadiman que le roman :

58. Trotsky, *La Révolution étranglée*, p. 379.

59. Raymond Molinier à Trotsky, 1930 ? Houghton Library.

60. Raymond Molinier à Trotsky, 18 juin 1931, Houghton Library.

61. Clara Malraux, *Le Bruit de nos pas* IV. Voici que vient l'été. Grasset 1973, p. 175. Possoz, dans *La Condition humaine*, ancien militant anarchiste de la Chauds de Fonds incarne, semble-t-il cette influence russo-jurassienne.

« ne se veut pas seulement une œuvre d'art littéraire. Il pose les grands problèmes de la destinée humaine. Dans les conditions de la crise sociale et culturelle qui embrasse le monde entier, les questions, qui toujours émeuvent l'homme et inspirent le grand artiste: la vie et la mort, l'amour et l'héroïsme, l'individualité et la société, se posent avec une acuité nouvelle devant la conscience créatrice. C'est à cette seule source que peut se renouveler l'art contemporain, qui s'est épuisé à rechercher des conquêtes de pure forme. »⁶²

Trotsky souligne en même temps que l'individualisme et le pessimisme de Malraux l'éloignent d'une véritable conception matérialiste du monde. « En dernière analyse, écrit-il, Malraux est un individualiste et un pessimiste. Sentir ainsi le monde et la vie m'est psychologiquement étranger pour ne pas dire hostile. »⁶³

Le marxisme de Gisors, celui de Kyo est avant tout une résistance intellectuelle devant l'injustice sociale, et une volonté de conquérir la dignité humaine: « Mais chez Kyo [...] le sens héroïque lui avait été donné comme une discipline, non comme une justification de la vie [...] Sa vie avait un sens, et il le connaissait: donner à chacun de ces hommes que la famine, en ce moment même, faisait mourir comme une peste lente, la possession de sa propre dignité. » (*La Condition humaine* p. 277)

Mais dans le pessimisme de Malraux qui « s'élève jusqu'au désespoir », Trotsky voit un « élément d'héroïsme » qui donne aux personnages de l'écrivain la possibilité de s'élever au dessus d'eux mêmes et de donner un sens à leur vie. »:

« Malraux prend ses héros internationaux sur le fond de la révolution. Le théâtre des drames personnels est Shanghai de 1927 [...] C'est un roman des destinées humaines et des passions personnelles auquel la révolution communique la force limite de tension. L'individualiste et pessimiste s'élève en fin de compte au dessus de l'individualisme et du pessimisme. Seul un grand but supra-individuel, pour lequel l'homme est prêt à payer de sa vie, donne un sens à l'existence humaine — telle est la signification dernière du roman, qui est étranger à la didactique philosophique et qui reste du commencement à la fin une véritable œuvre d'art. »⁶⁴

C'est l'héroïsme qui, dans une « force limite de tension », pousse le révolutionnaire Katow à refuser la prison pour choisir la mort horrible et partager le sort de ses compagnons qui vont être jetés vivants dans la chaudière des locomotives: « parmi tous ces frères dans l'ordre mendiant de la Révolution: chacun de ses hommes avait rageusement saisi au passage la seule grandeur qui pût être sienne. » (*La Condition humaine* p. 403-404).

62. Trotsky à Clifton Fadiman, 9 novembre 1933. Houghton Library. *Œuvres* 3. pp. 43-44.

63. *Ibidem.*

64. *Ibidem.*

Trotsky mystifié

En réalité le rapprochement de Malraux vers Trotsky comportait une part affective. Malraux lui-même n'a pas caché que son admiration pour Trotsky allait à une « figure mythique de la Révolution russe [...] La figure d'une époque de la Révolution. »⁶⁵ Le refus de Malraux de prendre position pour la libération de Victor Serge au Congrès internationale des écrivains en juin 1935 marque un tournant brusque dans son évolution politique et amorce sa rupture avec Trotsky. De 1935 à 1939, Malraux demeure un fidèle compagnon de route du parti communiste et un ardent défenseur du Front populaire en France et en Espagne. Lors des procès de Moscou, il refuse d'apporter son témoignage à la commission Dewey ce qui déclenche une violente polémique. Trotsky dénonce le rôle officiel joué par Malraux au compte de la politique du Komintern en Espagne qui « reflète complètement la politique fatale » qui a été menée en Chine :

« En 1926, Malraux se trouvait en Chine au service du Komintern-Kuomintang, et il est l'un de ceux qui portent la responsabilité de l'étranglement de la Révolution chinoise. Dans ses deux derniers romans, Malraux, sans le vouloir, a donné un tableau révélateur de la politique du Komintern en Chine. Mais il ne sut pas comment tirer les conclusions nécessaire de ses propres expériences. »⁶⁶

Malraux lui répond le 27 mars dans *The Nation* ;

« Monsieur Trotsky m'accuse d'être responsable de l'étranglement de la Révolution chinoise, de manquer d'indépendance morale et finalement d'être l'agent de Staline.

Je pourrais affirmer que Hemingway n'est que le pseudonyme littéraire de M. Roosevelt ou que M. Trotsky est l'auteur des films de Charlie Chaplin. Il est aisé de prouver que « l'on a fait telle ou telle autre chose, il est plus difficile de prouver qu'on n'a pas fait ce que l'on n'a pas fait. M. Trotsky a consacré plusieurs ouvrages à l'étude de la Révolution chinoise. Il a attaqué personnellement tous ceux qu'il tenait pour responsables de la défaite chinoise, or, jusqu'ici, il ne m'a jamais attribué un rôle important dans cette révolution. Durant dix ans, je n'ai pas occupé de place dans l'histoire de la Révolution chinoise ; soudain, j'en deviens son personnage le plus important. Mais j'ai déclaré récemment que la collectivisation obligatoire des terres en Espagne est actuellement irréalisable, me rangeant ainsi du côté du gouvernement du Front Populaire, et m'opposant par là au programme du P.O.U.M. et des trotskystes espagnols. Sans doute ne serais-je jamais devenu responsable de la défaite de la Révolution chinoise si j'étais en accord avec M. Trotsky à propos de l'Espagne. »⁶⁷

Malraux, qui déplore la « légèreté des informations de Trotsky à

65. Note de Malraux dans Gaëtan Picon, *Malraux*, Seuil p. 32.

66. Trotsky, « Sur une interview d'André Malraux » *La Lutte ouvrière*, 9 avril 1937.

67. *The Nation*, 23 mars 1937. *Commune* n° 43, mars 1937.

l'égard de la Chine », se trouve en réalité pris à son propre piège. On sait aujourd'hui et depuis longtemps que Malraux n'a jamais séjourné en Chine en 1926-1927 au moment des grands événements de la Révolution chinoise. Il n'effectua qu'un bref voyage de cinq jours à Hong Kong en août 1925, son départ d'Indochine pour la France se situant en janvier 1926. C'est lui-même qui a forgé de toutes pièces la légende de sa participation à la Révolution chinoise, s'en faisant l'infatigable propagateur. La notice biographique, accompagnant une traduction allemande des *Conquérants* portant comme sous titre « Journal des combats de Canton » indiquait que l'auteur avait été « Commissaire du Kuomintang pour la Cochinchine, puis pour l'Indochine (1924-1925). Délégué à la propagande auprès du mouvement nationaliste à Canton sous Borodine (1925). »⁶⁸ En octobre 1933 dans une lettre à Edmund Wilson, Malraux se présente comme « commissaire du Kuomintang en Indochine et enfin à Canton ». ⁶⁹.

Clara Malraux remet les choses à leur place :

« Quoiqu'il en soit, *Les Conquérants*, relèvent de la fiction appuyée sur l'histoire. Que Trotsky pût croire qu'ils constituaient un témoignage et en discuter à ce titre, m'impressionna ; que d'autres ignorants de la Chine aillent jusqu'à y voir une œuvre biographique m'amusa ; qu'André contribuât à accréditer cette légende me fut pénible.

[...] Mais Trotsky s'est trompé en croyant que Garine est un révolutionnaire : c'est un révolté métaphysique. »⁷⁰

D'après Manès Sperber, l'une des raisons qui explique que Trotsky, entre autres, n'ait pas réussi à percer les « transparentes constructions » des *Conquérants* tient à l'« imagination réaliste » de Malraux. Ce réalisme crée une « impression tellement parfaite de présence immédiate que le lecteur est amené à identifier le héros extraordinairement vivant et à considérer les événements en partie fictifs et en partie réels comme des aventures vécues par le romancier lui-même. »⁷¹ Sans sous-estimer l'explication de Manès Sperber, la raison nous semble plus simple : Trotsky a été, avec d'autres, victime de la mystification créée par Malraux. Nous en avons les preuves irréfutables dans les lettres de Molinier adressées à Trotsky. Dans une lettre déjà citée, Molinier écrit que Malraux à « illustré son rôle par Garine. Il fut commissaire du Komintern en Chine, puis en Indochine » puis dans une autre, datée du 5 décembre 1930 : « J'ai revu Malraux ; nous avons parlé assez longtemps. Je vous la renouvelle : il fut bien commissaire au Kuomintang et a vécu tous les détails de la Révolution chinoise aux côtés de Borodine et des autres. »

Malraux visait-il à impressionner Trotsky à travers Molinier ? En tout

68. Lacouture, *op. cit.*, p. 113.

69. Edmund Wilson, *The Shores of Light*.

70. Clara Malraux, *op. cit.*, p. 88.

71. Manès Sperber, « Malraux et la politique » in *Malraux être et dire*, p. 204.

cas, Trotsky est convaincu que Malraux a été l'un des acteurs de la Révolution chinoise, puisqu'il écrit en novembre 1933 à Clifton Fadiman que l'écrivain « connaît de près la Révolution chinoise par sa propre expérience ».

L'essentiel aux yeux de Trotsky, n'était pas, en fin de compte, que Malraux fût ou non présent en Chine en 1926 comme commissaire politique du Guomindang, mais qu'il se plaçait, en 1937, du côté des étranglements de la Révolution espagnole. L'auteur de *La Condition humaine* choisissait définitivement de se ranger dans le camp des Volguine contre celui des Kyo. C'est ce choix que reflète *l'Espoir* et qui faisait dire à Trotsky que le « manque d'indépendance créatrice a envenimé ses derniers livres avec le poison du mensonge ». ⁷²

72. Trotsky, « A masterly first novel : Jean Malaquais's *Les Javanais* », *Fourth International*, N.Y. January 1941.

Paul Collin

La tragédie de la révolution chinoise

Essai sur les différentes éditions de l'ouvrage.

«Si la Révolution chinoise de 1924-1927 avait été livrée à elle-même, elle ne serait peut-être pas parvenue immédiatement à la victoire, mais elle n'aurait pas eu recours aux méthodes de hara-kiri, elle n'aurait pas connu de honteuses capitulations et aurait éduqué des cadres révolutionnaires. Entre le duumvirat de Canton et celui de Pétrograd, il y a cette différence tragique qu'en Chine, il n'y eut pas, en fait, de bolchevisme: sous le nom de «trotskysme» il fut déclaré doctrine contre-révolutionnaire et fut persécuté par tous les moyens de calomnie et de la répression. Où Kerensky n'avait pas réussi pendant les journées de juillet, Staline réussit dix ans plus tard».

Léon Trotsky. Prinkipo. 9 février 1931. ¹

Lorsque paraît en 1938 la première édition de *La Tragédie de la Révolution chinoise*, Harold Isaacs veut réfuter « toutes les grossières falsifications par lesquelles l'Internationale communiste essayait de jeter aux oubliettes la réalité des années 1925-1927 en Chine »^{2,3}

Ce travail répond à l'ouvrage déjà ancien d'Anna Louise Strong, *China's Millions*⁴, et au livre de Pavel Mif, *Heroic China*⁵. Il connaît deux éditions ultérieures, la première en 1951, la seconde en 1961.⁶ Entre ces trois « versions », la réflexion d'Isaacs sur le mouvement

1. «La révolution étranglée». Texte de Trotsky paru dans la *N. R. F.*, avril 1931 (pages 488-500) à propos du livre d'André Malraux, *Les conquérants*.

2. *The Tragedy of the Chinese Revolution*. Harold Isaacs. Secker and Warburg. London 1938. Aucune édition française. Une édition abrégée en chinois en 1947.

3. *The Tragedy of the Chinese Revolution*. Harold Isaacs. Stanford University Press. 1951. Préface d'Harold Isaacs Page XII.

4. Anna Louise Strong. *China's Millions*. New York. 1928. Réédité en 1936 avec le sous titre « the revolutionary struggles from 1927 to 1935 ».

5. Pavel Mif. *Heroic China*. New York. 1927. Edité en russe à Moscou en 1932. Réédité anglais en 1937 avec le sous-titre « fifteen years of the communist party in China ».

6. *The Tragedy of the Chinese Revolution*. Harold Isaacs. Stanford University Press. 1961. Seconde édition révisée, traduite en français en 1967 chez Gallimard. Réédition en français en 1979. Traduction de René Vienet.

communiste international a changé. C'est cette évolution, tant dans le découpage de l'ouvrage que dans ses analyses, qu'il est intéressant d'étudier.

Arrivé à vingt ans en Chine, en 1930, Harold Isaacs avait rejoint l'Opposition communiste en 1934 et aussitôt commencé son travail sur le bilan de l'échec de la révolution chinoise. Il rassemble en un an les matériaux nécessaires à son ouvrage, épaulé par son ami Liu Renjing⁷, puis part en 1935 pour l'Europe où il rencontre Treint, Sneevliet (Maring), et enfin Trotsky en exil à Hønefoss en Norvège durant le mois d'août de la même année. Le manuscrit de *La Tragédie de la Révolution chinoise* est prêt en janvier 1936 et Trotsky promet à l'auteur une préface dont il trace les grandes lignes dès février.⁸ Finalement, le livre paraît en 1938 à Londres, avec une longue introduction de Trotsky datée de Coyoacán, alors qu'Isaacs est membre du Socialist Workers Party.⁹

Assurément, le texte de 1938 est militant, « trotskyste », comme l'écrit Isaacs en 1951. Trotsky le présentait ainsi :

« Quelles sont les classes qui combattent en Chine ? Quelles sont les relations entre ces classes ? Comment, et dans quelles directions, ces relations ont-elles été transformées ? Quelles sont les tâches objectives de la révolution chinoise et quelles sont les tâches dictées par la course au développement ? Sur les épaules de quelles classes repose la solution de ces tâches ? Le livre d'Isaacs répond précisément à ces questions. »¹⁰

Qu'est-il advenu de ces réponses treize ans après ? Tout d'abord, l'auteur abandonne l'introduction rédigée par Trotsky. Il s'en explique dans sa préface du 23 avril 1951 :

« ...Je rejette le bolchevisme dont Trotsky était devenu le porte-parole le plus authentique ; j'ai toujours une grande estime pour les conceptions de Trotsky en ce qui concerne la révolution socialiste... Mais à cause de tout cela, je me sens difficilement libre d'inclure à cette édition l'introduction dans laquelle Trotsky approuvait chaleureusement l'édition originale... je ne peux prétendre qu'il accepterait mon point de vue actuel, et ce qui a été écrit dans ce livre. Je ne peux donc

7. Liu Renjing, ami personnel d'Isaacs qui l'hébergea clandestinement chez lui, fut un des principaux dirigeants de l'Opposition communiste en Chine. L'auteur le cite dans sa préface de 1951 sous les initiales J.C.L.

8. Lettre de Trotsky à Isaacs du 11 février 1936. Tome 8 des *Œuvres de Léon Trotsky*. EDI Paris 1980. Page 204.

9. Harold Isaacs, né en 1910, s'ouvre à la lutte politique en 1930, à son arrivée en Chine, où il publie le *China Forum*, proche du parti communiste chinois. Lors de la dernière livraison de la revue, il reprend les analyses de l'Opposition communiste. En 1935, de retour en Europe, il écrit dans *New Internationalist* et se lie avec Fenner Brockway, alors leader de l'aile gauche de l'I.L.P. Après son entrevue avec Trotsky en Norvège, il adhère à l'automne 1935 au Workers Party of the United States (WPUS). Il anime avec son épouse Viola Robinson le comité de Défense de Léon Trotsky à New York. Très lié à Trotsky jusqu'à l'assassinat de celui-ci, il quitte peu après le S.W.P.

10. *Op. Cit.* Edition 1938. Page XV.

reprendre cette introduction et son soutien désormais dépassé. »¹¹

Ce rejet de « bolchevisme » conduit Isaacs à refondre la majeure partie de son travail. Il en reprend la structure et le texte en fonction de ce qu'il nomme ses « changements de "points de vue" ». Là encore, il explique :

« "Points de vue" revient à dire "perspective" et même "perspectives". Celui qui écrit révèle la marque des facteurs sociaux et individuels qui ont façonné sa pensée... Toutes les questions historiques, politiques, sont des produits d'antagonismes et, par là, sujets à controverses. Ils concernent les problèmes non résolus sur lesquels toute pensée est soumise à la révision et aux contradictions... Par conséquent, je dois dire que la démarche fondamentale dans ce livre vise à contribuer à une transformation radicale de toutes les relations sociales, de toutes les institutions politiques... Ceci implique de rechercher une issue à l'impasse de la souveraineté nationale dans un type d'organisation du monde plus large, plus essentiellement coopératif, au sein duquel tous les peuples puissent espérer s'épanouir. »¹¹

Aussi, lorsqu'il supprime une vingtaine de pages du chapitre sur « les problèmes de la révolution chinoise », pour les remplacer par une partie intitulée « la crise mondiale : l'impact de la Russie », abandonne-t-il également son analyse trotskyste du rôle du prolétariat russe et du parti bolchevique dans les révolutions de 1905 et 1917. Voici ce qu'écrivait Isaacs en 1938 :

« La couche bureaucratique, qui commença à se solidifier à la surface du nouvel Etat soviétique à peine né, saisit l'isolement national de la Russie à ses débuts... Lénine combattit cette tendance les dernières années, mais était plus forte que lui. Son combat s'acheva trop tôt et le pouvoir tomba aux mains des représentants de cette nouvelle caste bureaucratique personnifiée par Joseph Staline. L'Opposition communiste aux usurpateurs se rassembla autour de Trotsky et des meilleurs éléments du noyau prolétarien du parti bolchevique. Ils nageaient contre le courant mais ne pouvaient l'endiguer ou le dévier... Les défaites de la révolution en Europe, surtout la défaite de 1923 en Allemagne, engendrèrent des sentiments de désillusion et minèrent la confiance dans la capacité du prolétariat occidental à gagner le pouvoir. De ces causes et de ces sentiments naquit la théorie du « socialisme dans un seul pays », avancée par Staline pour la première fois en 1924... Cette dégénérescence nationaliste, due à l'influence corrosive de l'isolement de l'Etat soviétique, amena inévitablement à quitter les bases prolétariennes de la politique soviétique, à l'intérieur comme à l'extérieur. »¹²

La version de 1951 est tout autre :

« Nous connaissons l'Union Soviétique de 1951 comme un Etat totalitaire

11. *Op. Cit.* Edition 1951. Pages XII et XIII.

12. *Op. Cit.* Edition 1938. Pages 49-50. Passage supprimé en 1951.

ultra-nationaliste, contrôlé par la terreur policière, et qui manipule cyniquement les autres peuples au mieux de ses objectifs stratégiques nationaux. La classe dominante est une oligarchie bureaucratique qui contrôle l'économie de la Russie dans les conditions de tyrannie totale... Les bolcheviks croyaient qu'ils lanceraient ce gigantesque effort en instaurant en Russie la « dictature du prolétariat », un concept que les marxistes n'ont jamais précisément défini depuis Marx l'utilisa pour la première fois en 1852... Par la suite, Staline se chargea de l'évolution de l'Etat russe, et aussi de fournir sa propre acception pour la formule « dictature du prolétariat ». L'Histoire s'est emparée des prétentions du concept et, malgré le contenu véritablement démocratique des autres aspects de la pensée marxiste, la cause semble désormais être entendue ». ¹³

Ainsi disparaissent de la pensée d'Isaacs la notion de « dictature du prolétariat », la nature de la bureaucratie en tant que caste, et l'URSS comme Etat ouvrier dégénéré.

Puis, quand il échange les titres des deux chapitres relatifs au gouvernement de Wuhan¹⁴, il modifie là encore son approche de la politique de l'Internationale communiste et du parti communiste chinois dans ce gouvernement de collaboration de classes entre les communistes et le Guomindang de gauche en 1927. En particulier, tout en conservant les citations de Trotsky, il supprime ses références à la politique du Comintern à l'égard des conseils ouvriers. Relisons son vigoureux plaidoyer de 1938 :

« ...Staline n'avait-il pas câblé pour faire échec aux paysans, pas plus tard qu'en octobre 1926, pour ne pas aliéner les terres des généraux ? N'était-ce pas le Comintern qui, durant toutes ces journées, s'opposait à la création des soviets de travailleurs, de paysans et de soldats... A Wuhan, à l'autre bout du câble, se trouvaient Borodine, Roy, Mif, Losovsky, Browder, Doriot, et une troupe d'autres conseillers « bolcheviques ». Pas une voix ne s'éleva parmi eux à ce moment là. Aucune des fuites, des trahisons, des mensonges, avec lesquels Moscou voulut accabler et rendre responsable Chen Duxiu et le Comité Central chinois, ne peut cacher l'origine de la voie politique tracée par l'Internationale communiste et suivie par le parti communiste chinois. ... « Compromis, compromis » criaient Borodine, Roy et tous les mignons de l'Internationale communiste, alors que jamais la révolution chinoise n'avait eu autant besoin d'inscrire sur les bannières le mot d'ordre immortel de Danton : "De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace". Mais Moscou ordonna aux communistes de se courber devant le Guomindang de gauche. Le Guomindang de gauche ployait l'échine devant les militaires, les propriétaires terriens et la bourgeoisie. Cette trahison devait étrangler la révolution chinoise mais toutes les oscillations et couardises de ces dirigeants ne peuvent ternir la grandeur et la volonté des masses en action. » ¹⁵

13. *Op. Cit.* Edition française 1979. Pages 68-69.

14. « Wuhan - le centre révolutionnaire » devient en 1951 « Moscou - le centre révolutionnaire », et « le centre révolutionnaire au travail » devient en 1951 « Wuhan - le centre révolutionnaire ».

La version de 1951, relatant les mêmes événements, les aborde d'une tout autre manière :

« Le Comintern allait bientôt condamner cette politique et dénoncer la responsabilité exclusive du parti communiste chinois lors de la débâcle qui s'ensuivit. Mais les documents montrent bien que le parti communiste chinois avait appliqué à la lettre les consignes qu'il avait reçues de Moscou... Moscou était puni par le propre syllogisme dans lequel il s'était enfermé. La victoire était impossible dans la révolution agraire ; la victoire était également impossible sans la coopération avec le Guomindang de gauche. Mais comme nous l'avons vu, on ne pouvait prétendre à la révolution agraire avec la direction du Guomindang de gauche. Par conséquent, selon les termes même de Moscou, la révolution était impossible ». 16

Enfin Isaacs modifie profondément en 1951 ses trois derniers chapitres de 1938. L'étude sur « l'importance historique de la Révolution chinoise de 1925-1927 », qui reprend en grande partie le texte de 1938, remplace en 1951 « les fruits de la défaite » et sert désormais de conclusion à l'édition de 1961.

Le chapitre sur la période du Jiangxi, de 1928 à 1934, « ascension et chute de la "Chine soviétique" », absent en 1951, réapparaît en appendice en 1961. Par contre, la conclusion de la première édition, « le nouveau "front national uni" », est purement et simplement abandonné en 1951 pour une sythèse, « l'impasse du totalitarisme », également supprimée en 1961.

L'analyse politique développée dans « le nouveau "front national uni" » semble avoir trouvé sa source dans le rapport de Liu Renjing « Cinq ans de l'Opposition de gauche en Chine », remis à Trotsky en août 1935. 17 Dans cet ultime chapitre de 1938, l'auteur abordait le mot d'ordre d'Assemblée Nationale, en opposition au mot d'ordre de « gouvernement soviétique du peuple » ou de « front national uni » :

« Bien que les trotskystes n'aient jamais rassemblé assez de forces pour exercer quelque influence sur les événements, ils insistèrent sur la nécessité d'avoir un programme démocratique élémentaire, indispensable point de départ à la résurrection du mouvement ouvrier... Généralisé en mot d'ordre pour une Assemblée Nationale, élue au suffrage universel par le peuple, ce programme offrait un point de départ commun à toutes les parties de la population opprimée et terrorisée par la dictature militaire du Guomindang.

Malgré eux, les staliniens furent obligés de s'engager à mi-chemin dans cette voie. Leur programme propre, « le pouvoir aux soviets », n'avait aucune signification que les travailleurs puissent saisir. Leur mot d'ordre « soutien à l'armée

15. *Op. Cit.* Edition 1938. Paes 258-259. Passage supprimé en 1951.

16. *Op. Cit.* Edition 1979 en français. Page 268.

17. Voir en particulier « Discussion sur la Chine », notes prises par Isaacs de ses entretiens avec Trotsky en août 1935. Tome 6 des *œuvres de Léon Trotsky*. EDI Paris. p. 109.

rouge - soutien aux soviets » ne comportait aucune relation avec les intérêts ou les revendications immédiates des ouvriers. Effrayé par l'impuissance d'un tel programme, qui les condamnait à l'impuissance, le parti communiste introduisit soudain fin 1931 le mot d'ordre trotskyste d'une assemblée nationale élue.¹⁸

Il poursuivait :

« Le "front national uni" fut recréé en 1937 dans une nouvelle perspective historique. En 1927, le parti communiste chinois se tenait à la tête d'un mouvement de masse énorme. En 1937, il dirigeait une armée paysanne de cent mille hommes, isolé des grandes masses du peuple. En 1927, les communistes croyait que la classe ouvrière pouvait gagner "l'hégémonie" dans le bloc avec la bourgeoisie et mener le combat de libération nationale à la victoire. En 1937, les communistes formaient un bloc fondé sur l'absorption de l'Armée rouge dans le Guomindang et la conduite d'un combat anti-japonais qui servirait les intérêts immédiats de la bureaucratie soviétique. »¹⁹

A cette analyse de 1938, Isaacs substitue en 1951 un chapitre où toute référence au combat de l'Opposition de gauche a disparu, d'où toute polémique sur le « front national uni » est absente, où la lutte des classes n'existe plus. « L'impasse du totalitarisme » est marquée par la guerre froide et fait plutôt figure d'appel au « monde libre » :

« C'est peut être le paradoxe ultime de toute cette histoire que les espérances en un monde futur, grandies sur une base humaine tolérable, résident maintenant dans le monde occidental, qui fit tant pour mettre l'Asie dans l'impasse actuelle, et surtout les Etats Unis, qui a hérité d'un monde que l'Europe a tant contribué à édifier... Le plus formidable et le plus arriéré des obstacles est la barrière de l'impérialisme totalitaire russe... En tout cas, nous devons transformer notre monde paralytique et créer une société globale dans laquelle l'Asie et l'Afrique pourront prospérer avec nous, comme elles l'entendront, plutôt que de créer une nouveau groupe de tyrannies, dont la Russie aura été la première et la Chine la seconde. »²⁰

Assurément, en rédigeant cette conclusion, Isaacs rejette en bloc les leçons qu'il tirait en 1938. Il est même en contradiction avec l'essentiel des analyses, reprises de l'édition de 1938, qu'il continue à développer au cœur de son travail. Son départ du Socialist Workers Party en 1940, son abandon de toute lutte politique, puis l'incroyable climat politique américain dû au maccarthysme des années 1950, peuvent expliquer cette surprenante conclusion que l'auteur a eu la sagesse de ne pas reprendre pour la seconde édition révisée en 1961.

La Tragédie de la Révolution chinoise, après cette lecture croisée de trois éditions et de leurs avatars, n'en reste pas moins, quarante-cinq ans après sa parution, un des ouvrages indispensables à la compréhension du mouvement communiste chinois et de l'Internationale communiste dans les années 1925-1927. Malgré sa volonté, l'auteur ne peut lui enlever l'empreinte de Trotsky, qui donne à ce travail toute sa qualité.

18. *Op. Cit.* Edition 1938. Pages 432-433.

19. *Op. Cit.* Edition 1938. Page 450.

20. *Op. Cit.* Edition 1951. Page 339.

DOCUMENTS

Documents Sneevliet

Les deux documents qui suivent émanent de Henk Sneevliet (Maring), ce militant néerlandais qui fut envoyé en Chine par l'Internationale communiste à l'été 1921 et, au cours de son voyage, après une prise de contact avec Sun Yat-sen et le Guomindang, proposa l'entrée des militants communistes dans ce parti nationaliste. Ce vétéran social-démocrate, organisateur des premiers noyaux communistes en Indonésie, devenu un des dirigeants du P.C. hollandais et une des figures de proue de l'Internationale communiste, fut exclu de l'I.C. en 1927. Il fonda en 1929 un nouveau parti, le R.S.P., qui, d'abord très réservé à l'égard de l'Opposition de gauche que dirigeait Trotsky, rejoignit en septembre 1933 la L.C.I. et s'engagea dans la voie de la IV^e Internationale en faveur de laquelle il signa en 1933 la Déclaration des Quatre. Après la fusion en 1935 du R.S.P. avec l'O.S.P., issu du parti social-démocrate, le R.S.A.P. issu de cette fusion signa la « Lettre ouverte pour la IV^e Internationale », mais les relations commencèrent à se détériorer avec le S.I. et avec Trotsky. Sneevliet claqua la porte de la conférence internationale en juillet 1936 et ne participa pas à celle de septembre 1938 : un peu moins d'une année auparavant, il avait coupé les ponts en excluant du R.S.A.P. les partisans des positions de Trotsky et du S.I. Engagé dans l'action clandestine avec l'occupation allemande, Sneevliet et ses proches collaborateurs, arrêtés, furent passés par les armes en avril 1942.

Les deux documents ci-dessous se rapportent à la première mission que Sneevliet effectua en Chine en 1921-1922 au compte de l'exécutif de l'I.C., sous le nom de H. Maring. Le premier est le second rapport qu'il rédigea sur sa mission — à son retour —, un rapport antérieur ayant été envoyé par la valise diplomatique de Pékin. Le second est le résumé fait par Harold R. Isaacs des notes qu'il avait prises en écoutant Sneevliet qui l'avait reçu le 19 août 1935.

On sera frappé du contraste entre les deux documents sur certains points importants. En 1935, Sneevliet assure à H.R. Isaacs qu'il n'a pas rédigé de rapport de sa mission. Or nous pouvons constater qu'il en avait rédigé deux. Pouvait-il l'avoir oublié? C'est peu vraisemblable,

puisque, en 1933, lors du procès contre Sneevliet qui s'était proclamé solidaire des marins mutinés du cuirassé *De Zeven Provinciën*, l'accusation utilisa ce rapport de 1922 pour montrer aux juges à quel dangereux agitateur ils avaient à faire.

Dans le rapport de 1922, Sneevliet insiste, avec un mépris parfois un peu gênant, sur le caractère de « secte » de l'organisation communiste et sur la puissance du parti nationaliste qui, de toute évidence, le fascine. En 1935, il insiste plutôt sur son expérience javanaise et la façon dont il a construit les premiers noyaux socialistes, puis communistes, à partir de la pénétration et de la propagande dans le parti nationaliste Sarekat Islam, sans porter de jugement de valeur sur ses camarades chinois.

Enfin, on relèvera que, dans le rapport de 1922, Sneevliet indique l'hostilité des dirigeants communistes chinois à l'entrée dans le Guomindang, alors que, dans sa conversation avec H. R. Isaacs, il laisse entendre qu'ils ont au contraire été d'accord, ne s'intéressant vraiment qu'au « comment ». Et il avance toute une argumentation pour démontrer qu'il était « impossible » qu'ils aient été opposés à ce tournant dont il affirme qu'il ne leur fut pas imposé.

Pourquoi ces contre-vérités, ces omissions? Nous ne retiendrons pas la défaillance de mémoire car elle n'est pas nécessaire à expliquer un changement de point de vue très explicable par ailleurs. Sneevliet fait en 1922 un rapport probablement très franc sur ce qu'il a vu, fait et surtout ce qu'il pense qu'il faut faire et revendique hautement pour lui la paternité de l'idée de l'entrée dans le Guomindang, idée neuve, dont il estime qu'elle doit beaucoup apporter au mouvement. Lorsqu'il reçoit en 1935 le jeune Américain, la situation a bien changé à cet égard: en 1927, c'est Tchiang Kai-chek, dirigeant du Guomindang, qui a dirigé l'écrasement de la seconde révolution chinoise et le massacre des cadres communistes. Dans une polémique retentissante, Trotsky, qu'il a rejoint depuis deux ans, a dénoncé la politique « criminelle » de Staline-Boukharine » qui a « subordonné » le P.C. chinois au Guomindang et, en portant atteinte à son indépendance de classe, a voué le prolétariat à la défaite.

Sneevliet cherche donc à dégager sa responsabilité. L'accent mis sur l'expérience dans Sarekat Islam est destiné à démontrer que la politique qu'il a inaugurée en Chine pouvait avoir une tout autre issue. Il rejette sur les dirigeants du P.C. chinois ce dont eux-mêmes l'accusent, à savoir d'avoir collaboré avec les dirigeants de l'Internationale pour leur faire accepter cette politique qui était sans doute le premier pas vers la « subordination » au Guomindang. Dans sa correspondance avec Harold R. Isaacs, Trotsky devait d'ailleurs beaucoup insister sur le fait qu'il faisait beaucoup plus confiance à la version donnée de ces décisions par Chen Duxiu que par Sneevliet.

Pourquoi enfin Sneevliet assure-t-il à H.R. Isaacs qu'il n'a pas rédigé de rapport? On peut supposer que c'est parce qu'il n'aurait

aucune raison de ne pas montrer un tel rapport à un jeune militant américain qui vient l'interroger sur son rôle personnel avec une chaleureuse recommandation de Trotsky. Mais ce rapport indique sans aucune discussion possible que les dirigeants du P.C. chinois ont été en 1922 *hostiles* à l'entrée dans le Guomindang, contrairement à ce qu'il affirme. Il nie l'existence d'un rapport pour ne pas démentir par un document ce qu'il affirme, à savoir la responsabilité initiale de Chen Duxiu dans la politique d'entrée dans le Guomindang.

Ainsi ces deux documents nous apparaissent-ils instructifs non seulement en eux-mêmes et par ce qu'ils nous apprennent de la mission de Maring-Sneevliet en 1921-22 en Chine, mais par ce que fait apparaître leur comparaison. Certains en tireront des conclusions quant à l'immoralité des dirigeants politiques en général ou communistes en particulier, trotskystes compris, puisque l'un d'entre eux est pris ici en flagrant délit de mensonge. Mais d'autres préféreront relever la nécessité de la vigilance vis-à-vis du « témoignage » en cette heure de vogue de l'« histoire orale », précieuse à condition de la soumettre à critique et vérification.

Extraits du Rapport de Maring (Sneevliet) à l'Exécutif de l'I.C. sur sa mission en Chine (11 juillet 1922)

[...]

Travail du début de juin au 10 décembre

Chine

Le travail a été commencé à Shanghai dans des conditions très défavorables. Bien que cette ville soit l'un des plus gros centres industriels de Chine, il n'y existe pas de mouvement ouvrier comme nous le connaissons. La grande excitation parmi les intellectuels qui a suivi le traité de Versailles s'est apaisée et les dirigeants du mouvement étudiant ont reçu du gouvernement chinois la possibilité de poursuivre leurs études à l'étranger. En conséquence, l'organisation étudiante a perdu toute signification. A une seule exception (les ouvriers des chemins de fer près de Pékin) il n'y a que les ouvriers de la province du Guangdong qui soient réunis dans des organisations modernes. Les formes anciennes d'organisation ouvrière qui existent en Chine, comme les guildes et les sociétés secrètes, comme les groupes bleus et rouges à Shanghai constituent plus un obstacle qu'une aide pour le développement d'un mouvement ouvrier sain. Le nombre d'ouvriers d'usine modernes est encore très réduit. L'industrie moderne, avec l'aide particulière du capital étranger, est en train de se développer rapidement, mais les ouvriers d'usine ne sont encore qu'un groupe minuscule dans la population chinoise. Les émigrants chinois qui sont partis à Singapour et le long de la route, à Colombo, aux Indes néerlandaises, aux Philippines, etc., qui sont les grands capitalistes chinois, n'ont pas investi encore leur capitaux en Chine. On dispose d'un certain matériel statistique: un livre allemand estime qu'il y a en Chine 400 000 ouvriers d'industrie. Si l'on en juge d'après Shanghai et Hongkong, cette estimation est trop basse. On trouve très facilement des ouvriers dans les centres industriels en dépit des conditions de travail tout à fait misérables, à cause de l'afflux dans les villes de paysans pauvres. Jusqu'à présent les ouvriers ont conservé

en général leurs liens avec leurs familles paysannes et retournent au village au bout de quelques années. Un grand nombre de femmes et d'enfants, à partir de l'âge de sept ans, souvent, travaillent dans les usines pour des salaires qui, pour les enfants dans les usines textiles, par exemple, ne dépassent pas vingt shillings par mois. Ils travaillent douze heures, jour et nuit. Les adultes ne gagnent pas plus de deux livres par jour. L'immense majorité des ouvriers sont illettrés.

La grande masse de la population chinoise est faite des paysans pauvres, mais qui ont tous un bout de terre à eux. A l'intérieur, il n'y a presque aucune liaison avec le monde capitaliste extérieur. Les luttes de classes, comme autrefois chez les paysans russes et maintenant les paysans indiens, n'existent pas pour les paysans chinois. Les taxes élevées que doivent payer les paysans indiens et coréens sont inconnues. Ainsi les masses paysannes sont-elles complètement indifférentes et n'ont politiquement aucune influence. Elles souffrent passivement dans les diverses guerres civiles entre les chefs militaires qui font partie de la vie normale de la jeune république chinoise. Le conflit entre les puissances étrangères qui ont des intérêts en Chine nourrit dans une large mesure ces guerres civiles. Toute la vie est dominée encore sur le plan politique par ces puissances étrangères ; jusqu'à maintenant il n'existe pas de classe développée qui puisse donner une direction dans la période qui vient.

Pendant que le camarade Voitinsky œuvrait à Shanghai, un groupe de communistes chinois a été formé sous la direction du camarade Chen Duxiu, qui avait publié pendant quelques années le journal *Xin Qingnian* (*La Jeunesse*). Ce groupe a des branches dans sept à huit centres, mais ses effectifs ne dépassent pas 50 à 80 membres pour toute la Chine. Ils étudient dans des écoles ouvrières, mais il a fallu abandonner ces dernières de nouveau quand le camarade Voitinsky est parti, parce qu'on n'a pu trouver aucun soutien financier. Le camarade Chen [Duxiu] était membre du gouvernement provincial et organisait l'éducation.

En juillet 1921 des représentants des groupes locaux se sont réunis à Shanghai et ont décidé de former un parti communiste et de rejoindre le Comintern, bien qu'il eût été préférable de demeurer un groupe de propagande. Le parti devait travailler dans l'illégalité. On demanda au camarade Chen Duxiu de quitter son travail à Canton et de prendre la direction politique du parti. Le parti a publié une revue communiste mensuelle, régulièrement et une propagande régulière pour l'organisation syndicale a été recommencée dans les centres de Shanghai, Canton et Pékin. Un journal hebdomadaire a été publié à Pékin et Shanghai avec la coopération du représentant de Profintern. Dans ces deux villes et à Canton, des écoles ouvrières ont été remises sur pied pour former des cadres pour le mouvement syndical. Quelques brochures communistes ont été traduites en chinois. La conférence de Shanghai en juillet a dû être interrompue brutalement à cause des mesures que la police française était en train de prendre. Le camarade Chen [Duxiu], qui avait éprouvé

de grandes difficultés dans son travail d'éducation à Canton, particulièrement aux mains du Guomindang, vint à Shanghai à la fin d'août, après que les représentants du Comintern l'aient invité à prendre en mains le travail politique dans la petite secte communiste. Un secrétariat ouvrier a été fondé à Shanghai: il publiait le nouvel hebdomadaire et prenait contact avec divers groupes ouvriers. A cet égard, les sociétés secrètes firent tout de suite des difficultés. Le secrétariat soutint les ouvriers dans plusieurs grèves locales qui aboutirent à une hausse des salaires, mais aucune organisation moderne importante ne fut constituée à Shanghai. Du fait que le parti communiste ne travaillait que dans l'illégalité, il n'avait aucun succès remarquable. Aucun contact fut établi avec le mouvement nationaliste du Sud. Nous avons conservé le contact en permanence avec ce petit groupe. Dans les instructions que le camarade Nikolsky avait reçues d'Irkoutsk, on lui avait dit d'assister à toutes les conférences de la direction du parti. Les camarades chinois n'ont pas accepté; ils y voyaient une tutelle et il en a résulté des difficultés.

Pendant quelque temps les camarades de Shanghai pensaient que les membres ne devraient être choisis que parmi ceux des candidats qui, selon l'opinion du groupe local, étaient des communistes convaincus. Plus tard, cette limitation artificielle de l'organisation a été abandonnée et l'admission comme membre facilitée. L'organisation de jeunesse à Shanghai qui avait compté jusqu'à 200 membres en 1920-21, avait perdu pas mal de ses membres à l'été de 1921. Pendant quelque temps, le travail chez les intellectuels a cessé complètement. Depuis que le camarade Zhang Tailei est revenu du III^e congrès mondial, la propagande parmi les jeunes a de nouveau été faite systématiquement. Dans la Chine du Sud surtout, la propagande communiste parmi les jeunes a été tout à fait fructueuse.

Irkoutsk a envoyé des instructions pour qu'on envoie des représentants de Chine, Corée et Japon à une conférence des peuples orientaux et le comité exécutif du parti chinois a commencé à composer une délégation. On a envoyé des camarades à Canton et quelques autres villes pour inviter les groupes à y participer, et des membres du Comintern ont essayé de prendre contact avec le parti nationaliste de Sun Yat-sen dans ce but. Ce parti a envoyé un représentant à Irkoutsk. Tandis que ces efforts se poursuivaient, on décida que je devais faire le voyage au quartier général de Sun Yat-sen à Guilin et y nouer des contacts plus étroits avec les dirigeants du Guomindang à Canton. Le camarade Zhang Tailei fut envoyé au Japon pour inviter les camarades à venir à la conférence à Irkoutsk.

Les hebdomadaires de Shanghai et de Pékin ont paru régulièrement de même que la revue communiste mensuelle, qui a surtout reproduit des traductions. Nous avons essayé de fusionner les deux mensuels *La Jeunesse* et *Communiste*, puisqu'ils avaient le même contenu, et, avant mon départ, *Communist* avait cessé de paraître. Nous avons eu quelques

discussions avec l'exécutif du parti sur la publication d'un hebdomadaire politique, mais en avril de cette année, rien n'était sorti de ce plan.

Pour la conférence de Washington, les thèses du C.E de l'I.C. ont été traduites et publiées. Mais la conférence n'a nulle part soulevé de passions politiques à un degré comparable à celle de Versailles. Il y a eu des manifestations dans quelques villes et notre parti y a pris part. Il n'y a pas eu de mouvement général dirigé contre Washington. On sait que le gouvernement de Sun Yat-sen n'avait pas envoyé de représentants à Washington.

Le parti s'est occupé de traduire et de publier la littérature communiste. Ainsi *L'Etat et la Révolution* de Lénine a été traduit et publié par un camarade chinois.

Le travail du 10 décembre à la fin d'avril 1922

Relations avec le Guomindang

Le 10 décembre, le camarade Zhang Taili en tant que traducteur et moi-même avons entrepris un voyage terrestre à travers le Hunan pour aller rendre visite à Sun Yat-sen qui avait à l'époque concentré ses troupes à Guilin dans la province du Guangxi. J'y ai passé neuf jours comme hôte de Sun Yat-sen, et j'ai ensuite continué le voyage vers Canton où j'ai été en communications quotidiennes avec les dirigeants du Guomindang pendant la grève des marins. J'ai passé dix jours à Canton et je suis reparti par route vers Shantou. Ce voyage à travers le Sud a été pour moi la partie la plus importante de mon séjour en Chine. A Shanghai, j'avais eu une idée très pessimiste du mouvement en Chine et de ses possibilités. Je découvris dans le Sud qu'un travail fructueux est possible et peut aboutir. Dans quelques villes de province, j'ai constaté à quel point les jeunes Chinois s'intéressent aux problèmes du socialisme. J'ai assisté à des réunions de jeunes à Changsha, à Guilin, à Canton et Haifeng. Il existe là des clubs locaux d'étudiants, intéressés par les théories anarchistes et socialistes. On peut dire en général de ces organisations de jeunesse qu'elles ont en pratique peu contribué au développement du mouvement ouvrier. Ce n'est qu'à Changsha que notre groupe de jeunes a organisé la manifestation contre Washington et fondé une association des ouvriers locaux du textile qui se sont mis en grève à la fin de décembre 1921. A cette date, les deux dirigeants de l'organisation de jeunesse ont été arrêtés et assassinés par le gouverneur. A l'intérieur, il est particulièrement difficile pour les jeunes gens de faire un travail pratique, parce que les conditions sont encore tout à fait moyenâgeuses. Il n'existe pas de transports; je suis allé dans des villages où l'on ne pouvait trouver aucun produit européen ou japonais, mais où tout était produit par le village lui-même. Dans de telles régions, on ne peut évidemment pas faire grand chose pour nos objectifs avec les artisans locaux.

Je voudrais maintenant discuter le caractère de l'organisation Guomindang. Dans des discussions avec les différents dirigeants, il m'est apparu qu'il existe dans le Guomindang quatre types de membres :

1. L'intelligentsia dirigeante. Ce sont surtout des hommes qui ont participé à la révolution de 1911. Nombre d'entre eux ont connu le socialisme au Japon ou en France et se disent socialistes. Sun Yat-sen est l'un de ceux-là ; il m'a dit personnellement qu'il se considère comme un bolchevik. Un groupe de trois des collaborateurs de Sun Yat-sen a publié pendant quelque temps à Canton une revue marxiste mensuelle. Ce travail n'a été interrompu que quand l'expédition du Nord a été organisée. J'ai également rencontré plusieurs officiers parmi les contacts que j'ai eus, qui manifestaient un grand intérêt pour la révolution russe et l'organisation de l'Armée rouge.

2. Les émigrants. Ce sont les éléments capitalistes dans le Guomindang. Ces Chinois ont toujours financé le parti : il en attendent l'unification de la Chine, l'établissement de la loi et de l'ordre, l'élimination de l'influence de division des seigneurs de la guerre qui se combattent les uns et les autres et la défense de l'indépendance de la Chine de la domination étrangère. La bourgeoisie chinoise est installée dans les colonies à l'étranger et n'a commencé que très récemment à fonder en Chine même des sociétés capitalistes. Elle n'a pas d'objectifs politiques propres clairs. Les dirigeants du Guomindang ne peuvent réellement exprimer les besoins de ce groupe.

3. Les soldats de l'armée du Sud. Ces éléments *déclassés*, qui vivent dans des conditions très défavorables, ont partiellement rejoint le parti, quand bien même certains généraux sont contre l'organisation politique des soldats. Les jeunes officiers qui appartiennent au Guomindang font de la propagande parmi les soldats, et Sun Yat-sen lui-même, après son arrivée à Guilin, a discuté les objectifs de l'organisation Guomindang dans plusieurs réunions et a expressément cité l'exemple de l'Armée rouge russe dans ses entretiens.

4. Les ouvriers. Sun Yat-sen a eu depuis longtemps des contacts avec les ouvriers surtout dans la province du Guangdong et dans les émigrants. Des dirigeants de ce parti ont soutenu l'organisation de syndicats à Canton et pendant les grèves se sont rangées du côté des ouvriers. J'ai vu clairement, au cours de la grande grève des marins en janvier de cette année, combien était étroit le lien entre les ouvriers et le Guomindang. Toute la grève était dirigée par des membres de cette organisation politique. Les grévistes participaient aux manifestations nationalistes de ce parti et toute l'aide financière provenait du Guomindang. Tandis que le parti communiste à Canton n'avait pas la moindre liaison avec les marins en grève et ne soutenait pas la grève parce que le parti, là, pensait qu'il ne pouvait militer que dans l'illégalité, les liens entre le Guomindang et les grévistes étaient si étroites que 12 000 marins de Canton, Hongkong et Shantou environ sont devenus membres de ce parti politique.

Le programme du parti permet à ces différents groupes de le rejoindre. Son caractère essentiel est le nationalisme. Il a trois principes : contre la domination étrangère ; pour la démocratie ; et pour une vie digne d'êtres humains pour tous les citoyens. Cette dernière revendication est interprétée dans un sens socialiste par Sun Yat-sen et ceux qui sont d'accord avec lui. En 1920, Sun Yat-sen a publié un livre sur le développement économique de la Chine. Ce livre contient ses plans pour une économie capitaliste d'Etat ; il déclare dans la préface que cette économie capitaliste d'Etat doit conduire à une forme socialiste de production. Sun Yat-sen veut développer la Chine avec l'aide d'emprunts étrangers mais souhaite interdire toute ingérence étrangère dans les affaires de la Chine. Après que le Guomintang ait été battu par Yuan Shikai dans la première révolution et que nombre de ses membres soient passés à l'ennemi, le programme du Guomintang a été amendé pour inclure la discipline comme quatrième point, c'est-à-dire qu'on demande maintenant une obéissance inconditionnelle au président. En adhérant, les nouveaux membres doivent prêter serment en ce sens. Ce quatrième principe est un obstacle à la croissance du parti chez les jeunes intellectuels. Sun Yat-sen s'est plaint à moi des jeunes intellectuels intéressés par le socialisme, qui forme de petits groupes et des sectes et n'ont aucun poids dans la vie politique de la Chine. D'autres dirigeants du parti m'ont dit que depuis la défaite des Mandchous, l'attrait du parti chez les intellectuels avait beaucoup grandi parce qu'on ne met plus aussi vigoureusement l'accent sur les principes nationalistes du parti. La rédaction du programme fait qu'il est possible à des socialistes d'en être membres et l'on trouve des représentants de diverses tendances socialistes parmi ses membres. Depuis que Sun Yat-sen a commencé à organiser l'expédition contre le gouvernement du Nord, la position du parti est devenue anormale. On ne tient plus de congrès. Sun Yat-sen exerce des pouvoirs dictatoriaux, exactement comme dans le gouvernement du Sud dont il était le président. L'ancien parlement chinois, qui avait été convoqué à Canton, a donné à Sun Yat-sen ses pouvoirs dictatoriaux. C'est lui qui est l'initiateur de l'expédition et, depuis le début, il a été combattu par le général Chen Jiongming qui était secrétaire du parti. Ce dirigeant pensait que le Guomintang devait pour le moment limiter son activité à la province du Guangdong. Il s'est opposé à l'élection de Sun Yat-sen comme président du gouvernement du sud, parce qu'il veut la décentralisation, non la centralisation, pour la Chine. Comme il voulait une fédération de provinces autonomes, il sympathisait avec la politique de Wu Peifu. La province du Guangdong devait supporter presque tout le coût de l'expédition. Et Chen Jiongming ne voulait porter aucune responsabilité pour l'expédition, bien qu'on lui ait demandé à trois reprises d'accepter le commandement suprême. Mais il a refusé d'avoir quoi que ce soit à voir avec elle et est resté à Canton. Ses troupes, les meilleures de l'Armée du Sud, sont également restées à l'arrière, dans le

Guangdong. On n'en était pas encore arrivés à la rupture complète entre les deux chefs en janvier et février. J'ai eu trois longs entretiens avec Sun Yat-sen sur la possibilité d'une reconnaissance par la Russie et d'une alliance avec elle. Il croyait que la conférence de Washington avait créé pour la Chine une situation plus défavorable encore, mais pensait qu'une alliance avec la Chine serait impossible pratiquement tant qu'il n'aurait pas conclu victorieusement son expédition contre le Nord. Il a déclaré qu'après l'expédition, il proposerait immédiatement une alliance ouverte avec la Russie. Son opinion était que Russie et Chine ensemble pourraient réaliser la libération de l'Asie. Cependant une alliance avec la Russie à un moment inopportun ne ferait que provoquer contre lui une intervention immédiate des grandes puissances. Il exprimait l'opinion qu'il jugeait possible de régler les affaires chinoises sans intervention des grandes puissances s'il ne s'engageait pas dans des liens avec la Russie. J'ai souligné que sa propagande nationaliste devait conduire également à une intervention et qu'il ne pouvait pourtant pas négliger cette propagande parce qu'autrement sa position dépendrait entièrement du soutien de quelques généraux qui pourraient au mieux le conduire à un autre « compromis de Nankin ». Il est arrivé plusieurs fois que des généraux qui le soutenaient l'ont abandonné, et l'exemple de Chen Jiongming est la preuve que l'interprétation de Sun Yat-sen ne mène nulle part. Mais, en janvier, il ne pouvait aller plus loin que l'établissement de liens officieux avec la Russie et il accepta d'y envoyer ses meilleurs camarades.

J'ai rencontré à Canton quelques membres du gouvernement du Sud qui ont tous une attitude positive à l'égard de la révolution russe. En particulier le président bien connu du premier parlement chinois, Zhang Ki, se prononçait pour une dictature du parti en Chine et espérait pouvoir soutenir le mouvement dans le Sud en organisant les Chinois révolutionnaires au Nord, en Mongolie ou en Sibérie. Seul Chen Jiongming, avec qui j'ai eu trois longues discussions, ne voulait rien avoir à faire avec une dictature de parti. Il s'intitulait socialiste lui aussi. Quand il avait été le général d'une armée révolutionnaire dans le Fujian, il avait été complètement du côté de la révolution russe. Mais les développements en Russie l'avaient poussé à droite. Il défendait la position qu'il était possible d'instituer le capitalisme d'Etat dans la province du Guangdong avec ses trente millions d'habitants. Le capitalisme privé pouvait être refoulé et, sur le plan politique, on pouvait établir une forme démocratique de gouvernement avec localement pas mal d'autonomie. Il croyait la centralisation impossible en Chine et que le programme du Guomindang n'était pas suffisant. Il voyait la nécessité de former un nouveau parti socialiste. Il soutenait financièrement un quotidien dont les rédacteurs étaient communistes, exactement comme il avait toujours soutenu les ouvriers en grève. Il voulait envoyer un représentant en Russie et disait qu'il n'avait rien contre l'installation à

Canton d'un bureau de l'Internationale communiste. Il espérait réorganiser l'armée avec l'aide de conseillers militaires russes. Bien que son attitude de l'époque fût très négative à l'égard de Sun Yat-sen dans ces entretiens, on ne pouvait à l'époque prévoir que la rupture entre eux était imminente. Depuis la rupture s'est produite après que son collaborateur a été assassiné et il a été révoqué comme gouverneur du Guangdong. Il s'est retiré à l'intérieur de la province avec son armée, attendant de voir les mesures que Sun Yat-sen, qui était revenu à Canton, allait prendre contre lui. Puis il s'est tourné contre Sun Yat-sen, et le résultat a été que ce dernier a été chassé, le gouvernement du Sud dissous et que Chen Jiongming, lui-même s'est proclamé d'accord avec les plans de réorganisation de Wu Peifu. A l'époque où j'étais avec Chen Jiongming, il savait déjà que Sun Yat-sen était sur le point de conclure une alliance militaire avec le seigneur de la guerre mandchou Zhang Zuolin. Sun défendait cette tactique en disant qu'il ne pouvait que de cette façon venir à bout de Wu Peifu.

Le gouverneur du Guangdong avait dans sa province des pouvoirs dictatoriaux. Aucune mesure de type socialiste n'avait été prise et à Canton aucune mesure indiquant qu'on allait suivre une politique socialiste. Quelques représentants ouvriers avaient reçu des emplois dans l'administration de la ville, mais en si petit nombre qu'ils ne pouvaient exercer aucune influence. Pour les conditions chinoises, l'organisation de syndicats a beaucoup progressé. Les ouvriers du bâtiment ont un grand syndicat moderne, avec des branches en province et a conduit victorieusement plusieurs grèves locales pour des augmentations de salaires. Cette organisation est sous l'influence d'un petit nombre de camarades. Elle cherche le contact avec des organisations locales dans d'autres villes de Chine et veut former un syndicat national. Plus importante est l'association des marins qui compte environ 12 000 membres et qui a gagné la grande grève contre les compagnies de navigation à vapeur et contre le gouvernement britannique à Hongkong en janvier avec l'aide du Guomindang. Parmi les métallurgistes, il n'existait jusqu'à présent que les anciennes formes d'organisation ouvrière, mais on s'occupe activement de constituer un syndicat plus moderne. Je crois ne pas exagérer en évaluant le nombre de travailleurs syndiqués à Canton à 50 000 environ. Il me semble possible de mettre les travailleurs organisés à Canton *en contact avec le Profintern*. Il existe une société ouvrière de secours mutuel, dirigée par un camarade chinois qui est revenu d'Amérique et qui fait de la propagande communiste. Cette organisation a fait une manifestation en conjonction avec un groupe de jeunes le 15 janvier, pour commémorer Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht. Deux mille ouvriers y ont pris part, mais, bizarrement, le groupe communiste s'est tenu à l'écart de cet événement de propagande.

Le gouvernement provincial a fondé une école afin de former des propagandistes pour le Guomindang. Elle fait des cours du soir pour les

ouvriers de Canton. Le *curriculum* prévoit une formation en théories socialistes.

Après un voyage en Chine du Sud, j'ai visité la légation russe à Pékin pour rendre compte et aussi proposer une représentation russe dans le Sud. Le consul a envoyé mon rapport préliminaire pour le Narkomindel et le Comintern un Russie. Comme je ne pouvais voyager par la route de terre à travers la Sibérie, j'ai quitté Shanghai le 24 avril, après quelques conversations avec des membres du comité central du Guomindang. J'ai suggéré à nos camarades d'abandonner leur exclusive à l'égard du Guomindang et de commencer leur activité politique à l'intérieur du Guomindang par l'intermédiaire duquel on peut facilement avoir accès aux ouvriers du Sud et aux soldats. Le petit groupe n'a pas à renoncer à son indépendance; bien au contraire, les camarades doivent décider ensemble de la tactique qu'ils utiliseront à l'intérieur du Guomindang. Les dirigeants du Guomindang m'ont dit qu'ils autoriseraient la propagande communiste à l'intérieur de leur parti. Nos camarades étaient contre cette idée. Les perspectives de propagande pour ces petits groupes sont particulièrement minces tant qu'ils ne veulent pas s'unir au Guomindang. C'est seulement parmi les jeunes que nous avons plus de possibilités. Un camarade russe, représentant de l'Internationale de la jeunesse, est arrivé à Shanghai. Avec quelques camarades chinois, il a préparé un congrès de jeunes qui s'est tenu en mai. Dans le Sud particulièrement, quelques organisations de jeunes se sont bien développées; si ces groupes locaux s'unissent dans une association unique, il est possible de créer une importante organisation de jeunesse. J'ai conseillé au comité exécutif du parti de transférer son siège à Canton et de travailler ouvertement au moins là. Il faudrait aussi envoyer quelques communistes à Java afin de combattre les mauvaises conséquences de la politique gouvernementale ici.

Salutations communistes,
H. Maring.

La question chinoise 1920-1923

J'ai été envoyé en Chine à la suite de ma participation au II^e congrès de l'Internationale communiste en 1920 auquel je représentais le parti javanais. J'avais été expulsé de Java en 1919 et j'avais été invité de Hollande à Moscou au congrès de l'I.C. au début de 1920. Je fus affecté à la commission des affaires coloniales dont Lénine était président et qui comprenait Roy. J'en fus le secrétaire. Nous travaillions sur deux groupes de thèses, celles de Lénine et celles de Roy.

A cette époque, bien que le bureau de l'Internationale communiste à Irkoutsk travaillât en liaison avec l'Extrême-Orient, Moscou voulait un représentant direct de l'I.C. en Chine. Je fus nommé en août 1920. Après avoir un peu travaillé pour le Comintern en Italie et à Vienne et après avoir re-visité Moscou, je partis pour la Chine en avril 1921.

Je n'avais pas d'instructions particulières. Ma seule préparation antérieure fut dans les discussions et les thèses du II^e congrès mondial du Comintern. Il n'y avait pas d'autres instructions parce qu'on ne pouvait en donner aucune puisque seul le bureau d'Irkoutsk avait des informations sur ce qui se passait en Chine. Le bureau d'Irkoutsk était composé exclusivement de Russes. Il était en contact avec les envoyés officieux de Moscou à Pékin. Des négociations étaient en cours pour la reconnaissance par la Chine du gouvernement de la République d'Extrême-Orient à Tchita. Les Russes de Tchita étaient convaincus que Wu Peifu était l'homme avec qui il fallait travailler pour un mouvement nationaliste en Chine et pas Sun Yat-sen qu'ils considéraient comme un rêveur oisif. Ils étaient d'accord pour soutenir Wu Peifu. Le bureau d'Irkoutsk travaillait exclusivement en co-opération avec le gouvernement de Tchita. Son activité était gouvernée seulement par ce qu'il considérait être les intérêts de la Russie dans la Chine du Nord. C'était en 1920-1921.

Je dus partir pour Shanghai dès le début. Là se trouvaient à l'époque quelques représentants de la mission russe à Pékin, quelques hommes du G.P.U. etc., qui avaient des contacts avec les cercles de l'univer-

sité de Pékin. A Shanghai, je commençai à enquêter sur les conditions en Chine. Cela me mit en contact avec le quartier général du Guomintang dans cette ville. Sun Yat-sen était à Canton avec Chen Jiongming. L'idée du mouvement nationaliste de Chen Jiongming était de le limiter au Guangdong — une sorte de Staline développant l'idée du nationalisme dans une seule province. Sun Yat-sen avait en vue toute la Chine. Il désirait attaquer les militaristes pourris, les politiciens et les diplomates du Nord. Le principal ennemi de Sun Yat-sen, qui voulait organiser une expédition contre le nord, était Wu Peifu, que Sun considérait comme un instrument de l'impérialisme japonais. Le fantoche de Wu à la tête du gouvernement de Pékin à l'époque était Cao Kun. Zhang Zuolin était également un ennemi de Wu Peifu et entre lui et Sun Yat-sen, il existait des relations amicales. Sun Yat-sen critiquait le gouvernement de Tchita qui ne considérait Zhang Zuolin que comme un instrument de l'impérialisme japonais. Selon Sun, Zhang Zuolin, qui semblait être un simple instrument des Japonais aux yeux des Russes de Tchita, s'opposait en réalité aux Japonais, construisant des chemins de fer, des constructions portuaires rivales, etc. Sun Yat-sen gardait un représentant personnel à Moukden et pendant longtemps Wang Jingwei supervisa ces liaisons.

Sun Yat-sen était à Canton, préparant son expédition contre le Nord et, avec lui, les gens les plus importants du Guomintang. Wang Jingwei, Hu Hanmin, Liao Runkai, Tchiang Kai-chek, etc. A Shanghai, je rencontrai un des représentants les plus importants de Sun Yat-sen, Zhang Ki, un membre du premier parlement chinois où, en tant que partisan de Sun Yat-sen, il s'était occupé de combattre les emprunts étrangers. Il était plus développé politiquement et avait une optique plus occidentale que tous les gens que j'ai rencontrés par ailleurs jusqu'à ce moment. C'était vers la fin de 1921.

Dans le même temps, j'avais établi des relations avec les représentants russes à Pékin et avec le bureau d'Irkoutsk d'où je tirai mes premières informations sur les communistes chinois. J'appris d'eux que leurs liaisons avec la classe ouvrière étaient très minces. Ils avaient quelques individualités, mais il n'y avait guère eu jusqu'à cette époque de véritable travail d'organisation.

Le résultat de mon contact avec Jiang Ki fut une invitation du Guomintang à visiter Sun Yat-sen qui était à cette époque occupé à contrôler le Guangxi et organiser son expédition vers le Nord. Aussi, avec le communiste Zhang Tailei, je partis pour le Guangxi via le Hunan pour rencontrer Sun Yat-sen. A Changsha, la capitale du Hunan, je pris contact avec le gouverneur qui était considéré comme un ami du Guomintang et avec ses conseillers. Ayant appris qu'il y avait à Changsha une organisation de jeunes étudiants qui était en contact avec des éléments de la classe ouvrière (travailleurs du textile), je pris contact avec elle et passai une soirée à enseigner à ces étudiants la lutte de classes, la révolution russe et la nécessité de créer des syndicats avec leur aide.

Puis je me rendis au Guangxi où Sun Yat-sen était en train d'organiser ses forces pour marcher sur Hankeou. Je passai environ deux semaines avec Sun Yat-sen à son quartier général. Je fis aux officiers des conférences sur la révolution russe. Avec Sun, je discutai de la nécessité de l'activité de masse et de la propagande dans la classe ouvrière, etc. Je lui parlai du développement de l'organisation de masse javanaise de type nationaliste, Sarekat Islam. Le Sarekat Islam était la toute première forme d'organisation de masse à Java. Elle avait été constituée en 1911 et avait un caractère mixte, économique, social et religieux. Elle était dirigée contre l'exploitation des Javanais par les propriétaires européens de sucreries. Cette organisation de masse avait, comme son aile gauche (centrée à Samarang) une formation qui acceptait la propagande de l'association indienne social-démocrate que j'aidais à organiser et développer sa propre propagande sur les lignes de la lutte de classes. Cette propagande avait un fort soutien à l'intérieur de Sarekat Islam et ce fut surtout vrai pendant les années de guerre, 1914-1918. Le résultat fut qu'au congrès de 1918, la déclaration de principes accepta l'idée de la lutte contre le « capitalisme plein de péchés ». Le contact avec la gauche de Sarekat Islam créait la possibilité d'organiser des syndicats ouvriers sous la direction de nos hommes, dont le plus important était celui des cheminots. Les éléments purement nationalistes, qui s'opposaient à l'influence croissante de notre propagande socialiste, suivaient l'exemple du développement de syndicats et créaient les leurs. La forme lâche d'organisation du Sarekat Islam conduisit à une croissance rapide de l'influence de nos social-démocrates indonésiens, javanais et malayens. Au point que des syndicats furent créés jusque dans l'armée et ce en temps de guerre.

A partir de là, vous pouvez comprendre comment mon effort pour établir en Chine ce type de coopération avec le Guomindang reposait directement sur mon expérience positive de Java. Le maintien du caractère indépendant de notre parti communiste en Chine était la conséquence logique de cette ligne. A Java, ce fut réalisé. Pour la Chine, il était d'autant plus nécessaire de souligner l'indépendance du parti communiste et du mouvement ouvrier qu'il était né une bourgeoisie indigène alors qu'il n'en existait pas à Java. Il fallait s'attendre dès le début à ce que l'entrée de nos gens fût accueillie avec suspicion par les dirigeants du Guomindang. La possibilité existait également de tentatives pour acheter les nôtres et en faire les instruments de la politique du Guomindang. ce risque là est toujours présent quand on applique la tactique de travailler dans les organisations de masse de ce type.

La grande majorité à Hangzhou accepta ces idées. Il y eut deux adversaires dont le plus ardent était, si je me souviens bien, Zhang Guotao. Les arguments de ces opposants tournaient autour de la question de la valeur du Guomindang, de ses chances de devenir un mouvement de masse, et du problème de l'opposition à laquelle il fallait

s'attendre de la part des dirigeants du Guomindang. Chen Duxiu fut d'accord avec le point de vue que je défendis. Il n'y eut pas tellement une opposition précise que des demandes pour des explications supplémentaires, etc.

(A ce moment, on demande à Sneevliet des explications sur les divergences entre son compte rendu et celui de Chen Duxiu sur la conférence. Il répond :)

Si le compte rendu de Chen Duxiu était exact, il y aurait eu d'abord bien des possibilités de faire discuter la question à Moscou pendant la période qui a suivi la conférence de Hangzhou. Les camarades chinois auraient pu aussi soulever la question avec Joffé qui est venu plus tard en Chine la même année. Il n'y a pas eu de telles démarches. En second lieu, il n'aurait pu être question de « soumission à la discipline ». J'avais toujours été profondément opposé à de telles pratiques. En outre, je n'avais pas d'instructions spécifiques du Comintern. Je n'avais dans les mains aucun document.

Je suis d'avis que c'était l'unique tactique qu'il y avait à suivre. Tout dépendait de la capacité de nos camarades à maintenir leur indépendance et leur presse. A mon avis, cette méthode d'approche non seulement reposait sur l'expérience javanaise, mais était en profonde conformité avec les discussions au II^e congrès et les thèses coloniales qu'il avait adoptées.

En outre, la grande grève des marins de Hongkong prouva que le Guomindang avait un contact réel avec les organisations de la classe ouvrière et qu'il fallait entrer en contact amical avec lui. Il y avait une grande différence entre la situation des organisations ouvrières au Sud où elles se développaient comme partie intégrante du mouvement nationaliste et à Shanghai et dans le Nord où n'existaient à cette époque que quelques clubs ouvriers. Cela rendait d'autant plus nécessaire l'entrée dans le Guomindang. Ainsi trois facteurs contribuèrent-ils à cette décision : l'expérience javanaise, les thèses du II^e congrès et la position favorable des organisations prolétariennes dans le Sud sur des lignes nationalistes. Le risque encouru n'était pas grand. La forme d'organisation du Guomindang était lâche et la possibilité existait d'avancer nos idées dans le mouvement nationaliste et de développer un mouvement de masse révolutionnaire anti-impérialiste.

Quand Sun Yat-sen fut expulsé de Canton (en 1922) par Chen Jiongming, j'avais déjà eu avec lui un certain nombre d'entretiens à Shanghai. Il m'invita à venir développer mon point de vue sur le mouvement de masses au comité central du Guomindang. Il était devenu plus réceptif. Je lui déconseillai l'action militaire pour regagner Canton. Je le pressai de faire de Shanghai un centre actif de propagande chez les ouvriers de toutes les villes et parmi les paysans. Ceci fut accueilli par des points de vue très partagés à la direction du Guomindang. La droite rejeta cette forme d'activité. Elle espérait réaliser ses objectifs nationalis-

tes sans mouvement de masses. Mais la gauche, menée par Liao Jungkai, était pour. Sun Yat-sen avait été conduit à la suite de sa défaite de Canton à penser selon les lignes de l'activité moderne de masses et deuxièmement en termes d'aide de la Russie.

A cette époque, je revins à Moscou *via* Marseille, y arrivant (à peu près en septembre 1922) au moment où on avait décidé d'envoyer Joffé en Chine. Je rendis compte de mon travail au Comintern, particulièrement à Radek qui était censé être l'expert sur les questions chinoises. C'est de ma discussion avec lui que l'idée sortit et fut acceptée que je devais accompagner Joffé. Cela signifiait que je ne pouvais rester à Moscou que deux semaines. Dans cette période, j'écrivis un article dans *Die Kommunistische Internationale* sur le mouvement en Chine (H. Maring, « Die revolutionärnationalistische Bewegung in Süd-China », *Dei K.I.*, n° 22, 13 septembre 1922).

De ma discussion avec Radek, il ressortait clairement qu'ils étaient plus intéressés ici par les questions militaires que par la propagande et déjà à ce moment il y avait dans mon esprit un doute que deux lignes (existaient), deux centres de gravitation, le centre des intérêts russes et le centre de la révolution; en tout cas, mon rapport arriva et aboutit à mettre un terme à l'orientation de Tchita basée sur Wu Peifu. Cette idée fut complètement abandonnée. Je ne fis pas de rapport formel à l'exécutif du Comintern, mais repartis peu après avec Joffé qui était également partisan de relations amicales avec le Guomindang et avec qui, dans la période suivante, je coopérai très étroitement. A notre arrivée en Chine, Joffé alla à Pékin et moi à Shanghai et de ce moment commença entre nous une correspondance serrée et vivante sur le développement de l'affaire. Joffé pensait que nous devions aider les organisations ouvrières à entrer en étroites relations avec le Guomindang mais il n'était pas question de liquider ses deux organes.

Très tôt en 1923 je fus envoyé à Moukden pour voir Zhang Zuolin et parler avec lui du chemin de fer (je me demandais ce qu'un pionnier de la révolution avait à faire à se mêler à de telles relations et dans des affaires de ce genre!) A mon retour à Pékin je fus en contact quotidien avec Chen Duxiu. C'était l'époque du mouvement des cheminots de la ligne Pékin-Hankeou le « mouvement du 7 février ». L'activité du centre ouvrier de Hankeou s'était développée rapidement. Nous voyions à juste titre dans le ferment de Hankeou un résultat direct de la grève de Hongkong de 1922. Les faits de ce mouvement sont bien connus et je n'ai pas à y revenir. Vous vous souviendrez que la défaite des ouvriers de Pei-Han signifia l'interdiction du mouvement ouvrier à Hankeou pour un long temps. Avec la destruction du centre de Hankeou après le massacre du 7 février, des ordres furent donnés à Pékin pour qu'on arrête Maring et Chen Duxiu. Nous partîmes pour Shanghai peu après les fusillades de Zhengzhou.

Je suis resté en Chine jusqu'en octobre 1923. A cette époque le

développement le plus important a été l'établissement par Joffé de relations avec Sun Yat-sen. Sun était alors revenu à Canton avec un nouveau gouvernement et le quartier général Guomindang qui était constamment attaqué par Chen Jiongming. Après un bref séjour à Shanghai je vins à Canton où je rencontrai Sun trois à quatre fois par semaine sur la base de ma correspondance avec Joffé. Le 1er mai 1923, je m'adressai à un meeting public à Canton. A cette date, nos gens du parti étaient déjà au travail à Canton, Hankou, Pékin et Shanghai. Dans le Nord, il y avait eu peu de changements à la suite des décisions de Hangzhou, car le Guomindang n'avait pas une grosse importance dans cette région. Il était illégal dans toute la vallée du Yang-tsé qui était gouvernée par Wu Peifu. A Shanghai, il n'y avait que quelques dirigeants, pas un parti. Ce n'est qu'à Canton qu'il existait réellement et là, nos gens, comme Chen Duxiu, travaillaient dans les organisations ouvrières, publiaient brochures et journaux, etc.

Sun Yat-sen, jusqu'à l'époque même de sa mort, n'assimila pas réellement l'idée de l'activité de masse. Il l'acceptait, mais n'était pas intéressé de façon vitale. En 1923, il était indifférent. Il s'intéressait seulement aux questions militaires. Mais Canton était l'unique endroit où notre travail, le travail communiste, pouvait être fait. Les marins fournissaient la base de travail et on avait la possibilité de transformer le syndicat nationaliste en syndicat ouvrier socialiste et révolutionnaire. Cela aurait pu constituer notre point de départ.

Avant que je sois informé du départ de Joffé et de la venue de Karakhane et Borodine, on m'offrit d'abord d'être consul à Canton, puis correspondant de Rosta. Je refusai. Plus tard, quand je sus les changements qui avaient été faits, je partis. Je rencontrai Borodine sur sa route, à Kharbine. Le travail avait changé. Ce qui est arrivé plus tard est clair. Devant la possibilité de développer un réel mouvement de masses et de réelles organisations de masse, les communistes devinrent les instruments des dirigeants du Kuomintang. En tant qu'instruments, on ne leur donna les mains libres que pour forger les armes qui ne serviraient que plus tard que... Tchiang Kai-chek.

Les initiatives préparatoires prises en Chine auraient pu se révéler d'un grand profit pour le développement du mouvement ouvrier. Mais sous Staline, Karakhane, Borodine et Roy (un nationaliste d'origine) on paya un prix trop élevé pour la possibilité de développer une propagande de masse.

Documents Chen Duxiu

Chen Duxiu à la cour suprême du Jiangsu (20 février 1933)¹

Pendant cinquante-cinq ans, j'ai lutté contre la monarchie mandchoue et les seigneurs de la guerre contre l'idéologie féodale et l'impérialisme; luttant et faisant de la propagande pour l'objectif de reconstruction de la Chine, je me suis consacré à la cause de la révolution depuis le temps de ma jeunesse et plus de trente ans se sont écoulés depuis. Dans les temps anciens, c'est-à-dire au cours de la période qui a précédé le mouvement du 4 mai, mon travail était essentiellement concentré dans le milieu de l'intelligentsia. Par la suite, j'ai tourné toute mon attention vers les masses laborieuses des ouvriers et des paysans. Sous la poussée de la révolution internationale après la guerre européenne et des conditions internes, il est tout à fait naturel que j'aie opéré un tel tournant.

Dans la Chine arriérée et semi-coloniale qui est opprimée par l'impérialisme international de l'extérieur et souffre à l'intérieur sous les

1. Archives de la Hoover Institution on War, Revolution and Peace (Stanford, Californie), 13018, avec la permission de la direction des archives. Chen Duxiu, qui dirigeait la Ligue communiste de Chine, avait été arrêté le 15 octobre 1932 par la police du gouvernement du Guomindang avec l'aide de la police de la concession britannique. Il avait dans un premier temps été détenu au quartier général de Nankin, département de la justice militaire et on avait redouté qu'il soit traduit devant une juridiction militaire. Finalement, il avait été décidé de le faire juger par le tribunal (la cour suprême) du Jiangsu, auquel il adressa ce texte en février 1933. Le texte est retraduit ici d'une traduction en anglais faite par un Chinois et copiée sur un cahier d'écolier. Une note indique que cette déclaration, copiée de main en main, vrai « samizdat » avant l'heure, connut un énorme écho en Chine.

seigneurs de la guerre et la dynastie mandchoue, les hauts faits qui seront la réalisation de l'émancipation nationale et la démocratie politique, qui ne peuvent être accomplis que par le martyr et en versant son sang, ne peuvent être entrepris par les classes exploiteuses supérieures, couardes et compromises, qui ne pensent qu'à leurs propres intérêts. En outre, elles redoutent et haïssent la montée des classes inférieures qu'elles ont jusque là foulées au pied, beaucoup plus qu'elles ne redoutent et haïssent l'impérialisme, les seigneurs de la guerre et la dynastie mandchoue. C'est pourquoi elles n'ont jamais voulu et ne veulent pas entreprendre cette tâche, C'est seulement la combinaison des masses laborieuses les plus opprimées et les plus révolutionnaires des ouvriers et des paysans en Chine et des forces du prolétariat anti-impérialiste à l'échelle mondiale qui peut, à travers l'élan gigantesque et furieux de la révolution, détruire le joug de l'impérialisme et balayer tous l'oppression des *landlords* et de la dynastie mandchoue sur les autres. C'est seulement ainsi qu'on peut obtenir l'émancipation nationale, l'indépendance et l'unification, le développement économique et l'augmentation du niveau de vie des masses en général et en être assurés. La lutte pour l'émancipation des masses laborieuses des ouvriers et des paysans et la lutte d'émancipation nationale se fondent en un courant unique et ne peuvent être séparées l'une de l'autre. C'est la raison pour laquelle j'ai entrepris de fonder le parti communiste chinois après le mouvement du 4 mai dans l'année 1919.

L'objectif final du parti communiste est de réaliser une société libre dans laquelle on donnera de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins. Il n'y aura plus ni exploiteur ni classes. Tous les moyens de production n'appartiendront à personne d'autre qu'à la société dans son ensemble; l'équilibre entre la production et la consommation, à travers l'organisation de la société conformément aux besoins du peuple, sera établi à l'avance; les forces productives, grâce à une production et une distribution planifiées pourront atteindre un niveau infiniment supérieur à celui de la société capitaliste de propriété et de libre concurrence d'aujourd'hui; ainsi pourra être atteinte la suffisance matérielle pour chacun, dans un degré d'abondance suffisant pour que chacun puisse prendre ce dont il a besoin. C'est pourquoi le communisme, dans le sens de l'économie politique, est un système de production au développement supérieur au capitalisme. C'est de la même façon que le capitalisme est un système de production au développement supérieur au féodalisme. Il est bien loin d'être ce que certains disent, le vol pur et simple de la propriété de chaque riche par chaque pauvre, puisque c'est ainsi que les philistins voient le communisme. Ce système de production n'est pas du tout un produit fantaisiste de notre imagination. La Russie, tout arriérée qu'elle fût sur le plan économique, a fait une expérience préliminaire de tout cela et a obtenu ses premiers succès. Aucun pays capitaliste, dans le monde entier, n'échappe au gouffre de la crise économique,

cependant qu'au contraire, la Russie soviétique approche peu à peu de la prospérité. L'efficacité de ce nouveau système de production a été dans une large mesure révélée de cette façon et c'est bien connu dans le monde entier.

La révolution qui a renversé la monarchie mandchoue s'est produite sept années avant la révolution d'Octobre en Russie. Mais la prospérité actuelle de la Russie soviétique et la consommation de la Chine sont trop éloignées pour permettre quelque comparaison. Quelle en est donc la raison? L'opinion que nourrissent ceux qui affirment que le communisme est incompatible avec la Chine est un pur non-sens. Il est à peine nécessaire de dire que cet objectif final du communisme ne peut être atteint d'un seul coup et qu'il ne saurait encore moins être atteint par des moyens pacifiques. Sans la prise du pouvoir par les ouvriers et les masses des pauvres soulevées dirigées par les ouvriers, il est impensable. Ouvrant la voie à cet objectif, le parti communiste chinois a les tâches suivantes :

a) Combattre l'impérialisme pour obtenir l'indépendance nationale.

Dans les conditions où toutes les veines économiques des douanes, des mines, des usines, de la finance et des communications sont directement ou indirectement sous le joug de l'impérialisme, sans recours aux moyens révolutionnaires pour écraser ces obstacles et ces chaînes qui nous lient pieds et poings, la possibilité d'un libre développement de l'industrie nationale est tout à fait impensable. Les grandes villes de tout le pays sont sous la menace de la flotte et des troupes des grandes puissances. De plus, le Japon, avec ses forces militaires, a occupé le 1/5 de l'ensemble du territoire chinois. Ne pas résister à ces invasions étrangères ou se contenter de phrases creuses revient à la haute trahison. A quoi bon dès lors parler de « nationalisme » ?

b) Combattre les seigneurs de la guerre et les Mandchous pour réaliser l'unification nationale.

Pour le plus grand dam de l'économie, seigneurs de la guerre et Mandchous se livrent à la guerre civile entre eux. Pour remplir leurs propres coffres, ils lèvent toutes sortes d'impôts et de taxes diverses et pillent librement les fonds publics. Expropriant la liberté du peuple, ils manufacturent librement toutes sortes de soi-disant « lois ». Au détriment de l'efficacité administrative, ils nomment librement leurs hommes de main, empêchant les gens capables de faire leur travail. Pire encore, empoisonnant le peuple, ils imposent sans entrave aux paysans l'implantation obligatoire de l'opium dont ils trafiquent et qu'ils transportent. Sans une liquidation radicale de la politique des seigneurs de la guerre et des Mandchous, toutes les questions vitales comme l'unification nationale ou le renforcement du pouvoir du peuple sont tout à fait hors de question. Sans l'unification nationale et le renforcement du pouvoir du peuple, sans la destruction du joug de l'impérialisme, sans un nettoyage complet des poisons des seigneurs de la guerre et des Mandchous, même

le développement de l'économie capitaliste n'est qu'un rêve éveillé. La Chine, dans ces conditions, serait vouée à rester une pour toujours une semi-colonie arriérée!

c) Lutte pour l'amélioration de la vie des ouvriers et des paysans.

Les forces principales qui combattent l'impérialisme de façon irréductible sont les ouvriers d'industrie et les paysans dirigés par eux. Les efforts des capitalistes, des *landlords* et de leur gouvernement pour réprimer les ouvriers et les paysans, matériellement et intellectuellement, ne sont rien d'autre que la tentative d'atténuer, au compte de l'impérialisme, le caractère aigu de la lutte pour l'émancipation nationale de la Chine. Dans la Chine agricole, le déclin des paysans équivaut presque à la crise nationale. Sans l'expropriation au profit des pauvres des terres des *landlords*, tout le travail du paysan pendant l'année entière ne contribue qu'à la cruelle exploitation au compte des *landlords*. Non seulement on ne peut ainsi trouver aucun moyen d'enrayer le déclin de l'agriculture et la faillite des campagnes, mais l'affaiblissement continu du pouvoir d'achat des paysans exerce une influence directe et fatale sur l'industrie et le commerce dans les villes. Même s'il était possible de créer des institutions de crédit par un investissement venu de la ville, cela ne ferait qu'ajouter un nouveau type d'appareil d'exploitation sur le dos du paysan surimposé.

d) Lutte pour la convocation de l'assemblée nationale constituante profondément démocratique.

La politique des « sages » et la pratique des « tuteurs » ne sont plus compatibles avec les états modernes. Encore moins dans les républiques démocratiques. Après la chute des seigneurs de la guerre Pei Wang, seules la volonté et la force du peuple auraient dû prévaloir. Si l'on prêche encore en faveur de « sages » et de « tuteurs », qui sont donc des sages capables d'être des tuteurs? Et sur quelle base se fondera-t-on? Même les seigneurs de la guerre Pei Yang pouvaient avoir le droit de dire que c'étaient précisément eux qui étaient les sages! Plus encore, à notre époque d'invasions étrangères sans précédent, le peuple est sans force tant qu'il n'a pas le droit de s'organiser. Il n'a pas la moindre notion de responsabilité tant qu'il est privé des libertés politiques. C'est pourquoi il est déraisonnable de lui imposer des devoirs sans qu'il jouisse totalement de la liberté de réunion, d'association, de parole et de presse, sans la convocation de l'assemblée nationale constituante avec les pleins pouvoirs, élue au suffrage universel pour condamner les tyrans traîtres seigneurs de la guerre et Mandchous, donner le pouvoir au peuple, concentrer toutes les forces du peuple dans le pouvoir au peuple, concentrer toutes les forces du peuple dans le pays tout entier pour résoudre la question brûlante: comment exister aujourd'hui?

En rapport avec ce programme, qui défend les intérêts nationaux et ceux des masses laborieuses internationales qui constituent l'écrasante majorité de l'ensemble de la population, j'ai voulu et je veux faire une

franche déclaration à toute la Chine, afin d'en appeler à l'opinion de l'écrasante majorité de la population. Le parti communiste est un parti politique qui représente le prolétariat et les masses exploitées et opprimées. Ce n'est pas de l'héroïsme d'individus mais sur le soutien enthousiaste de la majorité du peuple, que dépend sa victoire. Il est bien loin d'être un groupe de conspirateurs et d'aventuriers. Ce que j'ai fait et pensé dans le passé était en vue du seul et même objectif. Ce que je fais et pense maintenant, comme ce que je ferai et penserai à l'avenir a également le seul et même objectif. En donnant toutes mes forces, je ne cesserai de lutter pour cet objectif jusqu'à l'ultime seconde précédant ma mort. Puissé-je avoir un répit. Je ne suis pas suffisamment buté pour ne pas voir que je ne peux que me sacrifier dans la lutte pour lui au peuple qui souffre et gémit sous la double baïonnette de l'impérialisme extérieur et des autocrates de l'intérieur.

Aujourd'hui le gouvernement du Guomindang m'arrête pour la seule raison que je me consacre avec obstination à la cause de la révolution ; il donne l'ordre à son procureur général de me poursuivre devant le Tribunal suprême sous prétexte que je « mettrais la République en danger » et « trahirais l'Etat ». Et ce n'est pas seulement que je ne peux pas le moins du monde reconnaître que c'est un crime, mais ce dont le gouvernement m'accuse est exactement le contraire de ce que je fais et de ce que je pense. Qu'est-ce que l'Etat ? C'est la généralisation du territoire, de la population, de la souveraineté. Tel est l'idée générale que s'en font les juristes bourgeois et qui n'a rien de commun avec la prétendue « hétérodoxie communiste ». Ce qu'ils appellent « ruine de l'Etat », c'est l'occupation de territoires, de populations, l'usurpation de souveraineté par une puissance étrangère. Le fait que, dans un pays, un parti ou un groupe renverse ou écarte un autre parti ou groupe qui est au pouvoir ne peut être qualifié de « ruine de l'Etat ». Qu'est-ce que la « trahison de l'Etat » ? Les trahisons comme la félonie en temps de paix ou la félonie en temps de guerre et la livraison de secrets sont définies concrètement dans le code criminel et ces définitions ne permettent nullement qu'on soit frappé par leur abstraction. Si on pense que le parti non-gouvernemental qui lutte contre le parti au gouvernement et défend son renversement, quand celui-ci est déloyal vis-à-vis de la nation et usurpe les droits du peuple en trahissant l'Etat, est félon alors tout parti révolutionnaire, en Chine ou ailleurs, maintenant ou dans le passé, est coupable de trahir l'Etat. Le Guomindang lui-même a trahi l'Etat à plusieurs reprises. Sun Yat-sen comme Hwang Sing ont été dénoncés par Yuan Shikai comme les traîtres. L'étaient-ils ?

Qu'est-ce qu'une république ? Une république est un Etat dans lequel la souveraineté réside dans le peuple, est exercée par les représentants qu'il élit. En d'autres termes, c'est un terme qui désigne un régime différent de la monarchie. Dans les révolutions qui ont renversé l'autocratie en Europe, on a versé beaucoup de sang pour une démocratie

dont le contenu n'était rien d'autre que la lutte pour la Constituante, pour les droits de réunion, d'association, d'expression, de presse et de religion, pour la réalisation de la croyance que qui ne prend pas part au gouvernement n'a pas à payer d'impôts. Et c'est vrai non seulement de la république, mais de la monarchie constitutionnelle. Que signifie « mettre la République en danger » ? Quand un gouvernement républicain a privé le peuple de ses libertés et franchises, cela fut le début de la dégénérescence de la république et de la marche vers la monarchie. L'histoire romaine, l'histoire de la France au XIX^e siècle et l'histoire des premières années de la république chinoise, tout cela nous enseigne la même leçon. Même si cela n'était pas, quand le peuple n'a ni droits ni libertés, quand gouvernement partout des rois sans couronne, quand la loi ne sert qu'à enchaîner le pauvre, quand hauts fonctionnaires et officiers supérieurs ne sont nommés qu'en vertu de leur naissance et de leurs relations familiales, alors la république n'existe que de nom et elle est en réalité une autocratie. Si l'on fait confiance aux mots et si l'on ignore la réalité, alors le chef des seigneurs de la guerre et le pire ennemi de la démocratie peut se targuer d'avoir fondé trois fois la république, et la réaction a tout à fait le droit de lui décerner le titre de « sauveur de la République ». Si l'on croit en revanche que la lutte pour la liberté de réunion, d'association, d'expression, de presse et de religion, la lutte pour la convocation de l'assemblée nationale constituante profondément démocratique avec l'objectif de condamner les seigneurs de la guerre et les mandarins, c'est « mettre en danger la république », alors personne ne pourra comprendre le sens de ce qu'on appelle « la République ».

Le Guomindang dépense toute la graisse et toute l'huile qu'il fait suer au peuple, pour nourrir ses troupes et en utilisant ses troupes, il press le peuple et tue les opposants. Non seulement en bavardant de façon creuse sur la résistance à l'invasion militaire de l'impérialisme japonais, mais, plus encore, par tous les moyens, il supprime toute résistance du peuple. Ecrasant toutes les organisations populaires, muselant le peuple, le Guomindang l'oblige à « se tenir tranquille » et à « rester calme », c'est-à-dire le force à se mettre à genoux docilement comme de doux agneaux devant l'impérialisme. Le Guomindang préférerait voir ruinée la nation tout entière que de permettre à une personne ou un groupe d'élever une objection. Cependant, au contraire, que je réclame ouvertement et avec insistance que le peuple puisse de sa propre force augmenter ses organisations et son armement, que la guerre révolutionnaire d'émancipation nationale contre l'impérialisme soit menée pour résoudre la question du Nord et réaliser l'indépendance nationale. Alors, qui est en train de trahir l'Etat ?

A la place du parlement, le gouvernement du Guomindang place son propre comité exécutif, à la place de la démocratie, il met sa tutelle ; à la place d'un code criminel, il décide des décrets spéciaux comme le

décret d'urgence contre ceux qui mettent la république en danger, et les réglemens sur la presse, etc. On fait arrêter, juger et exécuter les civils par des cours martiales. On emploie les baïonnettes pour arracher au peuple les droits de liberté. Dressé au-dessus du peuple, le Guomindang se rengorge comme s'il était Chu Koliang et I Ing et méprise le peuple comme Ah Tou et Fai Chia. De même que le Japon utilise avec notre peuple la politique des forces militaires, de même le Guomindang adopte la même attitude à notre égard à nous, peuple. Le fait que, récemment, un journaliste a été fusillé au grand jour sur l'accusation d'avoir « trahi l'Etat du parti » est connu. Alors qu'au contraire je lutte obstinément pour le droit et la liberté du peuple qui sont l'essence de la République, pour la convocation de l'assemblée nationale constituante avec les pleins pouvoirs élue par le suffrage universel, pour l'élargissement de la démocratie à son niveau historique supérieur. Pas la moindre tentative aujourd'hui ou à l'avenir d'usurper la république pour en faire « l'Etat du parti ». Qui donc met la république en danger? C'est pourquoi je dis que ce dont le gouvernement m'accuse, c'est exactement le contraire de ce que je pense et fais.

Si on pense que quiconque est communiste est coupable, alors c'est une idée tout à fait ridicule dont l'équivalent ne se trouve pas dans les pays dits « démocratiques » en Europe et en Amérique, comme l'Angleterre, les Etats-Unis, la France, la Suisse etc., où aucun communiste n'est traité différemment des autres ou privé des droits de liberté de réunion, d'assemblée, de presse et de vote. Si on pense que ceux qui se prononcent contre le gouvernement ou contre quelqu'un dans le gouvernement, sont coupables, alors c'est une absurdité telle qu'elle ne pouvait exister qu'il y a deux mille ans, dans l'antiquité la plus éloignée quand Chou Li Wang avait son censeur spécial contre les calomnies, Ching Shih Hung faisait condamner à mort pour des conteurs et des ragots, ou, pire encore, quand Han Wu Ti fixait la peine contre les calomnies qu'on nourrissait dans son for intérieur. Il n'existait pas à cette époque ce qu'on appelle la liberté de parole. Il semble pourtant que des phénomènes aussi barbares ne devraient pas exister dans une république du XX^e siècle. Si l'on pense que propager le communisme, c'est « propager une doctrine incompatible avec les trois principes » et ainsi « mettre la république en danger » (comme il est dit dans l'article 6 du décret d'urgence sur cette question), alors c'est exactement comme la persécution des hérétiques et des savants par les tribunaux européens du Moyen Age. Il n'existait pas alors la liberté de culte, universellement reconnue aujourd'hui. Dans la république d'aujourd'hui, elle est interdite. Si elle est interdite aujourd'hui sous la république, c'est une confirmation de l'affirmation des impérialistes japonais qui disent que la Chine n'est pas un Etat moderne (Matsuoka à la S.D.N.).

En conclusion, rien dans mes discours ou mes actions au cours de ma vie n'a été dissimulé et il n'y a rien non plus qui ne puisse être

ouvertement proclamé devant tous mes compatriotes. Je ne suis coupable d'aucun crime. Ce dont je suis coupable, c'est du « crime » qui consiste à soutenir obstinément les intérêts nationaux et l'intérêt de la majorité des masses travailleuses, et qui offense le Guomindang. De même que les « pharisiens » dans l'antiquité, sans la moindre haine contre Rome, haïssaient les « Zélotes » qui luttaient pour la liberté des Juifs, de même, ce que le Guomindang hait féroce-ment, ce n'est ni l'impérialisme, ni les seigneurs de la guerre et les mandarins, mais les communistes qui se dévouent inlassablement à la cause de la révolution nationale démocratique. L'impérialisme japonais se prépare à occuper Shanhaikwan et se dirige vers le Jehol, alors qu'au contraire toutes les troupes du Gomindang sont concentrées se concentrent vers le Jiangwi. A l'égard des communistes, le Guomindang est loin de se contenter de tuer et d'emprisonner : bien plus, à l'exemple de Yuan Chi Kai, il cherche par tous les moyens de l'intimidation et de la tromperie à les contraindre à capituler et à trahir — ce qui ne peut en aucune façon liquider les communistes authentiques, mais ne sert que les objectifs du Guomindang en conduisant ses compatriotes à la faillite morale totale. Détenant tous les pouvoirs, le Guomindang persécute librement qui conque comme il veut. Pour la nation et pour les masses laborieuses, je suis prêt à souffrir tous les sacrifices et toutes les tortures, laissant le soin de juger au monde entier et aux générations à venir. Si, en plus de la force, on a recours à la prétendue « loi » pour m'accuser du crime « de trahison de l'Etat » et de « mettre la république en danger », je protesterai à voix haute jusqu'à en perdre le souffle. Si le tribunal n'est pas entièrement à la disposition du sabre, s'il pense encore pouvoir plus ou moins maintenir quelque principe d'indépendance de la justice, il devrait immédiatement rendre un verdict « non coupable » et obliger le gouvernement à verser la compensation du point de vue matériel et de ma santé pour la période de ma détention.

Lettre ouverte au comité de rédaction du Sin Hua Jih Pao (17 mars 1938)

Après ma libération de prison en septembre dernier, j'ai eu une conversation avec Ye Jianying et Lin Boqu¹ et eu aussi une conversation avec Ye après mon arrivée à Wuchang (Hankou). Dong Biwu est aussi venu me voir une fois. Aucun d'eux n'a abordé la question (de savoir) si je suis un traître à la nation. Et si l'on en croit Luo Han, ils souhaitaient que je rejoigne le parti communiste. En lisant récemment votre journal *Masses* de Hankeou et *L'Emancipation*, j'ai vu qu'ils ont soudain déclaré que je recevais de l'argent de l'impérialisme japonais et faisais de l'espionnage pour son compte. Je me suis creusé la tête et ne puis comprendre le sens de ces attaques. Maintenant, lisant la brève revue du mois de votre journal, je vois parfaitement ce qu'est votre objectif. Cette brève revue que ce qui vous intéresse n'est pas de savoir si Chen Duxiu est un traître à la nation, mais plutôt la question de savoir si Chen Duxiu peut participer comme champion au mouvement contre Trotsky. Vos tentatives délibérées de calomnies et d'accusations sont désormais très claires pour moi.

Votre exigence à mon égard est la suivante: « Si Chen Duxiu ne veut pas être rangé dans les rangs des traîtres-bandits trotskystes, il doit déclarer ouvertement et franchement qu'il a quitté l'organisation de traîtres et de bandits trotskystes et doit prouver cette déclaration par son action pratique de combat contre les trotskystes traîtres à la nation ».

Je vous dis franchement que si je trouvais quelque témoin objectif qui puisse prouver que les trotskystes sont vraiment des traîtres à la nation, je serais le premier à me dresser pour les dénoncer: s'il n'y a pas semblable témoin, je ne puis vous suivre dans la calomnie et l'accusation contre eux parce que, ma vie durant, je n'ai jamais fait pareille chose sans conscience. Recevoir de l'argent de l'ennemi et agir en tant qu'espion de l'ennemi, c'est une sérieuse affaire de trahison. Il ne faut pas cacher les faits en déclarant simplement qu'il faut quitter l'organisation des traîtres à la nation et se disposer à lutter contre ces mêmes traîtres.

Que je sois ou non un traître à la nation dépend de savoir s'il y a un témoin, mais en aucun cas de ce que vous dites : « Chen Duxiu est ou n'est pas un traître à la nation selon qu'il déclare ou ne déclare pas publiquement qu'il a quitté l'organisation traître des trotskystes et prouve sa déclaration en combattant dans la pratique contre les traîtres trotskystes ». Parce que, outre le témoin vraiment objectif, des déclarations ou de non-déclarations ne peuvent pas établir ou dissimuler des faits ! Et, qui plus est, dans la Chine actuelle, ce n'est pas l'époque de l'anarchie : quiconque découvre un traître à la nation doit s'adresser au gouvernement et l'inviter à le traiter conformément à la loi de la nation. Avant que la décision du gouvernement à son sujet soit rendue publique, aucune personne privée n'a le droit de décider que tels ou tels sont des traîtres ou permettre à des personnes de s'aider les unes les autres pour affirmer qu'ils sont traîtres à la nation - et de faire cela comme un moyen de la lutte politique.

Du fait de mon long séjour en prison et de la désorganisation des communications à la suite de la guerre, je ne peux savoir avec certitude si l'organisation trotskyste existe encore ou non. Quand j'ai parlé à Nankin avec Ye Jianying, je l'ai informé que mes opinions ne représentaient personne sauf Chen Duxiu. Je veux parler pour la majorité des Chinois, je ne veux pas être confiné par un parti ou un groupe politique. C'est ma position depuis. Ne voulant aggraver aucun conflit en ce temps de guerre, je n'ai pas participé et je ne participe à aucun parti ou groupe politique et n'ai publié ni ne publie mon propre journal. Mes articles ont été envoyés à tous les journaux de « partis » ou de « groupes » pour publication ; l'ensemble de mes opinions est connu de la plupart des gens à Wuchang et Hankou. Le fait est plus éloquent que les discours. Je pense que toute déclaration ne fait qu'ajouter des jambes au dessin du serpent. Il y a des années, je me suis opposé à la politique aveugle du parti communiste et j'ai été exclu sous le prétexte que j'étais un liquidateur. Le monde entier connaît ce fait. A cette époque, quand des gens me demandaient de déclarer ouvertement que j'avais quitté les « bandits rouges », je refusais en donnant comme raison que c'était là ajouter des jambes au serpent. Maintenant, en ce qui concerne mes rapports avec les trotskystes, je ne vais pas non plus faire quelque chose comme ajouter des jambes au serpent dessiné. Vous essayez de m'obliger à le faire en m'attribuant l'épithète criminelle de traître à la nation. Quelle mystérieuse imagination est la vôtre ! Vous utilisez toujours n'importe quel moyen, et méprisez toujours ce qui est bien ou mal, et les faits ; quiconque vous suit et vous permet de le conduire où il vous plaît est appelé par vous un combattant révolutionnaire, et quiconque s'oppose à vous est un traître à la nation. Est-ce là la moralité avec laquelle des êtres humains doivent se comporter ?

La guerre de résistance et la fondation de l'Etat (24 avril 1938)

On a récemment forgé une nouvelle formule: « La guerre de résistance pour poser les fondations de l'Etat » Le fait que cette formule ait été avancée montre qu'elle procède d'une pensée profonde et d'une vision aiguisée. Mais son interprétation peut varier. Conformément à l'une d'entre elles, la fondation suivrait la victoire dans la guerre. Selon d'autres les deux pourraient aller de pair. Je pense que ces deux interprétations sont justes. La guerre de résistance est elle-même l'une des tâches de la fondation de l'Etat. La Chine a fondé son Etat depuis plusieurs milliers d'années. Puis la République, née de la révolution de 1911 il y a vingt-sept ans, est déjà le début de la fondation de l'Etat moderne. Si nous l'interprétons dans le sens de la fondation (établissement) d'industries, alors c'est certainement hors de question avant la victoire dans la guerre. Que la guerre soit une guerre civile ou un conflit résultant d'une agression de l'extérieur, elle est économiquement destructrice spécialement dans le cas de la seconde où les ports de mer sont l'objet du blocus, les communications coupées et où l'importation de matières premières et de machines devient difficile. A de telles époques, même les industries anciennes ne peuvent se maintenir pour ne pas parler d'un développement d'une industrie nationale sur une grande échelle qui est une idée fantastique.

Pour comprendre toute la conception de la fondation de l'Etat, c'est-à-dire la fondation d'un Etat moderne et pour comprendre quel type d'Etat peut émerger après la guerre, il nous faut comprendre à quelle époque nous nous trouvons du développement historique mondial. Du 15^e au 16^e siècle jusqu'à aujourd'hui, c'est une époque de révolution démocratique bourgeoise, le mouvement fasciste n'étant qu'un courant contraire temporaire dans le grand courant d'une époque en train de devenir une autre époque. Un tel courant contraire signifie symboliquement que l'ancienne époque approche de sa fin et qu'une

époque, nouvelle, va bientôt éclore. Au cours des cinq à six cents années de la révolution démocratique dans son ensemble, les principales tâches principales réalisées par les nations sont : (1) l'indépendance nationale et l'unité de l'Etat national ; (2) l'établissement d'un gouvernement constitutionnel ; (3) le développement d'industries nationales ; (4) l'émancipation de la paysannerie.

Les nations, à cette époque, doivent accomplir ces tâches démocratiques pour détruire la vieille économie et le vieux gouvernement féodaux, pour développer des forces productives neuves et plus élevées et des institutions politiques nouvelles afin de réussir la transformation en ce qu'on appelle l'Etat moderne, c'est-à-dire l'Etat plus ou moins démocratique.

Pourquoi faut-il réaliser indépendance nationale et unité nationale ? Parce qu'économie et politique ne peuvent se développer librement sans s'être d'abord débarrassées de l'oppression extérieure non démocratique et de l'absence d'unité du pays. Pourquoi établir un gouvernement constitutionnel ? Parce que ce n'est que de cette façon que les pouvoirs du gouvernement peuvent être définis, les droits du peuple sauvegardés, le développement des forces morales et intellectuelles de toute la nation universalisé afin d'augmenter la puissance de l'Etat tout entier. Pourquoi développer l'industrie ? Parce que c'est seulement ainsi que la force matérielle des nations peut être accrue, le niveau de vie et la culture du peuple élevés afin de atténuer l'arriération culturelle de toute la nation ? Pourquoi émanciper les paysans ? Parce qu'autrement les forces sociales féodales ne peuvent être extirpées, le marché nationale pour les industries domestiques ne peut pas prospérer. Telle est notre conception d'ensemble de la fondation de l'Etat.

Dans l'histoire, les forces dirigeantes pour accomplir ces tâches démocratiques ne peuvent *a priori* être assignées à une seule classe. En Angleterre, ce fut la bourgeoisie ; en France, la petite bourgeoisie en coopération avec les travailleurs ; en Italie et en Allemagne, la bourgeoisie en coopération avec les nobles propriétaires de terres ; en Russie, les ouvriers avec les paysans. Bien qu'il y ait des différences dans l'ampleur des tâches démocratiques réalisées dans ces diverses nations, il n'existe pas de différence fondamentale. Même dans l'Extrême-Orient arriéré, la Restauration du Meiji a accompli également certaines tâches démocratiques. C'est pourquoi on peut aussi la lier, bien que pas totalement, à l'Etat moderne.

La révolution chinoise de 1911 a été une tentative pour suivre l'Europe et l'Amérique dans la fondation d'un Etat moderne. Bien que la république ait été fondée, une constitution et un parlement créés, la naissance d'industries nationales commencée, pourtant, du fait des gigantesques obstacles intérieurs et extérieurs, ce qu'on appelle les tâches révolutionnaires démocratiques n'a pas été réellement réalisé. C'est

pourquoi se sont produites la seconde Révolution de 1925-1927 et la guerre actuelle contre le Japon. La révolution de 1911, la guerre de l'expédition du Nord étaient des mouvements pour fonder un Etat, et les mouvements principaux et fondamentaux, pour cela, pour la fondation d'un Etat moderne, c'est-à-dire l'indépendance et l'unité de l'Etat national.

Tandis que l'époque démocratique révolutionnaire dans le développement historique d'ensemble approche de sa fin, en Chine la révolution nationale démocratique n'est pas encore réalisée, c'est-à-dire que le problème de la fondation de l'Etat moderne n'a pas été résolu. Tout événement, intérieur ou extérieur, replacerait une fois de plus ce problème national et fondamental sous les yeux du peuple. Ce problème devient le ferment de la révolution.

La guerre actuelle contre le Japon est la tâche principale et fondamentale pour fonder l'Etat. Si l'on ne tient pas compte des facteurs internationaux et si l'on prend en considération les seules forces sociales internes, quiconque a des forces et est assez déterminé pour conduire la guerre à la réalisation de l'indépendance nationale (la question de la reddition, de la récupération de toutes les souverainetés perdues) et de l'unité et pour résoudre la question paysanne jouira en toute sécurité du pouvoir politique et du pouvoir de construire le type de système politique et industriel conforme à son propre idéal : « capitalisme ou socialisme ». Les rapports de production et de propriété socialistes et capitalistes ne peuvent être mélangés et réalisés en même temps. Une politique de réforme sociale n'est pas le socialisme, le capitalisme d'Etat est encore le capitalisme. Aussi, dans cette période de restauration, le parti au pouvoir doit-il agir à sa manière à lui. A moins que le parti qui n'est pas au pouvoir abandonne définitivement sa position de classe tant en parole que dans les faits, il ne peut pas coopérer avec le parti d'un caractère de classe différent, comme dans une guerre étrangère. Un tel parti ne peut qu'être dans l'opposition au parti au pouvoir.

Si les forces sociales de la nation ne sont pas assez fortes pour réaliser les tâches démocratiques, pour fonder un Etat moderne, la Chine tombera dans un état de soumission aux forces étrangères et un chaos interne. Un tel état de choses prolongera la durée de l'ère nouvelle de grand bouleversement sur l'arène internationale et le temps nécessaire à la destruction du fascisme.

Déclaration politique de Chen Duxiu (3 novembre 1938)

La Chine agricole combat contre le Japon industrialisé. Avant le commencement de la guerre, le gouvernement du Guomindang n'avait pas la volonté de combattre. Il s'est trouvé jeté précipitamment dans la guerre : les préparatifs nécessaires étaient très loin d'être adéquats ; dans quelques départements, il n'y avait pas eu de préparatifs du tout. Quand la guerre commença, il se mit à exécuter les tâches nationales révolutionnaires par des méthodes contre-révolutionnaires. En conséquence, la défaite militaire de la Chine n'est pas inattendue.

Avec les récentes pertes successives de Canton et Hankéou, les centres industrielles et commerciaux de toute la Chine sont tombés entre les mains des impérialistes japonais. Le gouvernement du Guomindang a déclaré que les fronts militaires-défensifs se situent maintenant à l'ouest des lignes de chemin de fer Pékin-Hankou et Canton-Hankou. Il a peur de ne pouvoir tenir ni Changsha ni Sian. Si l'armée japonaise prend Changsha, elle pourra occuper tout le chemin de fer Canton-Hankeou. La prise de Sian signifierait la coupure des communications entre la Chine et l'U.R.S.S. Ces deux villes sont donc des endroits que les impérialistes japonais jugent essentiel de prendre. Quoique les forces militaires de la Chine ne se soient pas effondrées complètement après la chute de Hankeou, elles ne peuvent au mieux que reculer et tenir des provinces comme Sichuan, le Yunan, le Guizhou et le Jiangxi. L'économie et la culture de ces provinces sont plus arriérées que celles de provinces de la vallée du fleuve Yangtsé. Les développer en base offensive n'est pas une tâche aisée. Si le gouvernement de Tchiang Kai-chek est incapable de se procurer des munitions des impérialismes français et britannique par le Yunan, il n'est pas du tout certain qu'il pourra tenir le Sichuan, le Yunnan et le Guizhou.

Dans la situation actuelle, la Chine a trois perspectives : 1) Pour Tchiang Kai-chek, par la médiation de la Grande-Bretagne, la France et

autres puissances, accepter les exigences du Japon et se rendre; 2) Se retirer dans le Sichuan, le Guizhou et le Yunnan et ainsi arrêter la guerre en réalité; 3) Pour le Japon, marcher sur le Yunnan et pour Tchiang Kai-chek s'enfuir à l'étranger. Si la première de ces trois perspectives se matérialise, alors l'avenir de la Chine sera déterminé par le degré de la reddition de Tchang et la politique civile future du gouvernement du Guomindang. Si la seconde et la troisième deviennent des faits accomplis, il n'est pas douteux que le Japon rencontrera de graves difficultés à maintenir sa domination dans les zones occupées - mais seulement des difficultés. Bien que l'économie japonaise tombe de jour en jour dans une condition pire et bien que le Japon n'ait pas de capital avec lequel développer la Chine, on n'aurait pas raison de dire que le Japon ne pourra faire face à la dépense du maintien d'une armée en permanence en Chine, parce que le Japon s'est assuré récemment d'abondantes sources de richesses prêtes à être exploitées et un grand marché nouveau. En outre, le Japon, avec des armes modernes et des constructions défensives, occupe maintenant certaines importantes positions stratégiques et lignes de communication. Aussi, à moins que n'intervienne quelque grand bouleversement au Japon ou sur l'arène internationale, la Chine ne sera pas capable de chasser les impérialistes japonais.

Le prolétariat japonais développé de fraîche date, en conséquence de la dernière défaite révolutionnaire et du massacre du Guomindang provoqué par la politique putschiste du parti communiste chinois, était déjà très faible quand la guerre a éclaté. Au cours de la guerre, les usines industrielles et le mécanisme de transport ont été presque entièrement détruits, de sorte que le prolétariat chinois est retombé numériquement, matériellement et spirituellement dans les conditions d'il y a trente ou quarante ans.

Le parti communiste a beaucoup plus de membres que nous, mais ce sont tous des intellectuels et des formations militaires sans base dans le prolétariat. Nos militants, groupés dans les organisations de Shanghai et Hong Kong sont moins de cinquante. En plus, les membres non rattachés dans l'ensemble du pays sont environ cent.

Naturellement nous n'avons pas nourri l'illusion que, pendant la guerre actuelle, notre organisation pourrait connaître une véritable croissance. Mais si notre politique était plus juste que ce qu'elle est en réalité, notre organisation ne serait pas aussi faible que ce qu'elle est à présent. Depuis sa naissance, notre organisation a été caractérisée par ses tendances ultra-gauchistes. Certains pensaient, par exemple, que la révolution démocratique avait été réalisée en Chine. D'autres soutenaient que la prochaine révolution serait purement socialiste, sans aucun élément de révolution démocratique. D'autres encore pensaient que la prochaine révolution aurait un caractère socialiste même à son tout début. Quelques camarades mettaient en question le mot d'ordre

des soviets. Il y avait aussi des camarades qui croyaient que les luttes nationales et démocratiques étaient des tâches de la bourgeoisie; que le prolétariat pouvait y participer, mais que ce n'était pas sa tâche que de réaliser les objectifs nationaux et démocratiques. Aussi attaquaient-ils ceux qui insistaient pour que le prolétariat chinois prenne sur ses épaules les tâches nationales et démocratiques. Ces camarades, disaient-ils, avaient une idéologie bourgeoise. Et puis il y avait des camarades qui pensaient qu'indépendamment du moment et des circonstances tout membre qui suggérait des négociations avec un parti ou un groupe d'une autre classe pour réaliser l'unité d'action contre l'impérialisme étranger ou les dictateurs internes était un opportuniste.

Les tendances ultra-gauchistes ont eu une très grande influence sur l'éducation propagandiste interne de notre organisation. Elles ont déterminé toute l'attitude de notre organisation à l'égard de la guerre sino-japonaise - et personne ne peut le corriger, car quiconque essaie est aussitôt qualifié d'opportunisme. En ce temps de guerre, ces ultra-gauchistes rendent hommage du bout des lèvres à l'idée de participation à la guerre, mais se contredisent eux-mêmes par de hautaines explications qui indiquent qu'ils considèrent comme réellement révolutionnaires seulement la lutte contre le gouvernement du Guomindang - en d'autres termes, que la lutte contre l'impérialisme japonais n'est pas une guerre révolutionnaire. Certains se gaussent du mot de « patriotisme ». Quelques-uns considèrent même la guerre actuelle comme une guerre de Tchiang Kai-chek contre le Mikado, ce qui signifie simplement, si des ouvriers y prennent part, qu'ils ne sont que de la chair à canon pour la bourgeoisie. Ils considèrent quiconque tente de négocier avec le Guomindang ou les partis communistes pour une activité anti-japonaise comme démoralisé et capitulard.

Aux yeux des masses, les « trotskystes » ne mènent pas une action anti-japonaise mais remplissent tous les numéros de leur organe d'articles accusant et attaquant le parti communiste et le Guomindang. Par conséquent, l'accusation stalinienne selon laquelle nous sommes des traîtres « trotskystes » trouve des échos dans toutes les couches de la société. Même nos propres sympathisants ne comprennent pas quel est l'ennemi principal que les « trotskystes » combattent. Du moment où la guerre a commencé jusqu'à maintenant, cette situation a continué. Non seulement nous ne pouvons pas gagner les masses, mais nous n'avons aucun moyen de nous trouver devant elles. Le résultat est que la conscience des camarades auxquels je me suis référé ne fait que devenir plus étroite.

Avec une telle attitude « de portes fermées », ce groupe ultra-gauchiste dans lequel il y a très peu d'exceptions, n'a aucun espoir de grandir. Et même s'il grandissait, il ne pourrait que devenir un obstacle pour le mouvement révolutionnaire chinois.

Les staliniens n'ont pas compris la nouvelle situation en Chine à la suite de la défaite de la dernière révolution. En conséquence ils ont commis beaucoup d'erreurs. La défaite de la Chine dans la guerre actuelle sera suivie de changements bien plus grands que ceux qui ont suivi la défaite de la dernière révolution, mais la perspective ne nous permet pas d'être optimistes. Actuellement, par conséquent, si nous ne comprenons pas bien les circonstances politiques probables à venir, admettant nettement la faiblesse du prolétariat chinois et la situation de son parti, et si nous n'arrivons pas à fonder là-dessus notre politique pratique dans nos premiers pas, nous ne ferons rien d'autre que sommeiller dans une petite pièce, nous enorgueillissant et nous consolant nous-mêmes.

Maintenant que Hankeou est tombée, la guerre ne va pas continuer sur une grande échelle. Des luttes anti-japonaises dispersées dirigées par le Guomintang et le P.C. vont continuer pour un temps une existence large de façon générale. A l'époque moderne cependant, un tel mouvement représente le reflux d'une vague ; il ne peut s'étendre en un pouvoir concentré capable de chasser l'ennemi. Si le gouvernement du Guomintang choisit la route de la Tchécoslovaquie, se rend au Japon et abandonne une partie de son territoire conformément aux exigences japonaises, en fonction du soutien des impérialismes britannique et américain pour tenir quelques-unes des provinces du Yangtsé, il est tout à fait possible que le gouvernement du Guomintang retourne à sa vieille politique d'opposition aux communistes. Dans de telles circonstances, non seulement notre groupe, mais également le parti communiste chinois ne seront pas capables de continuer une existence publique sauf s'ils sont reconstruits et ont changé de nom.

Nous ne devons pas nourrir d'illusions et renvoyer notre travail à la reprise des territoires perdus. Nous devons nous préparer tout de suite à commencer notre travail à son tout premier niveau dans les territoires japonais occupés en fonction des conditions locales. Dans peu de temps, nous pourrons apprécier les résultats. Un moment plus favorable pour un travail effectif sera le début de la renaissance industrielle qui suivra la guerre, que celle-ci se produise sous une domination étrangère ou chinoise. Quand notre travail progressera dans des circonstances plus favorables, des groupes marxistes, secrets ou demi-secrets, grandiront certainement en bien des endroits. Mais, sans un grand mouvement et une influence centralisante, il sera difficile de les unifier. Seul le groupe qui a des militants ouvriers et qui consacre toute sa force et toute son activité aux luttes nationale et démocratique pourra agir en tant que force d'attraction pour la création d'un nouveau parti prolétarien. Essayer sans cesse d'atteindre les masses ouvrières et développer une activité propagandiste sur les luttes nationale et démocratique - telles sont nos tâches premières et fondamentales. Un programme sur

ces lignes devra être adopté, que ce soit dans les régions occupées par les Japonais ou dans les régions occupées par le Kuomintang, l'unique différence étant que notre travail devra être plus secret dans les régions occupées.

Si les ultra-gauchistes, qui sont très éloignés des masses et également très éloignés de la lutte réelle en ce moment, ne réalisent pas profondément leurs erreurs passées dans l'appréciation de l'importance des luttes nationales et démocratiques, s'ils ne changent pas complètement d'état d'esprit, deviennent plus humbles, et travaillent avec diligence selon l'orientation ci-dessus, s'ils continuent à faire de fiers discours déclarant qu'ils sont les seuls dirigeants choisis, s'ils organisent des machines à diriger vides et conservent l'illusion qu'ils peuvent s'établir comme rois seulement en utilisant le nom de la IV^e Internationale, alors ces ultra-gauchistes ne réaliseront rien d'autre que de dépouiller de son prestige la IV^e Internationale en Chine.

Quelque part dans le Sichuan, 3 novembre 1938.

Li Furen

La position de Chen Duxiu Rapport 19 janvier 1939

Chers Camarades,

A mon arrivée à Hong Kong en septembre dernier, j'ai arrangé avec un camarade chinois (qui était venu de Shanghai pour me rencontrer)² sa visite à Chen Duxiu qui vit dans une petite ville à quelques milles de Tchung King, capitale provisoire du gouvernement du Guomindang, dans la province du Sichuan. Le principal objectif de ce voyage long et (dans ces circonstances) dangereux était d'informer Chen Duxiu de la proposition de Crux qu'il parte à l'étranger, de préférence aux Etats-Unis, dans l'intérêt de la IV^e Internationale. Les tentatives de contacter Chen par lettre avaient toutes définitivement échoué du fait de la désorganisation des relations postales. Tout en pressant Chen de partir à l'étranger, on espérait aussi vérifier l'attitude du camarade Chen à l'égard de la IV^e Internationale et de sa section chinoise, puisque ses articles dans la presse publique au cours des premières phases de la guerre, publiés à Hankeou, avaient donné lieu à des malentendus sur ce point. On espérait de plus éliminer les principales divergences entre Chen et la section chinoise et établir une relation de meilleure camaraderie. Certains des jeunes camarades étaient encore féroceement hostiles à Chen à cause des idées exprimées par lui dans ses articles et déclarations publiques.

Avant le départ de ce camarade pour le Setchuan, j'ai eu avec lui des discussions sur toutes ces questions. Il a quitté Hong Kong pour le Sichuan la première semaine d'octobre, emportant avec lui la lettre de Crux du 25 juin 1938 sur le fait qu'il était recommandable que Chen parte à l'étranger. La semaine dernière, après un voyage qui a duré plus de trois mois, pendant lesquels il a passé dix jours avec Chen Duxiu, ce camarade est revenu à Shanghai. Voici la substance de son rapport.

Le camarade Chen a reçu très favorablement la proposition de Crux de quitter la Chine et d'aller aux Etats-Unis. Bien qu'il ne croie pas,

comme Crux, qu'il courre actuellement de façon imminente quelque danger de la part des staliniens ou du Guomindang (parce que, dit-il, le nombre et l'influence actuelle des Quatrième Internationalistes en Chine ne sont pas suffisamment importants pour provoquer une attaque vigoureuse), il ressent apparemment douloureusement son isolement politique et a de la peine à gagner sa vie. Bien qu'il ait dû subir pendant des mois de venimeuses attaques dans la presse stalinienne, celles-ci ont disparu depuis. Les staliniens se sont aperçus que le fait de calomnier Chen Duxiu en tant que « traître » et « agent de l'impérialisme japonais » ne faisait du mal ni à Chen, ni aux trotskystes, mais à eux-mêmes.

Peu après la chute de Wuhan en octobre dernier, quand Chen Duxiu était déjà dans le Sichuan, le gouvernement lui a interdit de publier dorénavant des articles dans la presse publique et cette interdiction demeure valable. Auparavant, il écrivait pas mal sur la guerre et c'est ainsi qu'il gagnait sa vie. Ce sont ces articles publiés légalement dans lesquels Chen a souvent exprimé des idées différant du marxisme qui ont conduit à la tension des relations entre lui et notre section chinoise. Le gouvernement n'a donné aucune explication de son interdiction de Chen dans la presse publique, mais il est évident qu'il craint encore ses idées comme celles d'un révolutionnaire et ne souhaite pas qu'il ait une audience (on peut indiquer entre parenthèses que le gouvernement du Guomindang, dans tout le territoire qu'il contrôle maintenant et en dépit du « Front unique » avec les staliniens, utilise nombre des vieux moyens répressifs contre le P.C., attaques contre les maisons d'édition, les librairies et les imprimeries, confiscation de la littérature du P.C., interdiction des organisations construites par les staliniens, arrestations des militants de base staliniens, etc. Seuls les hauts dirigeants du P.C. bénéficient d'une certaine immunité).

Chen Duxiu a pris les initiatives pour se procurer un passeport qui lui permettrait de passer à l'étranger. Nous ignorons encore le résultat. Chen lui-même doute beaucoup que Tchang Kai-chek lui permette de quitter le pays. Mais il croit que, si on lui donne le passeport, le gouvernement paiera aussi le voyage. On ne peut rien faire tant qu'on ne sait pas l'accueil qui a été réservé à la demande de passeport de Chen. Nous avons essayé d'utiliser l'ambassadeur chinois à Washington, qui est un ami personnel de Chen Duxiu. On ne connaît pas non plus les résultats (de cette démarche). Le camarade Chen a demandé que je transmette à Crux et aux camarades américains ses fraternels saluts et combien il apprécie les efforts fait pour l'aider. Il m'a aussi demandé de transmettre le document ci-inclus dans lequel il expose ses idées sur les perspectives immédiates en Chine en même temps qu'une appréciation critique sur la section chinoise de la IV^e Internationale. Ce document est, dit-il, « sans queue ni tête », voulant dire par là qu'il n'est pas une présentation complète ou achevée de sa position. Afin de le rendre aussi

clair que possible dans sa version anglaise, j'en ai soumis la traduction originale à un « polissage » d'éditeur, mais les idées présentées par l'auteur demeurent évidemment intactes. Le comité central de notre section chinoise est en train de préparer une réponse d'ensemble à ce document. En attendant, je souhaite soumettre quelques observations de moi :

Je veux d'abord relever trois points en liaison avec cette déclaration : (1) elle dissipe tous les doutes qui existaient quant à l'adhésion de Chen à la IV^e Internationale. Chen se considère comme l'un des nôtres en dépit de la piètre opinion qu'il a de la section chinoise dans son ensemble et il l'a dit très clairement dans son entretien avec le camarade de Shanghai ; (2) les perspectives générales qu'il trace ne relèvent pas, *superficiellement*, de différence essentielle entre lui et la majorité de la section chinoise ; (3) la déclaration évite toute discussion des divergences politiques entre Chen et la section chinoise, sauf dans la mesure où ses références générales aux autres camarades comme des « ultra-gauchistes » peuvent être considérées comme une discussion de ce sujet.

Le point (2) appelle des remarques supplémentaires. Le camarade Chen n'indique pas concrètement les *méthodes* ou les perspectives des luttes nationales et démocratiques sur lesquelles, tout à fait à juste titre, il insiste pour que « toute notre force et notre activité soient concentrées ». Les tâches nationales et démocratiques sont indissolublement liées à la révolution agraire, non comme un objectif d'un avenir vague et indéfini, mais comme une nécessité pratique immédiate. Pourtant Chen ne fait aucune référence à la révolution agraire, Cette « omission » relevée en liaison avec certaines des idées que Chen a exprimées dans ses articles, indique aux camarades qu'il a perdu la perspective révolutionnaire. En conjonction avec cela, il est intéressant de rapporter les remarques du camarade qui est allé au Sichuan. Il dit que Chen Duxiu est « pessimiste » et que ce pessimisme l'éloigne de l'activité révolutionnaire. Chen insiste beaucoup sur la renaissance et le re-concentration du prolétariat industriel. Cela ne peut résulter que d'un développement des forces productives. Dans les zones occupées par les Japonais, les envahisseurs impérialistes ne donneront que des impulsions limitées dans ce sens. Mais dans les autres parties de la Chine, la renaissance économique est inacceptable en-dehors de la révolution agraire. Chen n'en dit rien. Comme le souligne un camarade, l'idée que Chen a de la renaissance économique est non-dialectique et par conséquent non-révolutionnaire. Il est impossible de ne pas être d'accord avec cette idée.

L'appréciation du camarade Chen sur notre section chinoise dans son ensemble - ici j'exprime mon opinion personnelle - comporte un élément substantiel de vérité. Mais elle prend un caractère exagéré et ceci découle dans une large mesure de souvenirs de dures controverses politiques dans le passé et de relations personnelles malheureuses avec

quelques-uns des dirigeants de notre organisation. Pendant plus de six années, Chen a vécu entre les quatre murs d'une prison. Sa vie politique était confinée dans les discussions avec et les polémiques contre d'autres camarades emprisonnés ou des dirigeants à l'extérieur (Niel Sih). Les divergences politiques se sont ainsi transformées en amères animosités personnelles, surtout dans la mesure où Chen est irascible et autoritaire. Depuis sa sortie de prison en mi-1937, Chen n'a eu pratiquement aucun contact avec d'autres camarades. Les prisonniers libérés se sont dispersés en diverses directions. Chen lui-même est allé d'abord à Hankeou, puis au Sichuan et il est maintenant complètement isolé. Son contact avec l'organisation est maintenu par correspondance (toujours incertaine ces jours) et le lien est parfois brisé pour de longues périodes.

Il est vrai que, dans l'organisation chinoise et particulièrement chez les jeunes camarades il existe ce qu'on peut appeler un *début* d'ultra-gauchisme. En premier lieu, c'est une réaction contre la politique opportuniste suivie dans la révolution de 1925-1927, aux leçons de laquelle les camarades se sont appliqués assidûment toutes ces années. Deuxièmement, c'est le résultat de l'existence étroite, isolée, à laquelle notre tendance a été si longtemps contrainte. La stagnation du mouvement ouvrier - et maintenant son catastrophique déclin comme résultat de la guerre - ont aidé à perpétuer cette existence « sectaire ». Les conditions continuelles d'illégalité (ou semi-illégalité), la campagne de calomnie des staliniens, l'extrême maigreur des ressources pour y répondre, ne doivent pas non plus être oubliées. Finalement, il y a la composition sociale très peu satisfaisante de la section chinoise qui tirerait grand profit d'une transfusion de sang prolétarien.

En dépit de toutes ces circonstances défavorables, notre section chinoise a quelque chose à son crédit, même si Chen Duxiu ne le reconnaît pas. L'organe chinois (*Doh Ceng*) a été maintenu et diffusé, des brochures et des livres ont été publiés dans d'incroyables difficultés, des contacts avec les cadres ouvriers ont été maintenus, quelques adhérents nouveaux ont été gagnés. Dans le district de Tchungchan de la province du Guangdong, un de nos plus anciens camarades, un vétéran de l'insurrection de Canton² dirige une petite force paysanne armée et jouit dans la région d'une grande popularité.

Dans leur propagande et leur agitation pendant la guerre contre le Japon, nos camarades n'ont, c'est vrai, pas démontré une grande habileté politique. C'est ce qui, dans une certaine mesure, a fait que notre position a été mal comprise. Là où le travail d'agitation n'avait pas été trop académique pour saisir les masses, il était surchargé de violentes dénonciations du Kuomintang et du P.C. et ne proposait pas de programme vraiment concret. Tandis que l'affirmation de Chen que « même nos propres sympathisants ne comprennent pas qui est le « principal ennemi » que les trotskystes combattent » contienne un fort élément de

vérité, il faut néanmoins le considérer comme une exagération. La section chinoise n'a laissé planer aucun doute quant à son opposition irréconciliable aux impérialistes japonais. L'erreur a été de trop accentuer, et on peut reconnaître que c'est une sérieuse faute. Cependant on fait des efforts pour la corriger. Mais Chen Duxiu a tendance à opposer « le programme concret » à la propagande de dénonciation de Tchiang Kai-chek et des staliniens. Il ne dit pas que nous devrions nous *abstenir* de dénoncer les traîtres staliniens, mais laisse entendre qu'il faudrait le faire (p. ex. « ils (nos camarades) considèrent quiconque tente de négocier avec le Guomindang ou les partis communistes pour une activité antijaponaise comme démoralisé et capitulaire »). Jusqu'à présent - et cela, Chen l'ignore - tout type de « négociations » entre nous-mêmes et les staliniens ou le Guomindang a été hors de question. A l'avenir, peut-être qu'un certain type d'action de front unique à *une échelle locale* sera possible, mais il est décidément impossible maintenant.

Tandis que Chen Duxiu n'a que des paroles de condamnation pour notre organisation qui combat, tout ce qu'il a à dire contre les staliniens, c'est qu'« ils ne comprennent pas » et par conséquent « ont commis beaucoup d'erreurs ». Cela peut n'être évidemment qu'une simplification littéraire. Mais quelques camarades chinois vont y voir une preuve de la tendance indéracinable de Chen à utiliser des mots faibles pour caractériser des organisations ennemies, avec l'œil sur un futur « bloc » ou « front unique » à la 1925-1927 - de cet incorrigible tendance à l'opportunisme dont Chen lui-même n'a pas donné de minces justifications dans ses écrits et déclarations.

Dans un article récent, par exemple, Chen a exprimé l'idée que la Chine n'était pas mûre pour le socialisme et mis en avant un programme de développement capitaliste comme l'unique cours « réaliste ». C'était le programme de Sun Yat-sen - le même programme que les staliniens proclament et défendent aujourd'hui. Son opposition au stalinisme est, me semble-t-il, largement sentimentale - une répulsion à l'égard de leurs impostures et calomnies, combinée avec sa haine du régime totalitaire en Union soviétique. Il aimerait « utiliser » le Guomindang contre les staliniens, tout en approuvant en apparence le programme stalinien pour la Chine ! Et puis il a de nouveau exprimé l'idée que la « démocratie » telle qu'elle existe en France, Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, est « préférable » au régime stalinien, descendant ainsi au niveau d'un marxiste « légal ». Ce sont des idées de ce genre qui ont provoqué de la part des jeunes camarades leur violente hostilité à l'égard de Chen Duxiu.

En outre, Chen Duxiu n'est pas toujours politiquement prudent. Plus d'une fois, il a embarrassé notre mouvement en exprimant des idées qui peuvent être utilisées par nos ennemis politiques pour nous discréditer. Par exemple, il a dit au correspondant du *New York Times* à Hankeou que la meilleure perspective pour la révolution chinoise serait

une victoire japonaise rapide, car le Japon pourrait alors développer industriellement la Chine et le prolétariat serait renforcé. Ainsi, a-t-il dit, les révolutionnaires, tout en soutenant *publiquement* la guerre de résistance de la Chine, devraient *secrètement* faire tout leur possible pour faciliter la victoire du Japon. Je connais très bien le correspondant en question. Il n'est pas du tout inamical à l'égard de notre tendance et il est en tout cas trop honnête pour fabriquer pareille histoire. En outre, étant familier de la pensée et du mode d'expression de Chen Duxiu, je peux certifier qu'il porte la marque interne de son authenticité. Heureusement pour nous, le correspondant n'a pas publié la déclaration de Chen, mais il l'a mentionnée dans des conversations privées et elle fait maintenant le tour de Shanghai.

Chen Duxiu est impulsif et de pensée instable et, à ce que l'on m'a dit, influençable par son entourage - qui pour le moment est entièrement formé de non-marxistes. *Aucun* des autres camarades chinois n'est d'accord avec les idées qu'il a récemment exprimées, mais de profondes divergences existent sur ce qui devrait être son rapport à l'organisation. Quelques-uns veulent le désavouer publiquement; d'autres maintenir des relations amicales et aller le plus loin possible avec lui sur la route politique. Chen, il y a longtemps, a annoncé publiquement qu'il ne parle qu'en son nom propre, mais aux yeux de la Chine entière il est un trotskyste et le porte-parole de la IV^e Internationale. Comment sera résolue cette difficile question, je ne sais pas. Ce serait mieux à tous points de vue si Chen pouvait aller à l'étranger et être au moins pour un temps en contact étroit avec notre mouvement international. Quant aux perspectives de cette affaire, je rendrai compte dès que j'aurai des informations supplémentaires.

Avec mes saluts de camarade

Li Furen

P.S. (5 fév.): Il n'y a encore rien de plus du Sichuan.

Courrier des lecteurs

De Pierre Broué

J'ai reçu ces derniers mois plusieurs lettres qui m'interpellent, parfois assez vivement, mais toujours personnellement, et me reprochent d'avoir « laissé passer » tel ou tel article dans les *Cahiers Léon Trotsky*. Cela m'amène à juger une mise au point nécessaire.

1. Sur le terrain du principe du fonctionnement des *Cahiers* et de l'Institut Léon Trotsky : l'Institut n'est pas une organisation avec une « ligne » sur les problèmes historiques (même si la façon de poser les problèmes historiques est révélatrice d'une ligne). Aucun responsable de son bureau n'a personnellement le droit de censurer ou, si l'on préfère, de « ne pas laisser passer » ce avec quoi il est en désaccord. Pour écarter un article exceptionnellement scandaleux, il faudrait peut-être une décision unanime du bureau ; encore n'en suis-je pas certain. De la même façon, nous nous sommes interdits toute réponse dans le même numéro. Mais, bien entendu, les *Cahiers* sont toujours disposés à accueillir (c'est seulement une question de place) les critiques argumentées contre un article qu'ils ont publié.

2. Concrètement, mes correspondants me reprochent je ne sais quelle « faiblesse » à l'égard de deux articles, celui de Pélai Pagès dans le numéro 10 et celui des docteurs Krivine et Kahn dans le numéro 13. Sur le fond, j'ai répondu plus haut. Cependant, il est clair que des lecteurs ont tendance à m'identifier avec tout ce que publient les *Cahiers* et que je dois donner quelques explications. Je ne suis et ne peux pas être d'accord avec l'article de Pélai Pagès et plus particulièrement la façon dont il résume l'attitude de Trotsky vis-à-vis de ses camarades espagnols. Je pense que les textes déjà publiés, notamment dans les *Œuvres*, comme ceux qui vont l'être, démontrent combien Trotsky était loin de ce que Pagès appelle son « personnalisme », une légende bâtie par d'autres et imprudemment reprise par lui sans vérification à partir notamment des documents nouveaux des archives. Ayant moi-même beaucoup écrit sur cette question et continuant à le faire, je n'ai pas jugé devoir prendre

la plume et monopoliser ce thème. Mais j'étais, me semble-t-il, le seul sur qui pouvait peser une telle restriction : la critique de l'interprétation de Pagès, que je poursuis sans polémique, avec les *Œuvres*, n'est interdite à personne.

L'article des docteurs Krivine et Kahn pose de tout autres problèmes. D'abord, ceux qu'il ne pose pas. Contrairement à ce que pensent certains de mes correspondants, il ne remet pas en question la volonté du G.P.U. d'assassiner Sedov et ses préparatifs méthodiques. Il émet seulement l'hypothèse d'un accident médical qui aurait privé les tueurs de leur victime désignée. Selon eux, c'est absolument par hasard que les assassins n'auraient finalement pas eu à terminer leur besogne - ce qui ne diminue la responsabilité ni des hommes de main, ni de leurs chefs. Ensuite, une partie de l'article de Krivine et Kahn est proprement médicale et je souhaite que les médecins cités par mes correspondants s'expriment eux-mêmes sur les points réservés aux personnes compétentes. Pour le reste, il me semble suffisant de rappeler les limites des connaissances dans lesquelles Krivine et Kahn ont avancé leur hypothèse. Ils ont en effet travaillé sur le *dossier* d'un décès, quarante-cinq ans après l'événement. Les éléments dont ils disposent touchent non à ce que Sedov a absorbé ou qu'on lui a administré, mais à ce que le dossier indique qu'il a absorbé ou qu'on lui a administré. La solidité des conclusions qu'ils proposent est donc sérieusement limitée a) par le fait que Sedov pouvait mourir d'avoir bu un simple verre d'eau et qu'il ne pouvait dans le dossier y avoir forcément de trace d'un tel «accident de parcours», b) par celui que le dossier lui-même émane en grande partie d'un médecin soupçonné d'avoir été agent du G.P.U. C'est dire que je suis d'accord avec la mise au point de Gérard Rosenthal. Mais je persiste à penser que cet article tel qu'il est, suivi de la mise au point de Rosenthal, avait sa place dans le large débat que les *Cahiers* veulent ouvrir en permanence sur les questions historiques.

De Michel Lequenne

La notice nécrologique de Margne contient une erreur. Margne n'a pas quitté le PCI lors de la scission de 1952. Il y est resté jusqu'en 1955. Il était membre de la tendance dite «Bleibtreu-Lequenne». Membre de la Commission de contrôle, il s'est solidarisé avec les exclus de notre tendance, a quitté avec nous l'organisation et a participé à la formation du Groupe bolchevik-léniniste. Il l'a quitté environ un an plus tard, avec les autres dirigeants postiers en désaccord avec l'entrisme dans la Nouvelle Gauche.

A. Derossi

[...] J'habite en Italie et je ne suis pas abonné à votre revue. C'est avec retard que j'ai réussi d'obtenir votre numéro 9. J'étais surpris de trouver un compte-rendu de votre collaborateur M. D. du numéro d'*Il Ponte*

«Troccij nel movimento operaio del XX secolo», surtout la phrase: «Attilio Chitarin étudie les rapports politico-intellectuels qui existèrent entre Léon Trotsky et Victor Serge de 1926 à 1936 et qui contiennent les germes de la rupture qui survint entre eux, deux ans et demi après la sortie d'Union soviétique de Victor Serge».

J'avais lu l'article de Chitarin et il m'avait assez amusé, bien que c'est triste qu'en Italie on peut sans risque d'être ridicule écrire n'importe quoi sur Trotsky pour avoir l'air d'un «spécialiste». Chitarin croit que les articles signés «G. G.» et «G. Gourov» sont de Victor Serge et il bâtit toute une histoire sur les divergences entre Gourov et Trotsky, en attendant sans doute de découvrir des désaccords entre Trotsky et Léon Davidovitch! Pourtant M. D., qui écrit en France et en outre dans les *Cahiers Léon Trotsky*, devrait avoir lu dans les *Œuvres* (notes de P. Broué et M. Dreyfus) que «G. Gourov» et «G. G.» étaient signatures de Trotsky.

Je n'avais pas pris la peine d'écrire à *Il Ponte*. Je ne crois pas que personne prend au sérieux cet article en Italie. Mais vous, votre collaborateur M. D., vous donnez un crédit à ces bêtises en écrivant sans les relever. Je pose des questions: M. D. a-t-il lu l'article de Chitarin? A-t-il lu les notes Broué-Dreyfus dans les *Œuvres*? Est-ce qu'il est en désaccord ou est-ce que lui ne voit pas les contradictions? Expliquez!

Réponse de la rédaction: *Sur le fond, notre correspondant d'Italie a raison. Les articles signés G. G. et Gourov, dans Contre le Courant, dont Chitarin fait l'hypothèse qu'ils sont de Serge, sont de Trotsky. Cette question ne se pose même pas. Elle est tranchée sans appel par trois types d'éléments:*

1. *Tous les anciens savent que Gourov (ou G. G.) était à l'époque un des pseudonymes de Trotsky, et Treint aimait même à dire que c'était celui qu'il utilisait quand il «se gourait».*

2. *Ces articles sont sous forme manuscrite dans les papiers d'exil de Harvard et figurent au catalogue. Si l'on n'a pas pu ni consulter le catalogue, ni se renseigner auprès de l'Institut Léon Trotsky, on peut se reporter au volume III de The Challenge of the Left Opposition, où ils figurent en tant que textes de Trotsky avec référence aux papiers d'exil.*

3. *Enfin, ils ne figurent pas sur la liste dressée par Victor Serge de sa propre contribution à Contre le Courant..*

Il est vrai que M. D. n'a pas fait un sort particulier à cette regrettable erreur de Chitarin. Il ne disposait que de deux pages pour indiquer le contenu de ce numéro d'Il Ponte et n'a pas cru devoir caser cette remarque dans les quatre lignes qu'il a consacrées à l'article de Chitarin, plus pour en signaler l'existence que pour en rendre compte. Si c'était une erreur, nous espérons qu'elle est maintenant réparée.

Jacqueline Bois

Communication : Les trotskystes et Rosa Luxemburg

Les 13 et 14 septembre 1980 a été mis en place à Zurich un Comité international pour l'étude de l'œuvre de Rosa Luxemburg, à l'initiative du professeur Marihiko Ito. Il a organisé à Linz les 12 et 13 septembre 1981 un symposium auquel Jacqueline Bois a présenté une communication sur « Rosa Luxemburg vue par Trotsky et les trotskystes ».

A. Eléments bibliographiques.

1. **Textes de Trotsky sur Rosa Luxemburg** : « Karl Libknekt i Roza Liuksemburg », *Portrety i Pamflety* (anglais : Political Profiles) ; « Ruki proch ot Rosy Liuksemburg », 28 juin 1932, *Builleten Oppositsii* n° 28, juillet 1932 (sous le titre « Hände weg von Rosa Luxemburg ! », *Die Permanente Revolution*, 2^ea n° 15, 23 août 1932), réplique à l'article de Staline « Certains problèmes de l'histoire du bolchevisme » ; « Rosa Luxemburg und die IV. Internationale », 25 juin 1935 (Houghton T3677) (en français « Rosa Luxemburg et la IV^e Internationale. Remarques rapides sur une question importante », *La Vérité*, 26 juillet 1935, défense de Rosa contre les « luxemburgistes ».
2. **Autres références** : elles sont assez nombreuses, souvenirs historiques (*Ma Vie*), marque d'accord ou de désaccord. Citons dans une liste non exhaustive : *Guerre et Révolution*, trad. française de deux volumes de *Sotchimenija*, éd. Tête de Feuilles, Paris, 1974, t.I., pp. 25-26, t. II, *passim* ; « Pavel Levi i koi-kakié levié » (Paul Levi et quelques « gauches », *Pravda*, 5 janvier 1922 (en anglais dans *The First Five Years of the Communist International*, Londres, New Park t. II, p. 89 ; « Voprossy Grajdanskoj Voiny » (Problèmes de la guerre civile) (en anglais dans *International Socialist Review* (N.Y.) mars-avril 1970, pp. 10-11.) : *Histoire de la Révolution russe*, écrite de 1929 à 1932, dans l'édition française, Paris, Le Seuil, t. II, pp. 355-356, à propos de la question nationale.

« Was nun? Schicksalfragen des deutschen Proletariats », 27 janvier 1932, dont nous n'avons pas le manuscrit russe, en français dans *Ecrits*, t. III, 1950 et *Comment vaincre le fascisme* (Buchet-Chastel, 1973) avec pp. 181-182 et 209 des allusions aux « erreurs centristes de gauche » de Rosa et l'affirmation qu'il est aberrant de « classer le luxemburgisme comme courant historique dans le centrisme; « Trotskizm i P.S.O.P. » (Houghton, T 4596), du 15 juillet 1939 (version anglaise dans *Writings 1938-39*, Pathfinder, 1969, pp. 132 sq.); dans *Staline* (Grasset 1948), Trotsky s'explique sur les désaccords avec Lénine qu'il partageait avec Rosa Luxemburg, pp. 170-171, 242, 328: on trouve enfin nombre de références dans les *Œuvres* en cours de publication, par exemple dans « La IV^e Internationale et l'U.R.S.S. » texte de 1933 où il reproche à Laueat de n'avoir pris à Rosa que ses erreurs, ou les thèses « La Guerre et la IV^e Internationale », 10 juin 1934, dans le tome IV, où il mentionne Rosa Luxemburg pp. 60 et 80.

3. Publications d'organisations trotskystes; articles ou ouvrages d'auteurs trotskystes: les références restent ici très fragmentaires. En langue allemande, dans des mémoires de militants, Karl Retzlaw, Spartakus, *Aufstieg un Niedergang. Einerungen eines Parteiarbeiters*, notamment p. 344 et Oskar Hippe, *Und unsere Fahne ist rot, Erinnerungen an sechzig Jahre in der Arbeiterbewegung*, Junius, Hamburg 1979. Egalement dans *Die Permanente Revolution*, n° 2, 2^e a., mi-janvier 1932, « Lenín, Liebknecht, Luxemburg », prenant la défense de Rosa contre les calomnies des dirigeants du K.P.D. En langue anglaise, mentionnons: dans *New International (U.S.A.)*, Max Schachtman, « Lenin and Rosa Luxemburg », mai 1938, avec la réponse de Walter Held « The German Left and Bolchevism », février 1939; dans *Labour Review*, v.7 n°3, Tom Kemp, « What is Imperialisme? » ébauchant une appréciation de la contribution de Rosa Luxemburg à l'analyse de l'impérialisme; dans *Fourth International*, 11/1966, v.3, n°4 (Londres), Cliff Slaughter fait le point des discussions; dans *Newsletter (SLL)*, 21 janvier 1969, Robert Black tente un bilan; « Rosa Luxemburg, 1871-1919 »; dans *Workers Press* quotidien de la SLL, le même Black, le 20 janvier 1970, étudie « Rosa Luxemburg: German Revolutionary »; dans *International Socialist Review*, dans le numéro 12/70, une étude d'E. Mandel sur la théorie léniniste de l'organisation, et le 3/71 une de Mary-Alice Waters « Rosa Luxemburg, a revolutionary Giant ». En langue française, dans *La Vérité (1940-1944)* reprint d'EDI en 1970, le nom de Rosa Luxemburg revient dans « le long martyrologe de la révolution prolétarienne » dans le cadre de la campagne annuelle pour « les 3 L » (avec Lénine et Liebknecht). Dans *Contre le Courant*, organe clandestin belge 1940-41, le nom de Rosa Luxemburg est en exergue avec Liebknecht et Lénine et dans le mot d'ordre: « Un morceau de craie, trois L ». *Quatrième Internationale*, janvier 1952, reproduit avec une introduction le dernier chapitre « Le Militarisme en tant que domaine de l'accumulation », de *L'Accumulation du Capital*; en janvier 1960, elle publie de Rosa

Luxemburg, « Les Tâches de la social-démocratie internationale » écrites en 1916 pour le groupe *Die Internationale*. Ernest Mandel, dans son *Traité d'Économie marxiste*, t. I pp. 449-450, 452 sq, 455-456, t. II, 101, 425, 430sq, mentionne fréquemment Rosa Luxemburg. Dans *De la Commune à Mai 1968* (La Brèche, 1978), il consacre un chapitre entier, pp. 32-52, à « Rosa Luxemburg et la social-démocratie allemande » Il a également préfacé le livre de Rosa Luxemburg, *Introduction à l'économie politique*, trad. J. Bois, Paris 1970 et *La Crise de la social-démocratie*, Bruxelles, 1970, Pierre Broué, dans *Le Parti bolchevique* cite souvent Rosa Luxemburg et lui emprunte sa conclusion. Dans *Révolution en Allemagne (1917-1923)*, il analyse longuement ses positions et son rôle. Pierre Foulan, dans *Introduction au Marxisme* la cite dans les chapitres « L'Impérialisme et la social-démocratie » et « Bolchevisme et Stalinisme ». Dans *Partisans*, on relève dans le n° 23 de novembre 1965, Jacqueline Bois, « Rosa Luxemburg et Lénine », pp. 75-80, et le numéro « Rosa Luxemburg vivante » n° 45 de décembre 1968-janvier 1969, avec une étude de D. Bensaïd et A. Naïr, « à propos de la question de l'organisation : Lénine et Rosa Luxemburg », pp. 10-27. Dans sa thèse de 3^e cycle sur *Le Mouvement trotskyste allemand sous la République de Weimar* (Paris-VIII 1980) Maurice Stobnicer cite Rosa Luxemburg, sur laquelle Stéphane Just s'appuie dans « trait caractéristique de l'impérialisme ; l'économie d'armement » chapitre de *Révisionnisme liquidateur contre trotskysme. Défense du Trotskysme 2* (Selio 1971). Citons pour terminer *La Vérité* et les fréquentes allusions à Rosa Luxemburg : n° 54 (15 XI 58), P. Lambert « Les problèmes du parti » (L) ; n° 527 (IV-64), Tom Kemp, « Les perspectives du développement capitaliste » ; n° 539, XI-XII 1967 « Octobre 1917 - Octobre 1967 » ; n° 540 (II-III 1968), Robert Hobz, « Lénine et Rosa Luxemburg : la révolution russe et la révolution allemande » ; n° 545 (X. 1969), notes de lecture ; n° 554-555, Pierre Broué sur *Nos Tâches politiques* ; n° 583, Pierre Fougeyrollas, « Quatre Internationales : la continuité et l'héritage du prolétariat révolutionnaire » ; n° 585, César Corte, « La Place de la social-démocratie dans la lutte de classes d'hier et d'aujourd'hui » ; n° 588 (IX-1979), pour le 100^e anniversaire de la naissance de trotsky, Pierre Broué « Trotsky et la révolution prolétarienne au XX^e siècle » n° 592 (VI-1980), Stéphane Just dans « La Grève générale et la question du pouvoir » fait d'importants emprunts à Rosa Luxemburg.

B. Quelques remarques sur le fond

1. De nombreux points d'accord. Dans l'ensemble, Trotsky et, après lui, les « trotskystes » de diverse obédiences manifestent respect et admiration pour l'œuvre et la personne de Rosa Luxemburg et manifestent leur accord avec ses analyses et perspectives. Si E. Mandel (*op. cit.*, pp. 33 sq) est le seul à tenter de la replacer dans son mouvement historique, l'opposition à la « vieille tactique éprouvée » dans les conditions nouvelles de

l'impérialisme», les points d'accord sont nombreux.

Ils partagent son analyse de l'impérialisme, qu'elle a « amorcée » et que Lénine et Trotsky ont « développée et enrichie » (Foulan, *op. cit.*, p. 89). Ils soulignent fréquemment son analyse du rôle du militarisme: « Le grand apport de Rosa Luxemburg à la théorie de l'impérialisme est d'avoir remarqué que l'économie d'armement servait de volant d'entraînement au fonctionnement du mode production capitaliste », écrit St. Just (*Défense du Trotskysme*, 2. p. 38)

Ils sont d'accord avec Rosa Luxemburg sur l'actualité de la révolution prolétarienne et ses caractères: pour eux, la révolution prolétarienne est internationale et se décide dans les pays capitalistes avancés (Cf. Slaughter, *Fourth International*, II/1966). La révolution a pour eux un caractère permanent et Staline a d'ailleurs accusé Trotsky d'avoir emprunté à Luxemburg sa théorie de la « révolution permanente ».

Quand Lénine, après 1905, propose pour la révolution à venir la formule « dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie », Trotsky estime plus juste celle de « dictature du prolétariat soutenu par la paysannerie et la guidant », tandis que Rosa Luxemburg parle de « dictature révolutionnaire du prolétariat s'appuyant sur la paysannerie » (Cf. Paul Frölich, *Rosa Luxemburg*, Paris 1965, p. 127). On voit l'étroite parenté entre les formules de Rosa Luxemburg et de Trotsky.

Les trotskystes et Rosa Luxemburg sont d'accord sur le programme de la révolution. On sait que le programme de la IV^e Internationale, rédigé par Trotsky en 1938, s'appelle « Programme de transition », pour marquer que l'opposition entre programme maximum et minimum est dépassée. C'est la démarche même de Rosa Luxemburg dans son discours sur le programme au congrès de fondation du K.P.D.: « Il n'y a plus actuellement pour nous de programme minimum et maximum; le socialisme est une seule et même chose, il est le minimum de ce que nous avons aujourd'hui à réaliser. » Pierre Lambert le relève (*La Vérité* n° 513, p. 37).

Il y a accord aussi sur le fait que ce sont les masses qui font la révolution et que la grève de masses est leur instrument privilégié. Dans « La Grève générale et la question du pouvoir » (*La Vérité* n° 592, juin 1980), St Just cite Rosa Luxemburg à l'appui de son analyse: « Ce n'est pas la grève en masse qui produit la révolution, mais la révolution qui produit la grève en masse ». Il rapproche cette analyse de celle de Trotsky en 1936: « Ce ne sont pas des grèves. C'est la grève. C'est le rassemblement au grand jour des opprimés contre les oppresseurs. C'est le début classique de la révolution ».

Ernest Mandel (« Rosa Luxemburg et la social-démocratie allemande », *op. cit.*, p. 50) reconnaît son mérite qui est d'avoir « soulevé et commencer à résoudre le problème de la stratégie et de la tactique marxiste révolutionnaire en vue de faire triompher les soulèvements de

masse dans les pays hautement industrialisés ».

De façon générale les trotskystes désignent le même adversaire que Rosa : le réformisme, l'opportunisme, l'appareil des partis et syndicats. Mandel, sous cet angle, refuse de la reconnaître coupable « des enfantillages chers aux spontanéistes ». S. Just, lui, écrit : « La style de Rosa est éblouissant et ce qu'elle écrit est pour notre époque un enseignement particulièrement précieux. En effet, ce qui n'était alors que le bureaucratisme, l'opportunisme, et non le révisionnisme, des appareils syndicaux et des partis ouvriers, est devenu depuis longtemps une action contre-révolutionnaire ouverte et déterminée. Ce ne sont plus seulement les partis socialistes et social-démocrates, les appareils syndicaux qui, de nos jours, sont devenus contre-révolutionnaires, mais, avec une science extraordinaire dans cet art particulier, les partis staliniens. Ce sont seulement les forces vives, bondissantes, de la classe ouvrière, qui garantissent que les obstacles contre-révolutionnaires dressés pour empêcher le déferlement révolutionnaire du prolétariat, seront submergés ».

2. Désaccords et litiges

Les trotskystes se réclament tout de même plus de Lénine que de Rosa, et, quand les deux L sont en désaccord, ils donnent le plus souvent raison à Lénine. Pas toujours cependant. Trotsky relève qu'elle a vu, avant Lénine, le rôle de frein de l'« appareil ossifié du parti et des syndicats » et qu'elle s'est heurtée à Kautsky, comme le souligne Held, quand Lénine se nourrissait encore d'illusions à son sujet. Ernest Mandel souligne que Rosa s'est trompée dans l'appréciation des bolchviks et des mencheviks en Russie, « en combattant l'ultra-centralisme de Lénine tout en approuvant le régime de fer ultra-centraliste que Leo Jogiches avait instauré dans son propre parti, qu'elle avait été trop encline « à faire trop confiance à l'éducation socialiste de l'avant-garde ouvrière et à sous-estimer la nécessité de forger des cadres ouvriers », ce qui l'a conduite à « négliger la formation d'une tendance ou d'une fraction organisée au sein du S.P.D. », ce qui a « coûté cher » au jeune parti communiste allemand.

Le désaccord subsiste sur la question nationale. Trotsky pense que Rosa est « tombée, bien qu'elle eût l'esprit clair, dans une erreur historique très grave », notamment en ce qui concerne l'Ukraine (*Histoire de la Révolution russe*, t. II, p. 362). Mandel dans sa préface à *La Crise de la social-démocratie*, écrit qu'elle a eu tort contre Lénine en affirmant qu'il ne pouvait plus y avoir de guerres « justes » - de libération nationale - à l'ère impérialiste. Pour Robert Black (« Rosa Luxemburg 1871-1919 », *Newsletter*, 21 janvier 1969), « Rosa Luxemburg a tenu jusqu'à la fin à son approche abstraite et mécanique de la question nationale ».

Concernant l'interprétation des schémas du vol. II du *Capital* sur l'accumulation, Tom Kemp écrit (*Labour Review*, automne 1962) qu'elle n'a pas su distinguer « un schéma abstrait de la réalité beaucoup plus

complexe, dialectique et contradictoire ». Mandel lui fait le même reproche, mais S. Just considère qu'il s'agit d'une « querelle » que l'on cherche à Rosa Luxemburg.

On sait que Rosa Luxemburg est revenue sur nombre de ses critiques, rédigées en prison, contre les bolcheviks pour leur politique de 1917-1918. Certains, comme Held, de façon polémique, dénoncent chez elle « le manque d'esprit de suite », « l'ignorance de la relation réciproque entre parti et masses », « la transposition du trade-unionisme dans la sphère politique ». Le même concluait brutalement : « Entre décaniter et être décapité, entre actif et passif, entre Lénine et Rosa Luxemburg, pas de compromis ». Ernest Mandel, pour sa part, salue dans les discussions entre elle et Lénine un des chapitres les plus intéressantes de l'histoire du marxisme, de même que Cliff Slaughter, rendant compte de sa biographie par Nettl, estime que leur divergence sur les questions d'organisation est l'un des épisodes les plus instructifs de l'histoire du mouvement ouvrier (*Fourth International*, nov. 1966).

On sait qu'en 1904, Rosa Luxemburg avec *Questions d'Organisation de la social-démocratie russe*, et Trotsky dans *Nos Tâches politiques* se sont trouvés d'accord dans la critique des conceptions centralistes de Lénine. Le débat a été pourtant rapidement dépassé. Jean-Jaques Marie, dans son introduction à *Que faire ?* (coll. P., Le Seuil, 1966) montre que Lénine avait dépassé sa conception primitive, puisqu'il écrivait, dès 1905 : « La classe ouvrière est instinctivement, spontanément social-démocrate (càd révolutionnaire, J.B.) et d'autant plus que dix ans de travail accompli par les social-démocrates ont pussamment contribué à transformer cette spontanéité en conscience de classe ». Trotsky, de son côté, a suffisamment évolué pour rejoindre en 1917 le parti bolchevique, ce qui l'a évidemment amené à affirmer à plusieurs reprises que Lénine avait eu raison contre Rosa Luxemburg et lui.

Dans « Trotskyism and the P.S.O.P. », par exemple, il écrit en 1939 : « Toute l'expérience qui a suivi a prouvé que, sur cette question, Lénine avait raison contre Rosa Luxemburg et contre moi. Marceau Pivert oppose au « trotskysme » de 1939 le « trotskysme » de 1904. Mais après tout, depuis cette époque, trois révolutions on eu lieu dans la seule Russie. N'avons nous vraiment rien appris durant ces trente-cinq années ? » (*Writings 1938-1939*, p. 132).

Quant à Rosa Luxemburg, prise, dès sa sortie de prison, dans le tourbillon de la révolution allemande et assassinée dès ses premiers mois, on peut se contenter de dire, avec Mary Alice Waters : « Personne ne sait ce que Rosa Luxemburg aurait dit dans la même situation, mais elle était, elle aussi, capable d'apprendre du cours de l'Histoire » (*International Socialist Review*, 3/71, p. 18). Moins réservé, Robert Black (« Rosa Luxemburg - German Revolutionary » *Workers Press*, 20 mars 1979) assure que, « dans les derniers mois de sa vie, Rosa Luxemburg évoluait rapidement vers le bolchevisme ».

Il faut en tout cas relever le caractère très nuancé des remarques de Trotsky sur la sous-estimation par Rosa de l'importance et du rôle du parti révolutionnaire: « Tout au plus pourrait-on dire que, dans son évaluation historico-philosophique du mouvement ouvrier, la sélection préparatoire d'une avant-garde ne comptait pas suffisamment par rapport aux actions de masses » (« Rosa Luxemburg et la IV^e Internationale »). Pour lui, en tout cas, « les derniers des confusionnistes de la spontanéité ont aussi peu de droit de faire référence à Rosa Luxemburg que les misérables bureaucrates de l'I.C. de faire référence à Lénine » (*ibid.*).

Il y a finalement quelque similitude entre la vigoureuse protestation de Trotsky et des trotskystes contre ceux qui « ont cherché frauduleusement à opposer [Rosa Luxemburg] au léninisme révolutionnaire » (P. Lambert, *La Vérité*, n° 213) et la démarche de Rosa Luxemburg elle-même, dans son discours sur le programme, défendant Engels contre l'utilisation de sa préface aux *Luttes de Classes en France* par les dirigeants de la social-démocratie allemande à des fins de justification du réformisme et du « Nur Parlamentarismus » (*Gesammelte Werke*, 4, pp. 491 sq).

Dans un article que j'écrivais pour *Partisans* (n° 23, novembre 1965), je prenais en termes assez vifs la défense de Rosa Luxemburg contre ceux qui veulent en faire une « humaniste », à propos de la réédition par Ossip K. Flechtheim de sa critique de *La Révolution russe*: « De pétroleuse exaltée et avide de sang dans la légende contre-révolutionnaire, Rosa devient, chez lui, une idéaliste humanitaire et anti bolchevique, ce qui est peut-être lui faire un tort encore plus grand »

Dans sa thèse sur l'histoire du mouvement trotskyste allemand, Maurice Stobnicer remarque fort justement à propos des attaques conjointes contre Rosa Luxemburg et Trotsky lancées dans l'I.C. dans la période dite de « bolchevisation »: « La liaison que font les dirigeants de l'Internationale entre trotskysme et luxembourgeoisisme trouve ses racines dans une « tradition » du trotskysme qui se fait fort, malgré les divergences, de défendre Rosa Luxemburg contre ceux qui tentent de la discréditer »

Et nous emprunterons notre conclusion au plus sévère de tous les critiques trotskystes des « erreurs » et des « illusions » de Rosa Luxemburg, Walter Held qui la qualifie d'« un des esprits scientifiques les plus doués de tous les temps »: « Rosa Luxemburg avait, à un degré exceptionnel, les qualités qui distinguent un vrai dirigeant révolutionnaire: le sérieux scientifique dans le traitement de toutes les questions, un dévouement total et désintéressé à la cause, le contrôle de soi et le courage exemplaire ».

Jacqueline Bois

ACHEVE D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
LIENHART ET C^{ie} A

EN OCTOBRE 1983
DE L'IMPRIMERIE
AUBENAS D'ARDECHE

LEON TROTSKY - ŒUVRES (E.D.I.)

La première série de la publication systématique et chronologique des *œuvres* de Trotsky, 1933-1940, articles, lettres et autres textes, pour la plupart inédits, couvre la dernière partie de sa vie, celle de la construction de la IV^e Internationale.

Œuvres 1, mars 1933-juillet 1933 (juin 1978)

Derniers mois en Turquie de Trotsky convaincu de la nécessité d'un nouveau P.C. en Allemagne après l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'écrasement de la classe ouvrière, fruits de la politique stalinienne. C'est un tournant politique fondamental.

Œuvres 2, juillet 1933-octobre 1933 (septembre 1978)

Dès le début de son séjour en France, il s'agit, pour l'exilé de construire une nouvelle Internationale. Une conférence des socialistes de gauche, à Paris en août, réunit des partis et groupes ayant rompu avec les vieilles Internationales, alliés potentiels de l'Opposition de gauche internationale (« Déclaration des quatre »).

Œuvres 3, novembre 1933-avril 1934 (novembre 1978)

Incognito à Barbizon, Trotsky poursuit le combat pour la IV^e Internationale, l'analyse du tournant de 1933 et la définition des tâches de la révolution politique en U.R.S.S. En France, la montée des masses et leur aspiration à l'unité ouvrent des perspectives nouvelles. Mais la bourgeoisie ne peut plus assumer le risque de sa présence et l'expulse. Pour lui, le monde est désormais la « planète sans visa ».

Œuvres 4, avril 1934-décembre 1934 (février 1979)

Expulsé en France, Trotsky erre pour s'installer enfin à Domène (Isère), sous surveillance spéciale. Il s'enforce de convaincre ses camarades d'opérer un nouveau tournant, l'« entrisme » dans la S.F.I.O., qui déclenche une crise. L'assassinat de Kirov marque le début de la lutte contre les amalgames, la répression de masse en U.R.S.S. et l'extermination de l'Opposition de gauche, comme de toute opposition.

Œuvres 5, janvier 1934-juin 1935 (mai 1979)

Analysant l'assassinat de Kirov Trotsky propose d'organiser la défense des révolutionnaires d'U.R.S.S. La création aux Pays-Bas et aux Etats-Unis de nouveaux partis par fusion des sections de la L.C.I. et d'organisations centristes en évolution, lui permet de relancer le combat pour la IV^e Internationale (« Lettre ouverte »). Quelques succès de la politique « entriste » sont enregistrés, mais la montée des masses rend nécessaire la « sortie ». Trotsky obtient enfin un visa pour le Norvège.

Œuvres 6, juin 1935-septembre 1935 (octobre 1979)

En Norvège, Trotsky observe la plus grande prudence. La construction de la IV^e Internationale reste au centre de son activité. Suivant leur situation, les sections entrent dans les partis socialistes (Etats-Unis, Pologne), ou en sortent (France) quand l'entrisme a déjà porté ses fruits. Par ailleurs, les « décisions » du VII^e congrès confirment ses pronostics sur l'évolution de l'I.C. et la persécution des révolutionnaires.

Œuvres 7, octobre 1935-décembre 1935 (février 1980)

Trotsky mène la discussion avec ceux de ses camarades qui subissent la pression de la politique du Front populaire. Le R.S.A.P. scissionne et la crise de la section française commence. Les nouvelles d'U.R.S.S. indiquent l'ampleur de la répression et la force des idées « trotskystes ».

Œuvres 8, janvier-février 1936 (juin 1980)

Trotsky appuie l'« entrée » aux Etats-Unis et évite la scission dans ce pays, cependant que la section française explose en sortant. On se prépare à sortir en Belgique. Trotsky essaie de créer un comité de défense des emprisonnés en U.R.S.S.

Œuvres 9, mars 1936-mai 1936 (décembre 1980)

Trotsky poursuit son livre sur *La révolution trahie* et conseille ses amis américains et belges. Les dirigeants hollandais sont mécontents de l'entrisme aux Etats-Unis. Trotsky compte sur le règlement des questions par une conférence internationale.

Œuvres 10, juin 1936-juillet 1936 (mai 1981)

Alors que Trotsky achevait *La Révolution trahie* et préparait les documents pour la conférence internationale, le mouvement de grève en France, le début de la guerre civile espagnole donnent le signal de la « nouvelle montée » qu'il analyse. Il appelle la conférence à défendre les révolutionnaires russes.

Œuvres 11, août 1936-décembre 1936 (octobre 1981)

Quand éclate le cauchemar des procès de Moscou où les compagnons de Lénine « avouent » et le chargent de tous les crimes ; Trotsky est privé des moyens de se défendre par le gouvernement socialiste norvégien. Il lutte pied à pied et redoute pourtant le pire quand le Mexique lui accorde le droit d'asile.

Œuvres 12, décembre 1936-février 1937 (janvier 1982)

Trotsky est déjà au travail sur le bateau. Mais le répit mexicain est bref, avec l'ouverture du deuxième procès de Moscou et l'exécution de nouveaux vieux-bolcheviques. Cette fois Trotsky est libre et il pose les bases d'un « contre-procès » qui s'appuie avant tout sur ses camarades des Etats-Unis.

Œuvres 13, mars 1937-avril 1937 (novembre 1982)

Trotsky vient à peine de sortir de sa prison norvégienne et de s'installer au Mexique que commence le second procès de Moscou, rondement mené et dont les sentences de mort sont immédiatement exécutées.

Toute son activité, pendant ces deux mois de mars et avril 1937 est tournée vers la démolition de ce qu'il appelle « les impostures de Moscou », la démolition de l'édifice des mensonges bâti par les hommes aux ordres de Staline, le début de la guérison de la monstrueuse maladie vénérienne qui affecte, à travers le stalinisme, le mouvement ouvrier international.

Concrètement, cela signifie la lutte pour la mise sur pied d'une commission d'enquête, puis la préparation de cette contre-enquête. La bataille du contre-procès commence : elle n'était pas gagnée d'avance.